

ENRIQUE
VILA-MATAS

CETTE BRUME
INSENSÉE

roman traduit de l'espagnol par André Gabastou



ACTES SUD

FrenchPDF.com

Bénéficiez de nos offres à chaque instant et à tout endroit, le site **FrenchPDF** vous invite à réinventer le plaisir de la lecture et découvrir les nouveautés de vos auteurs préférés.



DU MÊME AUTEUR

- ABRÉGÉ D'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE PORTATIVE*, Christian Bourgois, 1990.
UNE MAISON POUR TOUJOURS, Christian Bourgois, 1993.
SUICIDES EXEMPLAIRES, Christian Bourgois, 1995.
IMPOSTURE, Christian Bourgois, 1996.
ENFANTS SANS ENFANTS, Christian Bourgois, 1999.
LOIN DE VERACRUZ, Christian Bourgois, 2000.
ÉTRANGE FAÇON DE VIVRE, Christian Bourgois, 2000.
LE VOYAGEUR LE PLUS LENT, Le Passeur, 2001.
LE VOYAGE VERTICAL, Christian Bourgois, 2002.
BARTLEBY ET COMPAGNIE, Christian Bourgois, 2002.
LA LECTURE ASSASSINE, Passage du Nord-Ouest, 2002.
LE MAL DE MONTANO, Christian Bourgois, 2003.
POUR EN FINIR AVEC LES CHIFFRES Ronds. CHRONIQUES LITTÉRAIRES, Passage du Nord-Ouest, 2004.
PARIS NE FINIT JAMAIS, Christian Bourgois, 2004.
MASTROIANNI-SUR-MER, Passage du Nord-Ouest, 2005.
DOCTEUR PASAVENTO, Christian Bourgois, 2006.
EXPLORATEURS DE L'ABÎME, Christian Bourgois, 2008.
JOURNAL VOLUBILE, Christian Bourgois, 2009.
DUBLINESCA, Christian Bourgois, 2010.
PERDRE DES THÉORIES, Christian Bourgois, 2010.
CHET BAKER PENSE À SON ART. FICTION CRITIQUE, Mercure de France, 2011.
AIR DE DYLAN, Christian Bourgois, 2012.
IMPRESSIONS DE KASSEL, Christian Bourgois, 2014.
MARIENBAD ÉLECTRIQUE. DOMINIQUE GONZALEZ-FOERSTER, Christian Bourgois, 2015.
LA MODESTIE ET AUTRES RÉCITS, Christian Bourgois, 2015.
MAC ET SON CONTRETEMPS, Christian Bourgois, 2017.

Chez Actes Sud :

PARIS NE FINIT JAMAIS, Babel n° 1710.

Souhaitez-vous avoir un **accès illimité** aux livres gratuits en ligne ?

Désirez-vous les télécharger et les ajouter à **votre bibliothèque** ?

FrenchPDF.com

À votre service!

“Lettres hispaniques”

Titre original :

Esta bruma insensata

Éditeur original :

Seix Barral, Barcelone

© Enrique Vila-Matas, 2019

c/o MB Agencia Literaria SL

Photographie de couverture : © Rodney Smith

© ACTES SUD, 2020

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-13947-6

ENRIQUE VILA-MATAS

Cette brume insensée

roman traduit de l'espagnol par André Gabastou

ACTES SUD

Pour Paula de Parma.

Cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrais-je l'éclaircir ?

RAYMOND QUENEAU

J'en étais arrivé à devenir un artiste citeur parce que précisément, très jeune, je n'arrivais pas en tant que lecteur à aller au-delà de la première ligne des livres que je m'apprêtais à lire. J'étais handicapé parce que les premières phrases des romans ou des essais que j'essayais d'aborder s'ouvraient pour moi à trop d'interprétations différentes, ce qui m'empêchait, compte tenu de l'exubérante abondance de sens, de continuer à lire. Ces obstacles que, par bonheur, j'ai commencé à perdre de vue vers l'âge de dix-huit ans, furent sûrement à l'origine de ma passion ultérieure à accumuler des citations – plus il y en avait, mieux c'était –, une nécessité absolue d'*absorber*, de rassembler toutes les phrases du monde, un désir irrésistible de dévorer tout ce qui se mettait à ma portée, de m'appropriier tout ce dont, dans des moments de lecture propice, j'envisageais de faire mon miel.

Dans ce désir d'absorber ou de glisser dans mes archives toutes sortes de phrases isolées de leur contexte, je suivais le diktat de ceux qui disent qu'un artiste assimile tout et qu'il n'en est pas un seul qui ne soit influencé par un autre, qui ne prenne chez un autre ce qu'il peut si le besoin s'en fait sentir. Absorber, absorber, et avant tout fuir les heures noires ou amères : telle était ma devise quand j'ai commencé à me libérer du problème des obstacles apparaissant dans les premières phrases des livres.

C'est pourquoi une après-midi datant d'il y a quelques années, le dernier vendredi d'octobre 2017, la Catalogne étant sens dessus dessous, le retour inattendu du blocage devant une simple phrase me renvoya en un premier temps à un drame du passé intervenant encore dangereusement dans mon présent parce qu'il boycottait mon travail de traducteur. En fait, il m'avait très souvent empêché d'améliorer la pratique de cette profession parce que, bloquant tout à coup ma capacité à lire, il me causait le plus grand tort au moment de me mettre à traduire.

M'enliser dans une phrase me faisait toujours connaître un moment horrible parce que j'en *vivais*. Mon champ d'action étaient les versions en espagnol de livres français et portugais. C'était mon gagne-pain auquel je n'avais jamais vraiment réussi à m'habituer, parce que je n'étais pas un traducteur au sens précis du terme, mais un "traducteur préalable", anticipant les difficultés du texte pour le "traducteur star" qui en définitive signait la traduction après que je lui avais ouvert la voie et suggéré les diverses alternatives à ces difficultés.

D'une certaine manière, ce travail de "traducteur préalable" ressemblait par ses modestes contributions à celui de *hokusai*, autre nom que je donnais à mon métier de distributeur de citations car, pour une raison qui m'échappait, cet autre travail – servir des citations à celui que j'appelais parfois "l'auteur distant" – me faisait penser aux activités de quelque subalterne japonais. Toujours est-il que mon travail de traducteur préalable – dans le cadre des misérables chiffres ridicules dont il était toujours question – était mieux payé que celui de *hokusai*, un métier si singulier qu'il n'y avait même pas d'association, c'est-à-dire de syndicat.

Je retourne au point de départ de ce que je veux raconter, à l'angoisse que je ressentis, frôlant la tragédie, cette après-midi d'octobre d'il y a quelques années quand il me sembla que pouvaient être revenus, voire s'être aggravés, mes faux pas en tant que lecteur. Mais quand je crus comprendre

que le problème était peut-être passager et que de la phrase que j'étais en train de copier et dans laquelle je stagnais pouvait finir par surgir un grand moment épiphanique – une grande révélation peut-être cachée dans la phrase même que je devais compléter –, je retrouvai une certaine joie. Et même des forces pour m'apprêter à marcher jusqu'au village voisin, Cadaqués, pour y chercher, me disais-je, la phrase perdue et, au passage, essayer de tomber sur la ravissante Siboney même si c'était compliqué car, selon les rumeurs, elle avait disparu du jour au lendemain sans dire au revoir à personne.

Tout en me préparant, je me souvins du moment suprême, d'un instant heureux de mon passé, où l'envoûtement irrésistible provoqué par les citations avait commencé à me sembler un plaisir de tout premier ordre. Cet instant suprême coïncidait dans le temps avec le moment où l'auteur distant – qui, à peine arrivé à New York, venait de changer de nom pour s'appeler désormais Rainer Bros – m'avait passé sa première commande sans que nous puissions imaginer ni lui ni moi – surtout moi – que nous finirions par travailler ensemble pendant vingt ans et que je toucherais de sa main deux fois par an une somme d'argent frisant le ridicule mais indispensable à mes besoins.

Il lui fallait de toute urgence, avait dit l'auteur distant, la première fois, inoubliable, qu'il avait fait appel à mes services, quelques citations littéraires. Il m'avait écrit une lettre contenant un court message par le biais d'une adresse postale appartenant à sa mystérieuse maison d'édition new-yorkaise. Un message aussi bref que le seraient tout au cours de ces deux décennies, tant les premiers qui arrivèrent sous forme de lettres rédigées par cette maison d'édition que ceux qui suivirent sous forme de courriels secs et succincts.

Il avait besoin, disait-il, de quelques phrases sur l'importance pour les artistes d'avoir ou non des opinions politiques et il avait toute confiance en moi pour que, "compte tenu de mon caractère affable, je sache en trouver à foison". Loin de me déplaire, cette proposition m'emplit d'énergie parce qu'il me semblait parfait de travailler pour un autre écrivain au lieu de persister à être moi-même un narrateur le long d'un chemin qui m'apparaissait de plus en plus semé d'embûches, surtout depuis l'absence totale de succès du roman que j'avais présenté à toutes les maisons d'édition du pays.

Grâce à la commande de l'auteur distant, je vécus réellement un moment suprême ce jour-là, et je peux encore me remémorer certaines phrases que je lui avais envoyées après m'être plongé dans mes déjà volumineuses archives de citations. L'une d'elles était d'Anthony Burgess : "La mission du romancier n'est pas de prêcher, mais de montrer ce qu'il détecte et de poser des questions." Burgess me l'avait soufflée lui-même en des temps heureux, quand j'étais journaliste à Barcelone et croyais encore que je deviendrais un écrivain au large public. À la fin de notre conversation à l'hôtel Avenida Palace, il jugea bon de m'annoncer qu'il lui restait douze minutes avant l'arrivée du journaliste suivant et me demanda si je voulais partager avec lui un "thé ceylanais".

La question était lourde de sens parce que, quelques minutes plus tôt, je l'avais interrogé sur les années qu'il avait passées dans l'île de Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka. Sans y réfléchir à deux fois, j'acceptai avec enthousiasme sa proposition. Ce sera pour moi un honneur, lui dis-je, de partager un thé avec l'auteur de *L'Orange mécanique*. Mais un problème se posa quand, cherchant à me montrer spirituel, inventant dans la foulée après la dernière gorgée de thé, je lui dis de but en blanc, que j'étais en train de travailler sur une version de *L'Homme sans qualités* de cent pages au lieu des deux mille.

Il me regarda d'un air si surpris, si stupéfait que je n'ai jamais pu oublier la tête qu'il faisait. Je me disais même qu'il allait m'asséner une bonne raclée. Et je me souviens encore de la sueur froide provoquée par ce regard assassin de l'auteur de *L'Orange mécanique*. Mais il est vrai aussi que ce qui s'est passé à cette occasion m'a servi de leçon parce que je lui avais parlé de ma version de cent pages de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil avec une telle conviction que je pensais que non seulement il me croirait mais qu'en plus, il serait impressionné et verrait que je n'étais pas le premier farfelu venu. Toutefois c'est le contraire qui se passa. D'un geste cruel, il me montra la sortie, une porte à tambour dans laquelle, nerveux comme je l'étais, je restai coincé pendant quelques interminables secondes, craignant que Burgess en personne ne survienne et d'un bon coup de pied au cul ne m'aide en brisant boiseries et verre à sortir le plus vite possible.

Mais c'est avant de me retrouver coincé dans cette porte que j'avais entendu une phrase qui serait le moment le plus inoubliable de la journée : des mots de Burgess que j'ai gardés en mémoire toute ma vie et la preuve en est qu'encore aujourd'hui, dans le clair-obscur de cette matinée divine où il me plaît de me sentir roi de l'espace infini, je me souviens de ce qu'il avait dit, que je perçois toujours comme clairement prophétique. Burgess était peut-être un visionnaire, car il m'avait dit, avec précision, les mots que je noterais par écrit un jour. En fait, ce sont ceux que je suis en train d'écrire :

— Les morts se trompent toujours quand ils retournent à des histoires de leur passé.

Je crois qu'il n'aurait pas pu mieux prévoir.

Toutefois je dois préciser, sans attendre plus longtemps, que je ne suis pas mort, loin de là, peut-être éloigné des choses terrestres, installé dans le clair-obscur de cette matinée, ce qui ne m'empêche pas, puisque je fais encore partie de ce monde, de me souvenir très bien de tout.

Pendant vingt ans, l'auteur distant m'attribua dans les en-têtes de ses courriers le titre de conseiller, ou de subalterne, de subordonné, *der Gehülfe* (assistant en allemand), de gratte-papier, de simplet, de théoricien cryptique...

Se sentait-il en veine de plaisanterie au moment de se mettre à m'écrire ? Tout dépendait de ses états d'âme. Mais, moqueur, l'auteur distant l'était toujours à un degré plus ou moins prononcé et pas une seule fois, au long des deux décennies, il n'eut la délicatesse de m'appeler Simon : comme s'il m'était impossible d'être Simon Schneider pour lui. Seul, de temps à autre, son *der Gehülfe* en tête de certains de ses courriers permettait de penser qu'il n'avait pas oublié l'origine allemande des Schneider.

Et durant cette après-midi particulière d'octobre d'il y a quelques années, on ne peut pas dire qu'il était particulièrement en veine de plaisanterie, car il s'était contenté de m'appeler conseiller et assistant :

“Cher conseiller et très apprécié *der Gehülfe*...”

Son e-mail de fieffé salopard surgit sur mon portable juste au moment le plus délicat de ce vendredi où j'étais le plus inquiet, las de vivre dans mon esprit.

Si je pouvais fort bien comprendre sa morgue stupide ainsi que son besoin de se cacher du monde entier, il m'était plus difficile d'admettre que, dans ses courriels, il se montre si exagérément chiche et qu'il ait passé vingt ans à rester si flou dans ses demandes de collaboration, même s'il fallait penser qu'avec sa loquacité parcimonieuse, il essayait de m'indiquer qu'il n'avait que faire des citations que je lui enverrais car elles lui étaient toutes utiles.

Mais ma compréhension relative de sa parcimonie chatouilleuse ne signifiait pas que je lui pardonnais d'être si avare dans ses courriels et de s'obstiner à ne vouloir jamais se souvenir qu'il était mon frère. Car, tout compte fait, me disais-je, il était tout à fait inutile qu'il essaie d'oublier qu'il s'appelait Rainer Schneider Reus. Il aurait mieux fait, pensais-je, de garder son véritable nom qui, après tout, était agréable à l'oreille, presque impérial, et, bien sûr, très supérieur à Rainer Bros, sans parler de Grand Bros, sans article, comme l'appelaient, par la grâce de Dieu, ses adeptes les plus fanatiques.

Parfois, malgré la sobriété de ses messages, je remarquais qu'il outrepassait les bornes, même si c'était uniquement parce qu'il perdait la tête et commençait son courrier, par exemple, par un "Cher esclave" complètement hors de propos. Il est vrai que nous nous sentions tous les deux aussi déconcertés l'un que l'autre face au facteur fraternel et ne savions pas comment gérer le simple fait d'être des frères. Mais lui, il avait passé trop de temps, deux décennies, à exagérer dans son opposition à toute loquacité, guidé, fallait-il supposer, par son intérêt à être impossible à localiser dans Manhattan. Ce qui, à mes yeux, cependant, ne l'exonérait pas de ne pas avoir pris une seule fois en vingt ans la peine de m'appeler Simon, ou cher Simon, ou encore cher frère, ou – une seule petite gentillesse aurait suffi – cher *hokusai*.

— Il est gênant que toi et moi somnolions dans des grottes consanguines, avait commencé par me dire un jour, bien des années avant de partir pour New York, un très jeune, pédant et insupportable Rainer Schneider sans prendre la peine par la suite de clore cette phrase qui, à en juger par son confus, mais sentimental et ringard début, promettait de dériver vers une émotion forte et émouvante.

Si j'étais encore aussi sentimental que jadis, je pleurerais maintenant à la seule idée de penser que cette phrase incomplète du jeune Rainer est le plus beau souvenir que j'aie fini par garder de lui.

Une autre fois, quelques années après cette phrase sur les grottes consanguines, il s'était montré plus amusant et spirituel quand il m'avait dit :

— Je me sens très souvent comme quelqu'un sur qui je ne sais rien.

— Et quel est son nom ? lui avais-je demandé.

— Si je le connaissais, je saurais quelque chose de lui.

Eh oui. Lors de cette après-midi d'octobre datant d'il y a quelques années, il y avait deux décennies que je ne l'avais pas vu, pas même en photo, car il avait organisé sa disparition de la façon la plus rigoureuse qu'on puisse imaginer et sa stratégie pour s'éclipser m'avait naturellement inclus moi aussi : on ne connaissait personne ayant eu accès à une image de lui au cours de ces derniers vingt ans. Et si tel ou tel posait des questions, il se heurtait toujours au même mur, à la même ritournelle disant que Grand Bros ressentait une profonde aversion vis-à-vis du monde médiatique et que cette phobie l'avait à tout moment accompagné au long de sa rapide transformation en "grand auteur caché" que beaucoup de lecteurs disséminés dans le monde entier adoraient tant.

Sur Wikipédia que, même en étant son frère, j'avais dû parfois consulter pour avoir quelques nouvelles de lui, l'entrée commençait ainsi : "Né à Barcelone en 1956, auteur invisible pendant ces deux dernières décennies

coïncidant avec son remarquable succès mondial, connu sous le nom de « Grand Bros » par ses adeptes. Cinq romans courts, connus comme « les cinq romans rapides », tous publiés à New York à partir de décembre 1997, signés du pseudonyme Rainer Bros, derrière lequel se cachait son vrai nom, Rainer Schneider Reus, utilisé par lui dans sa ville natale jusqu'à ce qu'il le laisse dans son sillage au cours d'une fugue non exempte de certains épisodes légendaires. Pendant sa période de romancier barcelonais, il publia des romans pleins de phrases réitératives et soudées dans lesquelles il s'arrêtait avec une minutie obsessionnelle, faisant un pas en avant et reculant aussitôt pour retourner au point de départ, abhorrant à l'excès les points à la ligne..."

Cinq romans courts en deux décennies ne constituaient pas un bagage spectaculaire, mais il lui avait été plus que suffisant pour accéder à l'apothéose de sa célébrité d'écrivain et, ce qui présentait peut-être encore plus de mérite, pour parvenir à diluer une grande partie de son passé d'écrivain médiocre.

À l'exception de quelques journalistes – n'arrêtant jamais d'importuner amis et proches, croyant que nous détenions des informations leur permettant de le localiser à New York –, sa première étape d'écrivain, disons la très poussiéreuse étape barcelonaise, s'effaça peu à peu. Il laissa une ribambelle de personnes insultées et d'ennemis en tout genre dans sa ville natale, mais son œuvre initiale – un fatras dont, en Amérique, il s'opposa à la réédition pour qu'elle ne lui porte pas trop préjudice – disparut de la circulation. Malgré tout, il est vrai que certains nous cherchaient encore de temps en temps des poux et nous demandaient si sur nos terres nous nous souvenions de l'écrivain désastreux qu'avait été Grand Bros avant que, faisant un virage hallucinant et inattendu, il change radicalement d'esthétique et de thèmes en passant à l'anglais.

— Mon frère Rainer, disais-je parfois quand je voulais faire rire tante Victoria qui prenait plaisir à le détester, me fait penser à ces hommes qui, en changeant de nom, guérissent tout à coup de tous leurs maux.

Qu’il ait changé de langue pour écrire était la partie la moins impressionnante de sa trajectoire parce qu’il appartenait à la génération qui, en Espagne, s’était familiarisée avec l’anglais depuis son plus jeune âge et, par ailleurs, il n’avait jamais cessé de me faire remarquer qu’un jour, il se mettrait à écrire dans cette langue avec laquelle, à ses dires, il était plus facile de prospérer (il utilisait sans complexe ce verbe d’une faible portée morale, me laissant, bien sûr, perplexe). Ce qui m’impressionna le plus pendant la courte période entre son arrivée en janvier à New York et la publication en décembre de son premier livre qui remporta un triomphe, *Each Age Is a Pigeonhole* (“Chaque âge est un casier”), est qu’il ait su si bien développer tant son courage que son talent, surtout son talent qui s’accrut d’une façon si étonnante que, pour ma part, dès le premier instant, je me lançai dans toutes sortes de spéculations.

D'aucuns avaient pris l'habitude de dire que Grand Bros faisait partie de la lignée singulière de ceux qui, à peine ont-ils posé les pieds en terre américaine, s'imprègnent sur-le-champ du grand nerf créatif de la Grosse Pomme. Mais moi j'étais de ceux qui ne savaient pas comment s'expliquer qu'avec une telle facilité l'auteur distant soit devenu l'écrivain agile et attrayant, doté d'un étrange talent (qu'en famille, nous n'avions su nullement déceler) devant lequel tant de monde avait déposé les armes sans lui demander de rendre des comptes au sujet d'un passé déshonorant qui semblait reposer sur un dispositif parfait, situé au sein de la mémoire de ses médiocres jours barcelonais et effaçant à grande vitesse tout souvenir de la honteuse première étape de sa biographie littéraire.

Je ne sais toujours pas comment il avait fait, mais il était devenu peu à peu l'heureux créateur de la célèbre *Bros Touch* (la griffe Bros), c'est-à-dire l'inventeur d'un style très singulier, enchanteur en raison de la facilité avec laquelle semblaient jaillir toutes les phrases. Et avec la rapide arrivée du succès, également l'un des meilleurs exemples de comment fuir à point nommé les obligations médiatiques liées à la célébrité.

Peut-être avait-il toujours tu son ambition d'effacer son image et, parallèlement, de triompher comme écrivain sans recourir à des palliatifs ? Avec Rainer Bros, comme avec un autre "grand caché" tel que Thomas

Pynchon, il était impossible de répondre à ce problème faute de connaissances suffisantes. Toujours est-il qu'il n'aurait pas pu mieux s'en tirer car, en marge de la perfection avec laquelle il avait su changer de look littéraire, un grand nombre de lecteurs s'étaient rapprochés de ses livres, poussés par la morbidité et la curiosité suscitées par une invisibilité sans faille dans son monde social hermétique, inaccessible, armé jusqu'aux dents.

Même moi qui, tout compte fait, étais son frère aîné, il m'était impossible d'accéder à sa personne, fût-ce par le biais de ses éditeurs parce que tous respectaient avec une rigueur implacable, aujourd'hui comme hier, une omerta inébranlable.

Ceux qui, comme ses éditeurs américains, disaient l'avoir fréquenté, mais seulement par le biais de conversations téléphoniques – ce qui sentait le mensonge –, s'accordaient pour dire que si à Barcelone, où il avait toujours été un écrivain terne, Grand Bros s'était trop laissé voir partout, à New York il s'était efforcé de devenir l'avversaire de la monnaie. Apparemment, dès son arrivée, bien avant même son succès foudroyant avec son très loué *Each Age Is a Pigeonhole*, il avait commencé à éprouver une puissante phobie à l'idée d'être reconnu (sans parler d'être importuné) par des inconnus dans la rue ou des lieux publics, comme s'il était déjà une célébrité alors qu'en fait il n'en était pas encore une, même pour rire. Non, il n'en était pas encore une, mais lui, avec une certaine inconscience, s'était mis en tête qu'il en serait très vite une et il se comportait – ce dont j'étais persuadé, imbattable en conjectures – comme si quelqu'un lui avait promis qu'il "programmerait" efficacement sa presque instantanée célébrité mondiale.

D'après ce que racontait un frustré aspirant à devenir son biographe, sa phobie s'accrut dès qu'il fut devenu si célèbre au mois de décembre de l'année de son arrivée. Toujours est-il que la singularité de cette aversion, à la différence de celle d'autres célébrités invisibles comme Pynchon ou

Salinger, datait du moment précis où il avait commencé à en souffrir, dès qu'il eut posé les pieds à New York, ni avant ni après, aussitôt qu'il était arrivé dans la ville et avait commencé à écrire le roman qu'avec mon aide discrète, il ne mit que quelques mois à finir. Je me souviens assez bien, presque à la perfection de ma collaboration à l'amusant *Chaque âge est un casier* : trente-cinq citations littéraires, outre quelques instructions codées que je lui envoyai sur la façon d'organiser l'incursion de l'intertextualité dans la structure de son roman : des instructions qu'il n'avait pas sollicitées, mais que je lui avais remises dans un langage quasiment codé, me trompant en pensant qu'il ne saurait pas le voir et encore moins l'interpréter.

À première vue, on aurait pu penser que Grand Bros avait tout de suite décelé les oreilles du loup du capitalisme et d'emblée cherché à éliminer toute tentative d'être, par exemple, indûment utilisé par sa maison d'édition, photographié tous les jours, traîné sur tous les plateaux de télévision et invité à faire à l'infini la promotion de son roman. Mais moi, qui le connaissais assez bien, je croyais pressentir que les choses ne se passeraient pas ainsi et que ce serait plutôt le contraire, parce qu'il me semblait qu'il y avait dans *Each Age Is a Pigeonhole*, bien que guère perceptible par le public en général, une certaine complaisance vis-à-vis de la politique des grandes maisons d'édition et des pires coutumes des grands lobbies comme si en réalité il était très heureux dans ce dur noyau central du capitalisme dans lequel il venait d'atterrir.

À ce bien-être de Rainer, avait peut-être aussi contribué une simple rumeur que personne ne contestait jamais et qui devenait de plus en plus crédible : il avait commencé à se cacher avec une si parfaite maîtrise de l'invisibilité parce qu'il s'était marié avec une femme influente, puissante : une dame extrêmement habile qui le protégeait contre tous les ennuis que devaient subir les autres écrivains, célèbres ou pas.

Au fond – je n’ai aucune raison de le cacher –, que tout lui réussisse si bien me mettait hors de moi. Et je n’ignorais pas qu’il était devenu un adorateur secret des lumières et de l’or de New York, ce qui ne m’était d’aucune utilité – si je voulais être honnête avec moi-même – pour traîner dans la boue les mérites artistiques de son travail. Dernier point contribuant probablement encore plus à ce qu’il me mette – il vaut mieux dire : lui non, mais son grand succès – dans une telle rage.

Bien qu’elle n’ait pas dépassé le petit cercle familial, ma cousine Valeria, la fille la plus jeune de tante Victoria, affirmait que Bros n’était pas un écrivain aussi caché qu’on le disait puisqu’elle l’avait vu à New York au moins trois fois, toujours fondu dans la foule à Penn Station. En compagnie d’une rousse, une femme d’une quarantaine d’années, qui ressemblait à Barbara Hutton.

— Il avait beaucoup changé ? avais-je demandé un jour à Valeria uniquement pour entendre sa réponse.

— Il avait une de ces casquettes qui se portent à l’envers. Une horreur. Et une moustache. Une moustache lamentable. Comme celle d’Hitler, tu vois ?

Avec Valeria, il était difficile de savoir, même s’agissant d’une casquette ou d’une moustache, ce que pouvait être pour elle l’avers de quelque chose, si bien que ces pistes ne menaient guère loin. En outre, par sa façon d’être, Valeria semblait vouloir rivaliser en hermétisme avec Rainer Bros, déjà très célèbre par sa facilité à manier l’occultisme et sa dextérité pour représenter de façon convaincante l’un des exemples les plus retentissants et réussis de la façon d’acquérir la célébrité en la fuyant.

Il ne servait par ailleurs à rien de demander à Valeria si la femme qui rappelait Barbara Hutton ressemblait à la jadis célèbre Hutton en raison de son physique ou parce qu’elle portait sur la tête un écriteau disant qu’elle était milliardaire, ou encore parce qu’elle était comme la Hutton une dévoreuse de maris ou n’importe quoi d’autre de ce genre. Valeria semblait

inscrite au Club des narrateurs non fiables, voire perturbés, en supposant l'existence d'un club de ce nom qui, dans ce cas-là, aurait été probablement fondé par Nabokov. On ne pouvait être très sûr de rien avec elle et encore moins de ses réponses. À la différence de sa mère, tante Victoria, qui non seulement avait un déconcertant et très original sens de l'humour mais qui, en plus, était fiable dans tout ce qu'elle disait et était au bas mot pour la plupart des Reus "le mythe positif de la famille" comme l'avait définie, un jour, Rainer avec un mépris inégalable mais en collaborant précisément et involontairement avec ses mots à la création du mythe.

Tante Victoria battait à plate couture en génie et talent, et quel que fût le domaine, Grand Bros, même si celui-ci était reconnu mondialement et elle, en dépit de son esprit prodigieux et de sa trajectoire intellectuelle, n'avait droit qu'à un discret prestige local, même s'il s'agissait d'une réputation – comme celle qu'elle avait aussi dans la famille – parfaitement fondée. Parce que tante Victoria était en quelque sorte la reine des Reus. Elle était du temps de sa splendeur un mélange insolite, unique, d'optimisme, de folie et de sagesse. Et moi, je m'enorgueillissais qu'elle soit la grande et la véritable star de la famille.

Je pensais toujours : si quelque critique nord-américain découvrait tante Victoria, il écrirait une thèse brillantissime sur la façon dont le pauvre Grand Bros avait dû déguerpir à toutes jambes de Barcelone pour ne pas se retrouver dans l'ombre de l'immense talent de sa tante. Cette histoire, pensais-je parfois, aurait recelé un matériau indiscutablement magnifique pour un excellent roman de Saul Bellow si celui-ci – ce qui me déprimait à la seule idée d'y penser – n'était pas déjà mort depuis longtemps.

À la différence de sa mère, Valeria, en revanche, était encline à la fantaisie et il était, par conséquent, inutile de lui demander, par exemple, des détails précis sur cette "Barbara Hutton" rousse qui accompagnait Grand Bros lorsqu'il partait en excursion toujours de la même gare de

chemin de fer. Mais, un jour, tentant d'en savoir davantage, nous lui demandâmes si cette casquette que portait Bros à l'envers jointe à la probable moustache fournie nazie ne l'avait pas empêchée de bien voir le visage de son fameux cousin. Autrement dit, nous voulions avoir la confirmation que nos soupçons étaient plus que fondés et qu'elle ne l'avait pas vu et que, peut-être, elle avait simplement aperçu une imitatrice de la rousse la plus célèbre de Hollywood, Maureen O'Hara par exemple, en compagnie d'un nigaud.

Valeria réagit sur-le-champ.

— C'était oncle Rainer, c'était lui, pour moi, c'est clair. Un vrai Schneider.

J'étais ébahi, parce qu'elle ne l'avait dit qu'à moi ou, du moins, en ne regardant que moi comme si elle pensait que j'étais le membre le plus sot de la famille et, par conséquent, le plus facile à duper. Ou comme si elle voulait insinuer – je ne le lui ai jamais pardonné – que nous les Schneider, uniquement parce que nous étions de souche allemande, avions quelque chose d'hitlérien.

Ah, Valeria !

Peut-être que la combine de Grand Bros avait consisté à très bien étudier la stratégie de Pynchon lui-même car, comme dans son cas, il n’y avait pas moyen de trouver une seule piste solide sur Rainer dans tout Manhattan. Les journalistes et les curieux qui, au cours des années, certains avec une persistance admirable, avaient essayé de le retrouver – à l’exception, certes, de notre cousine Valeria – s’étaient heurtés à un système de protection aussi habile qu’extraordinairement parfait. Grand Bros était inatteignable également par moi. Et le seul contact que j’avais avec lui étaient ses courriels mesquins, inconsistants, chiches, pingres et misérables.

“Cher conseiller et très apprécié *der Gehülfe...*”

À l’image de ce mail qui arriva juste ce vendredi d’octobre alors que j’étais paralysé, incapable de compléter la phrase que je copiais. Au début, j’avais cru que je ne pourrais même pas lire ce courriel et été surpris de voir qu’il se passait le contraire, quoique, oppressé par la situation difficile dans laquelle je me trouvais, je n’eusse lu que l’en-tête, reportant sa lecture à un moment plus propice.

Ayant beau être déjà habitué à sa manière plus ou moins vexante de me traiter, je finissais toujours par me demander pourquoi dès le premier jour où il avait sollicité l’aide de mes archives de citations, je n’avais pas, au lieu de m’en réjouir autant, mis d’emblée le holà. J’aurais dû, me disais-je

en mon for intérieur au sujet de cette demande de sa part, être beaucoup plus perspicace et avoir su voir dès le départ ce qui m’attendait si je me mettais à ce point à son service : habiter uniquement dans le négatif de sa fabuleuse image d’auteur.

De son bureau anonyme de Manhattan, comme s’il était devenu quelqu’un d’autre, avaient surgi, quasiment au long d’un quart de siècle, “les cinq romans rapides”, cinq romans pleins de phrases fulgurantes, de changements perpétuels de perspective, et pour lesquels il était à mes yeux pour le moins indiscutable que j’avais collaboré dans l’ombre avec mes citations littéraires ainsi qu’avec des suggestions, des idées – certaines d’entre elles conçues même pour structurer ses romans – que j’introduisais en cachette dans mes réponses à ses courriels : des messages de toute évidence codés, comprimés dans mes lignes telles des flèches que, sans quasiment parvenir à y croire moi-même, je voyais parfois, presque stupéfait, arriver parfaitement à bon port, ce qui veut dire qu’ils étaient déchiffrés par quelqu’un, Rainer lui-même, ou peut-être une autre personne, solution la plus probable.

Il était en tout cas surprenant que toutes mes consignes codées arrivent jusqu’au récepteur idéal, ce qui veut dire qu’elles furent parfaitement interprétées. Et, entre autres, c’était surprenant en raison de l’espace exigu dont je disposais pour convaincre subtilement Grand Bros de ne pas tourner le dos, au moment de se mettre à écrire, au nombre infini de structures possibles offert par la pratique de l’“art des citations” inventé – mais pas développé – par Georges Perec dans les années 1960.

Bien qu’humilié et offensé, j’éprouvais un orgueil particulier – se mêlant aux inévitables rage et envie – face aux romans de mon frère parce que, tout compte fait, ils étaient intéressants et abordaient efficacement les grands thèmes qui ont en principe de tout temps concerné l’être humain. Et cet orgueil ou cette satisfaction, si stimulés par mon envie, s’accroissaient

quand je lisais les louanges que certains critiques adressaient à la “méthode innovatrice” de Rainer Bros dont ils disaient que, sur certains plans, elle rappelait le grand Thomas Pynchon. L’un de ces critiques en était même venu à jouer avec l’idée que Rainer Bros ressemblait au “fils spectral de l’auteur de *L’Arc-en-ciel de la gravité*” parce qu’il se connectait “avec les domaines intérieurs des folies pynchoniennes”.

Les thèmes abordés par Grand Bros étaient l’amour, la mort, le temps, l’immortalité, la folie, l’existence de Dieu, les doutes en chemin... tout en combinant un tel apanage d’ordre transcendantal avec des thèmes d’une banalité sans nom, domestiques, en général aussi frustrants que le sont nos vies quotidiennes à l’âge d’or du consumérisme. Au fond, sous ce mélange de problèmes sérieux et banals, se développait rien de moins qu’une histoire discrète, la bande muette de l’unique conflit que vivait l’esprit de Grand Bros.

Parce que toute son œuvre pouvait faire l’objet d’une synthèse parfaite disant qu’il cherchait à raconter l’histoire secrète d’un doute.

Le doute qui d’abord l’avait fait hésiter entre écrire et ne pas écrire, puis, alors qu’il avait déjà écrit et ne pouvait persister en cultivant ce doute initial, la disjonction entre la dévalorisation de cette putain d’écriture (avec la renonciation logique qui s’ensuivait) ou l’adhésion à la foi, à la joie et à la continuité : “D’un côté, il y a une tendance chez moi à me précipiter sur ma propre ombre. Et, de l’autre, un désir d’ascension, une tendance à voyager vers le lointain éther d’une bonne lumière matinale dans laquelle trouver enfin, quoique brumeux, mon véritable point de vue. Autrement dit, d’un côté, il y a rejet radical et renoncement ; de l’autre, foi et bonheur.”

J'avais toujours trouvé admirable que Bros sache passer sans pratiquement s'emmêler les pinceaux et à une certaine vitesse vertigineuse d'un thème transcendant – donnant l'impression qu'il finirait par devenir le centre de son roman – à un autre un tantinet plus frivole dont il semblait que lui aussi pourrait finir par occuper le centre mais sans le faire non plus : il allait d'une dimension disons grave à une autre située à l'opposé, très légère, et vice-versa ; il allait comme un fou, sans s'arrêter, d'une dimension à l'autre, et on finissait par avoir la confirmation qu'en littérature, l'originalité n'est qu'un fétiche qui n'existe pas, toujours est-il que Grand Bros, même sans être original (comme tout compte fait, même s'ils avaient beau croire le contraire, ne l'étaient pas le reste des écrivains), était différent sur certains points, par exemple, dans ses romans – en réalité, des monologues dramatiques –, car *il ne poursuivait jamais* un thème jusque dans ses derniers retranchements.

Sur ce point, il s'opposait à la moitié de l'humanité en n'étant pas précisément un suiviste, selon moi, sa plus grande vertu. Il semblait vouloir imiter le rythme fiévreux de notre temps et fuir toutes les deux pages, ce qui, à la moindre de ses négligences, aurait pu se solidifier en un thème grave ou frivole mais central de son livre : c'est peut-être la raison pour laquelle il sautait de l'amour et du temps qui passe aux "fluctuations de la

Bourse”, de la musique de Beethoven à des commentaires gastronomiques, des “familles malheureuses” de Tolstoï et compagnie à la lésion dans le dos de John Fitzgerald Kennedy...

“*Gran Bros è mobile*”, avait chanté une fois élégamment à Auckland, Nouvelle-Zélande, un groupe de grands ivrognes, tous admirateurs à en mourir de ses livres. Et ce YouTube avait fait le tour du monde et représenté probablement le point le plus élevé de sa consécration comme écrivain culte. Finalement on dit encore de ce YouTube qu’il avait influencé le dessinateur Banksy, en particulier, bien sûr, au sujet du thème de l’invisibilité traité avec une si raffinée et puissante perfection.

Mobile ou pas, il est vrai que dans sa prose la solidité prenait le pas sur la légèreté, gagnait aux points ce combat. Dans cette lutte, il y avait, il faut le reconnaître, des moments brillants. Et moi en particulier, je ne m’étais jamais désolidarisé de l’opinion générale qui disait, par exemple, que la série de pages consacrées au dos du président Kennedy dans son deuxième roman, *Wisdom Asks Nothing More* (“La sagesse ne demande rien de plus”), était le fragment le plus remarquable et le plus surprenant de toute son œuvre romanesque.

Des pages si heureuses sur le dos *kennedyien* furent, je crois, à l’origine de ce qu’écrivait de plus grand dans sa vie le critique John David Woods qui insinua que toutes ces pensées, qui, au fil du dos du héros de la guerre, affleuraient si entassées les unes contre les autres, étaient ce qui ressemblait le plus à une litanie et au sentiment de regarder passer à toute vitesse des “soleils frais de différents jours” car elles semblaient des hommages à *Impression, soleil levant*, ce petit tableau essentiel de Claude Monet dans lequel, au premier plan, on voit la silhouette minuscule et floue d’un homme ramant debout dans un canot à côté d’une autre, et où, à peine visibles dans la sensation d’infini créée par le clair-obscur de la matinée, mâts et grues se reflètent dans l’eau...

Il reste toutefois à savoir ce qu'a voulu dire par ces mots John David Woods, mais ils sont passés dans l'histoire et, pour ma part, ils m'ont toujours plu, peut-être parce que je les comprends mieux chaque jour mais jamais complètement. Je me demande parfois s'il a simplement voulu dire que le point de vue choisi par le narrateur est le même que celui élu par Monet pour fonder sans le savoir l'impressionnisme français...

Je veux maintenant, bien sûr, savoir si John David Woods avait pu pressentir, un jour, le clair-obscur de cette matinée où je me trouve comme je me demande s'il sera possible qu'un jour quelqu'un lise ces pages et parvienne à me voir ici où je suis maintenant, assis dans cet angle parfait. Sans doute est-ce l'enclave idéale pour raconter ce que je raconte et vais raconter car d'ici aussi, ma vue parvient à voir un port avec ses mâts et ses grues, et qu'en plus, il s'agit d'un lieu où je dispose de tout le temps du monde pour confirmer que la vie respecte un patron dont le tracé s'améliore au fur et à mesure que nous apprenons à nous éloigner des événements. Parce que prendre de la distance vis-à-vis des choses – ce qui pour moi revient à prendre de la distance vis-à-vis de la tragédie, ce qui, à son tour, est la même chose qu'être maître dans l'art de ne pas se laisser voir – s'apprend avec le temps.

N'est-ce pas, Banksy ?

On pouvait en définitive trouver dans les textes de Grand Bros – qui, de mon point de vue, s’était transformé inconsciemment en une sorte de mélange très curieux de Thomas Mann et de John Ashbery – les thèmes éternels de la littérature, quoique toujours interrompus, délibérément maltraités par des passages qui ironisaient sur la trivialité de notre ère et par ces sortes de sensations moribondes qui si souvent affleurent dans notre vie quotidienne et ne finissent que par nous conduire à une idée de fin, de suicide, de saut du haut d’une falaise ou de fuite précipitée, loin de ce qui nous tourmente.

Il semblait y avoir derrière ces pulsions variées de fuite logées dans tous ses monologues dramatiques une intention de découvrir quel pourrait être le ton exact dans lequel, sans nul lien avec la gravité, pourrait, un jour, écrire une âme errante qui, disons déjà libérée de son corps, passerait son temps à errer comme dans des rêves mais sans être dans l’un d’eux, entre mâts et grues, par une tiède matinée éternelle au sein d’un espace infini.

Quelqu’un avait dit que ce type de bavard qui semblait naviguer parfois dans le clair-obscur d’une matinée éternelle jouait un rôle absolument crucial dans l’œuvre de Bros. Et si quelqu’un avait été le premier à en être d’accord, c’est sans doute moi. Parce que je jurerais que la création de ce narrateur perdu dans le clair-obscur d’une matinée, je l’avais favorisée moi-

même avec les indications codées que j’avais glissées subtilement dans les premières lettres adressées par moi-même à Rainer par le biais de la boîte postale de ses éditeurs.

On ne peut pas dire qu’un autre commentateur de son œuvre, un critique français connu, n’avait, en revanche, pas vu ce point, en fait, il n’avait rien vu du tout ou plutôt, il avait cru déceler que les romans de Rainer nous aidaient à mieux comprendre pourquoi les citoyens actuellement se rebellaient plus que jamais contre leurs leaders. Et moi, en le lisant, je n’avais pu m’empêcher de rire et de penser à quel point le critique qui avait écrit ces mots était fou parce que le travail de Bros ne dédaignait pas les sujets politiques, déjà dès son premier et “rapide” roman new-yorkais, *Each Age Is a Pigeonhole*, il s’était souterrainement situé du côté des puissants de la Terre et même si ses idées rétrogrades n’étaient pas trop visibles – contrairement à celles que je savais logées dans son esprit –, certaines ponctuèrent de temps à autre ses textes et il fallait être aveugle pour ne pas percevoir au moins l’une de ses répugnantes pulsions réactionnaires.

Et si je n’endossais pratiquement aucune responsabilité dans cette obscure dimension conservatrice de Bros – son côté *Thomas Mann*, si l’on s’en tenait au seul point de vue esthétique –, en fait je n’en étais en rien responsable. Celui qui était proche du concept de rébellion, c’était précisément moi, même si c’était uniquement parce que je détestais ceux qui voyaient d’un bon œil la persistance de l’exploitation et de l’inégalité sociale dans laquelle, dans mon imagination, je situais la corbeille de linge particulièrement sale que nous avons, un jour, mis de côté pour l’apporter au pressing.

En réalité, dans ma vie personnelle surtout, je me soulevais contre tout ce que je pouvais, damnant les exploités, mais aussi ce tyran de Grand Bros ainsi que tous les critiques et lecteurs qui l’encensaient sans même se demander s’il n’y avait pas quelqu’un d’autre derrière ces “chefs-d’œuvre”

comme les qualifiaient certains. Parce que ce n'était pas un problème précisément dérisoire. C'était plutôt une épine dans un pied ou une pierre dans une chaussure, dans ma propre chaussure : mes collaborations, mes concessions de citations, constituaient l'indispensable "supplément caché" de l'œuvre de Bros, un supplément vital servant de contrepoids au toujours très dissimulé facteur mercantile dont, aussi imperceptible qu'il fût, je savais ou croyais savoir qu'il nichait dans la plupart des idées de l'auteur.

C'est qu'en plus – aussi audacieux qu'il puisse paraître de le dire –, je suis sûr que, sans ce "supplément caché" que, depuis Barcelone d'abord, ensuite du cap de Creus, j'avais pour ma part forgé peu à peu dans l'ombre, Rainer n'aurait jamais eu la "griffe stylistique" qu'aujourd'hui personne ne lui conteste. Cela dit, ce que je suis en train de dire ne signifie pas que je prenais ombrage de ne pas avoir été détecté comme conseiller et parfois inspirateur de l'auteur distant, bien au contraire. Et s'il m'arrivait de mal le vivre, c'était seulement lors de petites crises très privées se produisant de loin en loin quand, pour éprouver de nouvelles postures mentales, je me mettais à la place de quelqu'un de plus ambitieux que moi et alors je me soulevais en voyant ce que Rainer faisait de moi, je finissais par pleurer d'émotion et de rage, en principe toujours à deux pas de la falaise du cap de Creus qu'avec le temps j'avais fini par m'approprier.

Cependant, la plupart des dernières années de ma vie, je les avais passées sans céder à des ambitions inutiles, ce qui, rage et envie mises à part, m'avait permis de me sentir plus apaisé et même plus chanceux que dans le cas contraire. C'est pourquoi j'étais même ravi et me sentais heureux quand je lisais les éloges que recevait Grand Bros, tout particulièrement à New York. L'une de ces approbations critiques me fit beaucoup rire sur le moment, parce qu'elle me semblait une réplique presque exacte de ce qu'avait dit Raymond Queneau de l'œuvre de Raymond Roussel : "Il crée des mondes avec une puissance, une originalité, une verve dont jusqu'ici

Dieu le père croyait détenir l'exclusivité." Et un critique du *New Yorker* adressa à Bros ces mots, les plus gigantesques qu'il ait, je crois, jamais reçus, parce que celui qui les avait écrits était particulièrement inspiré, il semblait avoir eu accès à mes pensées les plus profondes : "En fait, le thème fondamental de ses livres est de continuer ou pas, son *that is a question*, une oscillation entre deux consciences : celle qui désire avoir foi en l'écriture et celle qui préférerait tendre au mépris et au renoncement radical. C'est dans la tension de cette hésitation que Grand Bros construit toute son œuvre. Il rappelle le psychotique qui se débat toujours au sein de cette disjonction : maintenant oui, maintenant non, je suis dedans et je suis dehors en même temps ; je continue, je ne continue pas."

Tous ces éloges étaient construits avec des phrases suggestives, c'est pourquoi, à peine lues, elles étaient immédiatement transformées en citations passant dans mes archives. Tout compte fait, je me sentais lié à son œuvre, étant le type qui donnait à la littérature de Grand Bros sa marque de fabrique, son sceau distinctif, en prenant le mot *distinction* au sens littéral : "se distinguer" de l'œuvre des autres, et je dirais même, se distinguer de ceux à qui, grâce à mon influence, il ressemblait le plus et étaient – ce qui ne signifie pas que potentiellement je pouvais, même de loin, leur ressembler – Ashbery, Greta Sea, Lispector, Echenoz, Michon...

Par un jour déjà à demi effacé et plutôt perdu dans le passé, je voulus savoir jusqu'où pouvaient aller les choses avec lui, avec Grand Bros, et je lui écrivis une lettre contenant des invocations timides à "la flamme, faut-il supposer, encore vive de l'affection fraternelle" et lui parlai de la nouvelle école de critique littéraire que je venais de fonder – mensonge, je n'avais rien fondé du tout, j'étais trop soucieux d'arriver à la fin du mois sans m'endetter davantage – à l'occasion de mon cinquante-cinquième

anniversaire pour juger les œuvres d'art en circulation, afin de savoir, lui dis-je, si leur auteur avait oui ou non conscience de l'impossibilité pour la littérature de continuer à exister au ^{XXII}^e siècle.

C'était un courrier dans lequel je me mélangeais les pinceaux, je m'aperçus plus tard que j'avais essayé désespérément d'échapper à mon rôle, celui de n'être qu'un employé de Rainer Bros, un habitant infime de son glorieux univers sans visage. Mais sa réponse sèche et canaille, littéralement répugnante, était de celles qui ne s'oublie pas : elle consista à augmenter de trois dollars chacun des deux paiements annuels ; geste qui ne pouvait chercher qu'à m'humilier ; un incident, même si ma nature n'avait jamais cessé d'être humble et qu'en plus, je ne désirais pas rompre la beauté timide de cette grande matinée pendant laquelle j'écris, il me suffisait de me le remémorer pour me retrouver avec les nerfs en capilotade.

Après la ridicule hausse de ce paiement biannuel, il n'y eut pas de jour où, bien que l'admirant mais en même temps écumant de rage, je ne spéculai sur la façon de me venger et n'eus au moins une brève pensée liée à mon admiration pour lui et une autre à sa destruction, à l'exception précisément de cette après-midi d'octobre d'il y a quelques années au cours de laquelle le collapsus, interrompant le tissu de l'infini, m'avait laissé si obsédé uniquement par mon hésitation entre *continuer ou pas* la citation que je copiaais, que je ne pouvais penser à rien d'autre, ce qui retarda l'accès au mail que mon frère venait de m'envoyer.

Finalement, quelques minutes plus tard, je décidai de vérifier ce que souhaitait me dire mon frère invisible, à part me saluer avec cet en-tête qui n'était pas trop railleur car il était devenu plutôt pour moi un inoffensif lieu commun :

“Cher conseiller et très apprécié *der Gehülfe...*”

Je me mis à lire le message provenant de l'aéroport Kennedy de New York – je ne pus m'empêcher de consacrer une pensée aux brillantes pages de Grand Bros sur le dos du malheureux président – et je vis qu'il allait s'envoler deux heures plus tard pour Barcelone : “Je monte dans l'avion comme qui dirait à l'instant même. Garde, bien sûr, le secret. Garde-le. Je t'attends dimanche 29 à onze heures à la paroisse du saint-père Eugène, rue de Londres. Ne me fais pas faux bond. Il est temps que je voie ton visage.”

Ce mail semblait avoir été écrit par un Rainer très alcoolisé, non seulement à cause de ce “comme qui dirait” criard, mais aussi parce qu'il y avait des fautes de grammaire, je ne vais pas les rapporter toutes mais, par exemple, au lieu d'écrire “saint-père Eugène”, il avait écrit “sainte-père Iugeni”. Son message m'avait laissé perplexe. Pour tout dire, je n'arrivais pas à y croire. Tous ses lecteurs voulaient voir son visage et lui, en revanche, cherchait à voir le mien. Après un passage à vide, j'en connus un autre fort long à me demander pourquoi diable Rainer Bros voulait se rendre à Barcelone.

Il était si étrange qu'il annonce une chose pareille qu'il me fit même soupçonner qu'on l'avait tué à New York et que quelqu'un avait pris sa place. Mais non. Moi, je savais que mon imagination prenait parfois un peu trop ses aises. Il n'y avait même pas deux semaines que Rainer Bros s'était complètement désintéressé des derniers jours de notre père. Et son indifférence absolue, la même que face à la mort de notre mère trois ans auparavant, m'avait horrifié tout en me persuadant que Rainer Schneider ne réapparaîtrait plus jamais et que, comme il arrivait toujours à s'en sortir, un jour viendrait où, fort de l'écrasante logique du monde, il cesserait de m'envoyer cette menue monnaie depuis New York et m'oublierait à jamais.

En tout cas, dis-je, en considérant le côté pratique des choses, il était très possible que son voyage inattendu à Barcelone me permettrait de vérifier pourquoi il n'avait jamais cessé de me donner de l'argent. J'avais bien

quelques pistes qui n'étaient pas vraiment convaincantes, mais je ne pouvais oublier que Rainer Bros avait mis dans la bouche d'un personnage secondaire de son troisième roman, *A New Future Is Good Business* ("Un nouvel avenir est une bonne affaire"), quelques mots qui semblaient vouloir m'expliquer indirectement pourquoi il continuait à me remettre ses deux parcimonieux paiements annuels. Ce personnage – nommé Torth – qui n'aimait rien tant qu'apaiser sa mauvaise conscience en imitant Théo, le frère de Van Gogh, l'homme qui n'avait pas de problèmes pour financer le peintre afin qu'il n'ait pas à renoncer à sa vocation artistique.

Cette allusion au "financement de Van Gogh" procédait-elle de sa mauvaise conscience ? Ce remords existait peut-être parce qu'il se savait reconnu comme romancier et ne pouvait ignorer que le drame des écrivains célèbres comme lui venait d'avoir connu avant d'accéder au succès des écrivains si authentiques que, précisément pour cette raison, ils n'avaient pu réussir à se faire un nom et une réputation et avaient fini par s'éteindre et s'asphyxier.

Mais, pour ma part, je ne voyais pas clairement Rainer quitter la capitale du monde occidental pour échouer dans sa malheureuse ville natale uniquement parce qu'il avait mauvaise conscience. Et il ne me semblait pas non plus qu'il allait se déplacer à Barcelone parce que, par exemple, il voulait que je lui donne des détails intimes sur les derniers jours de Père puisque, tout compte fait, Rainer ne pouvait pas le supporter et, à un moment donné, le conflit brutal ayant éclaté entre eux était allé au-delà du raisonnable et il est sûr que plus de vingt ans passés à New York n'avaient même pas pu relativiser un problème insoluble.

Souhaitait-il faire ce voyage afin de me communiquer quelque chose de transcendant ? Qu'il était, par exemple, en train de mourir ? C'était plus probable, mais en réalité, à bien y réfléchir, rien ne me montrait clairement qu'il allait mourir ni le contraire, et peut-être que ce qui se passait, c'était

simplement que *je ne le voyais pas*, parce que j'avais du mal à le faire après tant d'années passées sans avoir le moindre accès à son image. Et s'il était devenu un monstre complet et voulait que je le sache ? Cette dernière hypothèse, y compris qu'il soit devenu un monstre, était encore plus improbable.

Le plus probable était que j'avais du mal à *le voir* après tant d'années mais je ne pouvais pas dire non plus que Rainer était parvenu un jour à se cacher complètement, parce que, s'il est vrai que, pendant tout ce temps, je n'avais pas vu son visage, il est vrai aussi que l'une des choses les plus étranges qui advenaient dans ses "cinq romans rapides", en particulier dans le quatrième, *We Live in The Mind* ("Nous vivons dans l'esprit"), était que, même s'il désirait que ses personnages disparaissent, ils ne faisaient jamais rien pour se cacher. Peut-être voulait-il se comporter ainsi et passer quelques jours à Barcelone pour me montrer que, comme les personnages de *We Live in The Mind*, au fond, il n'arrivait jamais à se cacher complètement. Mais c'était aller trop loin dans la spéculation. Et, en plus, peut-être se passait-il le contraire de ce que je venais d'imaginer et Rainer faisait-il un voyage à Barcelone dans l'intention de disparaître en définitive complètement.

Si bien, me dis-je, que mon frère désirait peut-être simplement m'expliquer qu'il avait changé de vie, de tactique et que, maintenant, il préférait se laisser voir. Mais il me sembla très vite que les choses ne pouvaient pas prendre ce tour car ce n'est pas pour rien qu'il m'avait demandé de garder le secret, ce qui signifiait qu'il préférait voyager dans un strict incognito. Bref, il était fort difficile de savoir pourquoi diable il faisait ce voyage à Barcelone car il n'était guère facile d'imaginer quelqu'un doté d'un minimum de bon sens interrompre sa merveilleuse vie secrète dans une ville comme New York uniquement pour voir dans cette province de l'empire qui s'appelait la Catalogne la tête de son esclave.

Je me rendis alors compte que son voyage était peut-être lié aux avatars de la politique catalane. Mais il me semblait presque impensable que quelqu'un jouissant de toutes ses facultés mentales accepte de mettre un terme à sa merveilleuse invisibilité new-yorkaise et procède à un changement radical uniquement pour mesurer les degrés de la température séparatiste de son pays natal.

La succession de nouvelles sur la Catalogne était ces jours-là particulièrement asphyxiante. Cela dit, je dois préciser que je m'épargnais l'overdose d'informations en adoptant un comportement strict face à l'implacable matraquage médiatique : je n'achetais pas la presse, il y avait deux semaines que je n'avais pas allumé la télévision – source de repos parce que Père l'avait allumée pendant trop d'heures durant les dernières années de sa vie – et je n'allais pratiquement jamais en quête de nouvelles sur mon portable. Je n'écoutais que la radio, une fréquence bizarre de l'autre côté des Pyrénées, une station des environs de Perpignan qui transmettait de temps à autre des informations politiques, interrompant ses intenses émissions consacrées aux chansons de Her (cette station appartenait peut-être à ce groupe musical).

D'une certaine façon, je désirais mener, avec mon individualité désespérée, une lutte contre la propagande continue et souterraine des partis, en campagne électorale permanente. Je voulais que les plans "historique" et personnel se situent toujours au même niveau. Et j'aimais particulièrement les écrivains capables d'accéder quand ils écrivaient sur leurs expériences personnelles à la sphère supra-personnelle ou sociale. Parmi eux, j'aimais surtout ceux qui, à partir du moment où la littérature avait été établie comme une fin en soi – sans Dieu, sans justification externe, sans idéologie sur laquelle s'appuyer, comme un champ autonome : une position qui avait commencé à se forger avec Flaubert et surtout Mallarmé, et même avant eux –, avaient su assimiler sans problème leur condition d'imposteurs.

N'était-ce pas également, par hasard, la force de la littérature, du moins à partir de Mallarmé ? La force particulière surgissant de ceux qui ne pouvaient alléguer plus d'autorité que la leur et savaient se situer seuls face à la totalité de l'être, sans béquilles, sans rien. Après tout, il s'était toujours agi du type d'écrivains qui m'avait le plus attiré, parce qu'il ne m'avait jamais semblé que la littérature ait à se mettre à fouiller à la recherche de réalités politiques, de régimes politiques qui, par nature, stupides – même s'il est vrai, toujours différents entre eux – se succédaient imperturbablement sans que rien ne change vraiment à l'arrivée de chaque nouvelle grande imbécillité.

J'aimais des gens comme Kafka et, chaque fois que je m'effondrais, exténué de vivre dans mon esprit, je me souvenais de Bolaño qui avait dit que la littérature de Kafka était la plus éclairante et la plus terrible (ainsi que la plus humble) du siècle dernier. J'aimais que Kafka ait montré que la littérature proposait toutes les possibilités d'aller plus loin sans cesser pour autant de résoudre les problèmes que le système politique pourri du jour pouvait nous poser à nous pauvres mortels. J'aimais aussi Joyce. Homme

d'un individualisme implacable qui avait trouvé dans sa devise "silence, exil et astuce" la position idéale face au national-catholicisme irlandais, celui-là même qui, après l'indépendance de 1922, avait amené le grand poète William Butler Yeats si souvent occupé par de hautes expériences poétiques à avoir à défendre son foyer de Merrion Square avec le canon d'un fusil qui, stratégiquement et dramatiquement, passait par un trou du mur de l'entrée de sa maison.

Dans ma tentative d'échapper, même si ce n'était que par éclairs, à cette conjonction impromptue de problèmes "historiques" et personnels, je m'étais demandé cette nuit-là dans la bâtisse du cap de Creus, avant d'aller enfin faire la promenade libératrice jusqu'à Cadaqués dont j'avais tant besoin, s'il ne serait pas possible, malgré sa volonté aussi manifeste qu'obstinée d'être parcimonieux dans tous ses courriels, d'inviter pour une fois Rainer à être un peu plus éloquent et à m'expliquer dans un second mail ce qu'il y avait derrière cette étrange et inattendue proposition de rendez-vous dans la ville de Barcelone, dans la paroisse du très inconnu pape Eugène, un pape dont, au fil du temps, j'ai fini uniquement par savoir qu'il était un bon connaisseur des caractéristiques de la vie byzantine.

Grand Bros avait donc ignoré que j'habitais dans les alentours de Cadaqués et qu'il pouvait m'être difficile de me rendre à son rendez-vous à une date en plus conflictuelle ? Mais lui demander quelque chose semblait en principe voué à l'échec parce que jamais en vingt ans il ne m'avait envoyé de second courriel répondant aux questions que posait sa première communication. Une si systématique absence de réplique était une norme implacable qu'il avait lui-même instaurée et qu'il ne transgressait jamais. Ou, plutôt, il l'avait fait une fois, peu après son arrivée à New York, quand il avait répondu, acceptant de m'expliquer, quoique très brièvement,

pourquoi il avait décidé de modifier son nom et de se cacher du bruit du monde : “J’ai été attiré, comme toujours d’une manière délirante, par l’art de la disparition qui m’a toujours fait perdre la boule, c’est tout.”

Ce fut la seule seconde communication de sa part, un nouveau message, légèrement perturbé à vrai dire. Mais dans les jours et les années qui suivirent, jamais il ne daigna répondre à mes tentatives d’établir une relation plus suivie et il ne répondit jamais aux questions avec lesquelles je lui lançais des hameçons désespérés pour voir si je parvenais à humaniser cette relation. C’était comme si, depuis New York, quelqu’un envoyait un premier courriel, partait en vacances immédiatement après m’avoir écrit et désirait ne plus rien voir de ce que, toujours dans l’espoir d’obtenir une mystérieuse réplique, je pourrais lui envoyer.

Même en tenant pour acquis que je serais peut-être en vain au pied de l’avion, je décidai de tenter par n’importe quel moyen de lui faire dire quelque chose sur son voyage à Barcelone. Je devais lui faire comprendre que s’il voulait me rencontrer, il avait, cette fois-ci, intérêt à être plus éloquent. Peut-être n’ignores-tu pas, lui écrivis-je, que, dimanche, il y a dans la ville une manifestation anti-indépendantiste – une réaction au séparatisme de la part de ladite “majorité silencieuse”, l’autre moitié de la population catalane –, et, je ne sais pas, mais peut-être est-ce cette manifestation qui te pousse au retour pour t’aligner avec les constitutionnalistes, à moins que ce ne soit, au contraire, pour les boycotter. Tu pourrais me dire si c’est, par hasard, ce qui te ramène à Barcelone ? Ou as-tu pensé revenir uniquement pour revenir ?

Il ne répondit pas. Et je finis par penser que, comme dans notre jeunesse, ses silences me mettaient hors de moi, ce qui semblait à l’époque l’amuser beaucoup. Une fois, dans les années 1970, il avait même réussi à me déboussoler en me laissant sur la table de nuit un message prétendant que

même s'il était mon petit frère, il se sentait une entité vaguement supérieure : “Je me tais, vois-tu, parce que je n'aime pas me vanter d'avoir créé le monde.”

Ce n'était ni la première ni la dernière fois qu'il se croyait spirituel et se comparait à Dieu. Lors d'un entretien ayant eu lieu à Barcelone avant son départ pour New York et sa disparition, il avait eu le toupet de dire – malgré la nullité de tout ce qu'il écrivait à l'époque – qu'il avait appris à raconter au rythme du monde lui-même, comme si Dieu existait et le regardait avec une attention hors du commun.

Quel rôle jouait Dieu dans cette affaire ? Avant son séjour new-yorkais, avec des phrases de ce style et d'autres encore plus ridicules, il avait tout fait pour qu'il me soit très difficile d'essayer de l'admirer voire, au minimum, de le respecter un tant soit peu. Par ailleurs, il buvait tant à cette époque, qu'il était compliqué d'éprouver un minimum d'intérêt pour son travail littéraire. Mais tout allait changer du jour au lendemain, avec son installation à Manhattan et ses “romans rapides”. Et bien que ce changement n'ait jamais cessé de me paraître trop fulgurant, je m'expliquais parfois en partie sa transformation radicale par l'éventuelle influence de cette probable épouse secrète, cette femme “influente et puissante” dont nous avait parlé Valeria et sur laquelle couraient en plus des rumeurs disant qu'elle répondait au nom de Dorothy même si l'on ne savait pas grand-chose de plus sur elle.

Qu'il ait changé – s'améliorant scandaleusement comme écrivain –, je le perçus parfaitement le jour où, en guise de réponse à certains de ses congénères disant ne pas comprendre l'intertextualité excessive de ses romans, il fut capable d'écrire un essai dans lequel il proposa une brillante explication de sa façon de travailler parce qu'il transforma rien de moins que certaines des propositions de T. S. Eliot contenues dans *La Tradition et le talent individuel* en une interprétation innovatrice de la pratique et de

l'histoire de la littérature, parvenant même à faire croire à tout le monde que cet essai d'Eliot – je suis sûr qu'il mentait comme un arracheur de dents – avait été une pièce clé en le poussant à placer l'intertextualité au centre de son dispositif narratif.

Une prouesse technique. Je ne saurais la définir autrement. Il réussit à rédiger un document contenant un raisonnement très raffiné, parfait, un mécanisme d'horlogerie d'une habileté extrême dans lequel il démentait élégamment le caractère simplement capricieux de sa propension à injecter des overdoses de citations littéraires dans ses romans.

Comment peut-on apprendre si rapidement à écrire et avec une telle habileté ?

On se le demanda dans *The Review of Contemporary Fiction*. Dans l'un des rares entretiens qu'il accorda – comme toujours, par écrit, protégeant toujours au maximum sa vie privée –, on lui dit que le bruit avait couru que sa production romanesque de Barcelone était très inférieure à l'américaine et qu'on s'étonnait qu'il soit monté si haut avec sa littérature. Cette question accrut – avec le mystère qu'elle semblait receler – le mythe de l'invisible Grand Bros. La réponse qu'il donna, très habile, y contribua encore plus parce qu'il simula de tourner autour du pot et parla de la “grande lutte de l'humanité”, dont il dit qu'en réalité, elle se résumait à cette nécessité générale de recruter autrui pour l'attirer vers notre version du réel. La réponse ne déconcerta pas le journaliste qui lui fit alors remarquer que c'était ce qu'avait dit en réalité Saul Bellow dans *Les Aventures d'Augie March*. C'était précisément ce que Grand Bros attendait qu'il lui dise parce qu'il lui donnait l'occasion de se faire mousser en disant que personne ne devait s'étonner qu'il ait prononcé ces mots puisque c'était un secret de Polichinelle que son habileté était toujours empruntée.

L'ingéniosité de cette réponse – donnée en plus en deux mouvements d'échecs bien calculés – renforça son mythe naissant même si je ne faisais pas partie de ceux que son exhibition impressionna. Parce que, pour moi, la réponse qu'il aurait pu donner et avec laquelle il aurait sûrement dit une grande partie de la vérité – partant toujours du fait qu'il ne me nommerait pas à cause de l'immense honte qu'il aurait éprouvée en me citant – aurait dû être une brève réplique de juste sept lettres que parfois dans mes rêves je voyais inscrites tout en haut dans un néon : Dorothy. Ou bien une explication un peu plus explicite :

— C'est un secret de Polichinelle qui le sera désormais encore plus parce que j'emprunte toujours mon habileté à mon épouse Dorothy.

Il est vrai qu'il ne se serait agi que d'une partie de la vérité et, comme si c'était trop peu, il me restait encore à savoir si mes soupçons sur Dorothy étaient vraiment fondés.

Aussi me contentai-je de penser qu'en tout cas, qu'il ait entièrement écrit ou non cet essai, il était clair qu'il avait son mérite, parce qu'il y avait là une habileté particulière pour présenter certaines propositions de T. S. Eliot comme des clés dans sa méthode de travail. C'était un type d'habileté qui semblait provenir davantage de Dorothy (ou de n'importe qui d'autre) que de lui, bien que moi, prudent, je n'aie jamais écarté l'hypothèse que Rainer lui-même l'avait acquise à l'école de la vie, en l'occurrence, à l'école de la vie new-yorkaise, surtout celle, dont tout compte fait, je ne savais rien.

Ce qui retenait le plus l'attention dans cet essai était peut-être la capacité de Rainer à discréditer brutalement ses détracteurs, ridiculisés par sa lucide défense de la présence décisive de l'intertextualité dans son œuvre. Cela dit, j'avais toujours été persuadé que, dans le fond, Rainer ne croyait en rien de ce qu'il y défendait si brillamment tandis que moi, en revanche, si je croyais

en la théorie littéraire avec laquelle il travaillait, peut-être était-ce parce qu'il était évident que, grâce à la distance et à mes courriers codés, j'avais contribué à la faire exister.

Il est clair qu'il y avait cette différence essentielle entre nous deux : moi, je croyais à la théorie qui donnait une armature à toute son œuvre, lui non. En fait, j'y croyais tant que je me disais parfois que, si les circonstances de la vie m'obligeaient à ourdir une défense de fer de celle-ci – parler par conséquent de l'influence de l'“art des citations” (la méthode inventée par Perec) dans les romans de Rainer Bros –, je finirais par devenir convaincant malgré mon manque de pratique dans les querelles de cet ordre.

Une partie de cette étrange habileté à défendre une théorie sur le sens de son œuvre intertextuelle venait-elle réellement de Dorothy ? Ou s'agissait-il seulement de délire et d'imagination, de pure spéculation presque démente de ma part et, en fait, Rainer n'avait-il pas écrit sans le moindre problème la brillante défense de sa méthode intertextuelle ? Si Dorothy avait participé à cet essai, il devait y avoir en elle quelque chose d'une âme jumelle de la mienne, mais je n'aurais sûrement jamais la possibilité de le vérifier. Mais si elle avait été uniquement écrite par Rainer sans la moindre participation de Dorothy, je n'avais donc plus en ce bas monde d'âme jumelle, tout au plus un frère. Si tel était le cas, j'étais confronté à une tragédie de plus, car avec un frère mais sans âme jumelle, pensais-je, j'étais encore plus seul au monde que je ne l'étais déjà, ce qui m'obligeait à être encore plus conscient de ce que taisait l'écriture de Grand Bros, précisément ce que ne tairait pas mon écriture en supposant que j'écrive un jour.

Que ne tairais-je pas ? L'angoisse de la mort, l'angoisse de savoir que nous mourons absolument seuls et que le reste du monde continue à vivre allègrement sans nous. N'est-ce pas ce dont parle, en fait, la meilleure littérature que nous ayons connue ? La grande prose ne tente-t-elle pas

d'aggraver la sensation d'enfermement, de solitude et de mort et cette impression que la vie est comme une phrase incomplète qui à la longue n'est pas à la hauteur de ce que nous espérions ?

Craignant toujours de ne pas avoir d'âme jumelle – ce qui équivaldrait à la découverte de l'absence de Genius, le dieu à qui est confiée notre tutelle à notre naissance –, tout m'incitait à penser que cette crainte était sans fondement et que Dorothy ou quelqu'un de semblable existait, quelqu'un dont j'imaginai qu'il devait avoir à portée de main une sorte de machine Enigma – ces rotors allemands qui permettaient de déchiffrer des messages belliqueux – avec laquelle elle lisait d'une façon on ne peut plus lucide ce que, dans un langage très comprimé, j'avais envoyé à Rainer dans mes brefs mails codés.

Si cette personne existait, il serait pour moi évident que ce "quelqu'un avec Enigma" et moi aurions travaillé coude à coude sans le savoir, construisant les structures innovatrices des romans rapides de Grand Bros qui n'était peut-être pas un aussi grand auteur que ses adeptes le croyaient, mais un grand auteur quand même, ne fût-ce que parce qu'il comptait sur deux exceptionnels conseillers ou subalternes cachés au service de son écriture.

Très souvent, avant de m'endormir, je m'abandonnais à des délires de grandeur, si peu caractéristiques de ma personne, et pensais : pauvre Grand Bros, à moitié Dorothy, à moitié moi.

Siboney, qui avait été ma partenaire au cours des derniers mois, était très agréable et quand elle se volatilisa de cette façon si étrange, quand, du jour au lendemain, elle s'effaça de Cadaqués, je ne pus que la regretter infiniment tout en me demandant pourquoi tout le monde autour de moi, tôt ou tard, semblait disparaître. Je ne voulais pas me résigner à penser que j'étais une sorte d'oiseau de mauvais augure qui, à la longue, effaçait tous ceux qui se trouvaient près de lui. Je ne voulais pas croire que les choses étaient ainsi, mais soupçonner que j'étais en fait un agent des disparitions m'inquiétait, m'enfonçait parfois dans des états de culpabilité dont j'avais du mal à m'extraire. À l'occasion, dans des moments de fatigue de mon propre esprit, moments comme ceux de cette après-midi d'octobre, il me semblait que tant mes parents que Siboney avaient été les dernières victimes de mon activité d'agent déprédateur involontaire.

Pour toutes ces raisons, j'étais en proie cette après-midi d'octobre datant d'il y a quelques années au désarroi et à une certaine mélancolie, et ce fut pire quand, essayant de fuir tous les problèmes qui conspiraient contre moi et surtout le vertige de l'irrésistible attraction exercée par le double canon du fusil hérité de Père et de cette idée apocalyptique de la fin de tout, je fis quelques pas dans la maison en ruine dont les meubles étaient en vente, là-

bas au bout du monde, et je me postai d'une façon peu naturelle devant la porte, comme si je devais rivaliser avec quelqu'un pour prendre la poudre d'escampette.

L'extérieur s'appelait Cadaqués et je devais prendre le chemin de ce village. Il était pour moi très clair que je devais laisser dans mon sillage, pendant deux heures au moins, le paysage dangereux avec sa falaise, cette bâtisse du cap de Creus qui menaçait ruine et qu'on me recommandait dans le village – Siboney en premier lieu – de cesser d'habiter le plus vite possible. Toujours est-il que, cette après-midi-là, ce furent quasiment les fantômes de la falaise qui me convainquirent de renoncer une bonne fois pour toutes à la réclusion dans ce foyer chancelant qui, après la mort de Père, semblait déjà flotter définitivement dans l'abîme lui-même comme s'il voulait évoquer cette scène de *La Ruée vers l'or* de Chaplin où une bâtisse se balance tout en haut d'un grand précipice.

Je me rendis compte que, pour moi, il était, disons, urgent de me diriger vers le village de Cadaqués où je pourrais peut-être enfin tomber sur Siboney – j'avais du mal à croire qu'elle ait véritablement disparu – et lui demander pourquoi elle avait passé tant de jours sans se laisser voir, que diable il lui était arrivé et pourquoi elle s'était évaporée peu après cette visite qu'elle m'avait rendue à la maison après la mort de Père. Je pouvais aussi bien ne la rencontrer nulle part et, en revanche, tomber sur des personnes qui ne m'avaient pas encore présenté leurs condoléances et qui, ce faisant, ajouteraient aux prévisibles maladroites verbales encore plus d'angoisse que je n'en avais éprouvée jusque-là.

Toujours est-il que j'étais si accablé par les problèmes du jour qu'il semblait impossible d'en rajouter, fût-ce à l'inquiétude qu'indéfectiblement me communiquaient les autres. Le plus grand spécialiste que je connaissais dans la transmission de ce genre d'afflictions et de terreurs était sans doute M. Worminghaus, une icône du village, un homme tout à fait pittoresque,

tant en raison de ses tenues qui rendaient un hommage extravagant à la trace laissée par les hippies et autres tribus de paresseux passés par le village que de sa passion pour les rêves prophétiques et les sociétés secrètes, un homme manifestement obèse et sale que je n'avais pas encore croisé depuis la mort de Père. Je le craignais parce que je savais que, dès qu'il me verrait, il essaierait – en vain – de m'enfoncer encore plus.

Pour ma part, j'espérais rencontrer Siboney, je n'arrivais pas à croire qu'elle ait disparu sans laisser un seul mot annonçant son départ, peut-être se cachait-elle uniquement de moi. Je préférais, bien sûr, la rencontrer elle plutôt que M. Worminghaus, mais je savais qu'il suffisait de le désirer pour qu'il se passe le contraire, ce qui rétrécissait encore plus l'impasse de mon angoisse.

Ce à quoi je ne m'attendais nullement, qui l'aurait imaginé ? était ce qu'on me raconta plus tard à Cadaqués, au comptoir du bar Marítim : M. Worminghaus avait, lui aussi, disparu.

— Toutefois, je ne suis pas coupable, dis-je au barman qui me l'avait annoncé. Parce qu'ici, tel que tu me vois, je me contente d'échapper un moment à la bâtisse et à l'abîme.

— D'accord, dit-il. Mais c'est précisément ainsi que parlent en général les coupables.

Une heure avant de me retrouver à ce comptoir du Marítim, encore dans la bâtisse et estimant qu'il était urgent de sortir, mais ne me décidant pas à entreprendre ma marche vers Cadaqués, m'attardant au-delà du raisonnable supposé par l'urgence de mon escapade, je remarquai tout à coup que même l'atmosphère du salon de la maison semblait aspirer à prendre corps, à s'humaniser, afin peut-être de se poster tout à coup à mes côtés et d'y rester, ébahie, stupéfaite, regardant tristement par la fenêtre de la maison, rendant même possible ce qui pouvait être jugé à première vue improbable : que l'atmosphère finisse par se confondre avec un être humain, me rappelant Père qui avait passé tant d'heures, un nombre infini d'heures, une grande partie de la dernière année de sa vie, assis dans son fauteuil, devant cette fenêtre où le mauvais temps semblait toujours pire qu'il ne l'était en réalité quand on regardait à travers les vitres.

D'après la fenêtre, un orage menaçait. Ce qui ne voulait pas dire qu'il y aurait une tempête, mais il allait à coup sûr pleuvoir. Si l'on cherchait quelque certitude du côté de l'imprécise fenêtre, on pouvait aussi en trouver, parce qu'il était assez évident qu'autour de ce fauteuil vide circulait, depuis la mort de Père, une sorte d'énergie produite par l'absence dans laquelle pouvait se deviner – impossible de trouver meilleur endroit dans la maison pour la pressentir – l'abîme qui nous attend tous.

Je sortis avec mon parapluie, convaincu qu'il allait pleuvoir et marchai un bon moment sous un ciel gris, glacé, très couvert. À une certaine distance de la bâtisse, je me sentais déjà une autre personne et j'en vins même à essayer de siffler une chanson légère et un peu désespérée dont, n'ayant pas de document sur moi, aidé par ma mémoire, j'empruntai les paroles au poème *Booz endormi* de Victor Hugo :

“Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe.”

Bien sûr, des mots correspondant parfaitement à la situation et à moi-même. Je ne pourrais pas en ce moment raisonnablement l'expliquer, mais j'étais sûr que penser à la mort et aux morts et ne voir que la mort partout pouvaient m'épargner le spectacle de l'effondrement de plus en plus prononcé de mon esprit. Et c'est ainsi que, marchant vers le village, je perçus en détail, de ma propre initiative, la destruction générale, la mort cachée dans les multiples repaires de cette impressionnante fin du monde qu'est le cap de Creus. Et c'est aussi ainsi que, grâce à ces visions, marchant d'un bon pas, j'eus le sentiment de m'approcher de plus en plus de l'éventuelle révélation ou épiphanie qui – d'après mes soupçons – pouvait m'attendre à n'importe quel coude du chemin. Mais il ne s'agissait que de soupçons parce que la seule chose dont je pouvais être sûr était que, par bonheur, je laissais de plus en plus dans mon sillage ce que je tenais à maintenir au loin : mon angoisse à propos de la phrase sur l'infini que j'espérais compléter quand m'aurait suffisamment touché l'air de cette obscure terre de fin du monde, si modelée par la tramontane, parmi d'autres forces et d'autres vents.

Je m'éloignais peu à peu de la phrase inachevée en me laissant distraire par d'autres choses, surtout en m'efforçant de penser comment avaient pu être les premiers jours de Rainer à New York, marchant toujours dans la

foule avec son si imité et parodié “non-moi insatiable” qu’il avait réussi à mettre à la mode dans son premier livre, c’est-à-dire un désir de *non être*, alors qu’au fond, ce à quoi il aspirait, c’était précisément à *être*.

Sans réussir à imiter complètement Bros parce que je sentis, dès le départ, qu’il ne serait pas à ma portée de devenir un marcheur heureux, et moins encore l’amoureux de la vie universelle qu’il avait démontré durant ses premières années new-yorkaises, je marchai jusqu’à Cadaqués où j’espérais ne pas avoir à penser que mon futur foyer serait là quand je devrais quitter ma maison en ruine, une bâtisse devant laquelle, avant qu’elle soit le foyer de mes parents et bien avant que cette partie du cap de Creus ait un restaurant dans le phare, ou devienne un territoire d’excursionnistes, j’étais passé un jour sans pouvoir imaginer – pas fou pour deux sous ! – qu’étant déjà des vieillards, mes parents seraient vilement escroqués, l’achèteraient et s’y retireraient précisément pour y vivre. Et j’étais encore loin d’imaginer qu’avec les années, le dernier habitant de la bâtisse, ce serait moi, et qu’une infirmière de Père et une bonne amie, Siboney, parlant au nom de Cadaqués tout entier, m’avertirait qu’il allait vite devenir dangereux d’y vivre.

Je marchais en pensant à tout cela pendant cette après-midi d’octobre datant d’il y a quelques années quand, entrant dans le village après avoir marché pendant quelques minutes sous la pluie, je suivis le fantôme de la mort parmi un groupe de pêcheurs rassemblés sous le porche du Durand, je le suivis pour conforter mon idée que ne voir que de la destruction partout pourrait me sauver de l’effondrement radical de mon esprit et non parce que je voyais la mort dans cette réunion si vive de gens du village. Et je pensai, observant les pêcheurs du Durand, qu’il était, en fait, très inapproprié et même grotesque de dire, comme l’avait fait Bros, que ce lieu, Cadaqués, était insignifiant et encore plus inapproprié d’affirmer que c’était un village

mort. Que je veuille suivre la lente destruction qui nichait en ce lieu et que je pense que la suivre pouvait me sauver de quelque chose n'avaient rien à voir.

Il y avait de fortes chances, me dis-je, que dans son appréciation grossière de l'endroit Rainer se fût tout le temps laissé emporter par ses désirs de vengeance. Il y avait été maltraité dans le passé quand, dans sa jeunesse, il était allé espionner comment était la vie qu'il voulait vivre et qu'il avait vu, en effet, que cette vie à laquelle il aspirait était celle des artistes hippies du village, mais qu'instable comme il l'était, il aurait du mal à les imiter, parce que si ces artistes étaient tous des saints débonnaires et pacifiques, Rainer, en ce temps-là, était extrêmement négligé, d'un caractère chaotique et pervers, sans compter qu'il aimait la marijuana, le LSD, la cocaïne et tout particulièrement les femmes fatales, celles en qui il détectait d'un œil très perçant qu'elles sauraient lui compliquer la vie au maximum.

En fait, Rainer avait réussi à devenir si insupportable que les forces vives du village avaient fini par se conjurer pour se débarrasser de lui, ce qu'elles avaient réussi. Et on savait que Rainer, très blessé, avait juré de se venger éternellement en montant dans le car qui l'amènerait à Barcelone. Le moine tibétain novice qui était assis à côté de lui lors de ce retour non désiré retourna au village quelques semaines plus tard et raconta à tout le monde que le très malheureux jeune homme expulsé avait pleuré un bon moment, surtout au début du trajet.

À peine entré dans la quincaillerie située en haut de la rue la plus escarpée du village, je pensai que je n'aurais pas dû le faire, non pas à cause de la pente si prononcée que j'avais été obligé de grimper et qui m'avait épuisé, mais à cause de Ferragut, le quincaillier (certains noms semblent programmer le destin de ceux qui les portent), un type dont j'avais oublié qu'il était si pataud et terrible. Il se montra de façon un peu étrange dans sa propre boutique. Ce fut d'abord son ombre qui apparut, puis derrière elle, lui, me demandant d'une voix bizarre, fantasmagorique, comme surgissant de son propre ennui, si j'avais besoin de quelque chose. C'était comme s'il me haïssait à cause de la qualité douteuse des trois meubles que, hérités de Père, je lui avais vendus deux semaines auparavant mais, en fait, je découvris vite qu'il me haïssait uniquement parce que j'étais entré dans sa boutique et avais interrompu et brisé, non pas son ennui, mais un curieux demi-sommeil dans lequel il était plongé.

Demi-sommeil qui devait être peu commun tant sa tête des mauvais jours était terrible. Je remarquai aussitôt que je m'étais compliqué la vie en voulant lui acheter une simple pile pour mon réveil. Et je me souvins qu'une personne parfois ne fait que se débarrasser d'une complication pour, quasiment sans s'en apercevoir, se fourvoyer dans une autre.

“On se débarrasse d’une grande difficulté pour entrer dans une quincaillerie, ce qui complique encore plus les choses” (Ramona Parker, *Le Passeport*).

Tout en me demandant si je devais rester ou non, je me mis à imaginer que je me trouvais sur une autre terre, ailleurs, non dans un commerce médiocre ou une grotte obscure, ce à quoi pouvait le plus ressembler cette quincaillerie, mais dans un très vaste extérieur ouvert aux quatre vents où le ciel – le mien, pas le plafond de cet établissement – était très couvert. Me sentir sous ce ciel qui m’appartenait m’apporta confusions et complications, surtout quand Ferragut, réprimant à grand-peine sa mauvaise humeur, me redemanda si j’avais besoin de quelque chose et la peur me fit alors lever instinctivement les yeux. Je retrouvai ce ciel couvert dont je vis qu’il continuait de n’être qu’à moi. Je me souviens très bien de ce ciel ou faux plafond de la quincaillerie qui, dans un fulgurant mouvement de ses nuages, me transporta tout à coup vers un jour venteux, un jour incontestablement du passé, où j’étais allé avec quelques amis de Trás-os-Montes jusqu’à la belle ville d’Amarante, au nord du Portugal et avais fait quelques tours et détours dans la maison et le jardin de la famille Teixeira de Pascoaes (grand poète qu’en ce temps-là, je traduisais avec ferveur pour une maison d’édition de Valence). C’était un bon ami d’Unamuno qui, après lui avoir rendu visite dans cette maison d’Amarante, lui écrivit une lettre avec un post-scriptum duquel j’isolai dans l’une de mes fiches deux phrases dont je sentis qu’elles me concernaient particulièrement : “Je me souviens de la maison de campagne, de sa fenêtre et du grand jardin... Et que Dieu se souviennne à jamais de nous !”

Ces mots qui semblaient si vieillots me concernaient peut-être parce qu’une pensée récurrente en moi, une préoccupation centrale de mon esprit, m’amenait obstinément, plus fréquemment qu’il n’aurait été souhaitable, à

me demander pourquoi on n'implorait plus Dieu, pourquoi il n'y avait plus de prières comme celles de jadis, c'est-à-dire pourquoi le langage d'Unamuno avait pris en si peu de temps une tonalité si désuète.

J'étais donc très occupé par ce genre de problèmes, victime d'un certain sentiment tragique de la vie – hérité sans doute de Père –, un sentiment dont, sur le moment, je fus incapable d'imaginer qu'après m'avoir fait souffrir pendant tant d'années, il baisserait tout particulièrement en intensité au cours de cette même fin de semaine qui commençait.

Absorbé par des divagations sur les prières et sur Dieu, je me retrouvai tout à coup, au moment où je m'y attendais le moins, de nouveau dans la réalité, c'est-à-dire dans la quincaillerie, complètement perdu, surtout parce que Ferragut insistait, maintenant avec une mauvaise humeur exagérée, en me demandant si j'avais besoin de quelque chose.

Je réagis comme tout bonnement me le fit comprendre mon ciel couvert.

— Eh bien, non ! me contentai-je de dire.

Il avait rompu ma concentration, je le lui expliquai en constatant qu'il me regardait avec une agressivité féroce. Ce fut ma façon de lui renvoyer cette manière qu'il avait eue de me regarder quand une minute plus tôt, entrant dans son commerce, j'avais rompu son demi-sommeil probablement comique. Et comme il n'en finissait pas de réagir, j'entrai ensuite dans des détails et, furieux, lui expliquai que j'étais entré dans sa boutique dans l'idée, d'abord, de penser, puis, s'il intervenait, de parler avec lui et de voir si je lui achetais quelque chose.

En fait, il ne s'agissait pas seulement de se venger de son regard initial, mais d'une tentative de faire peur à quelqu'un qui était très conscient que son ombre m'avait fait peur à moi. Répondre à la panique par la panique. Mais j'échouai pour obtenir plutôt l'effet contraire parce que Ferragut le terrible, peut-être parce qu'il ne savait pas où poser les yeux, se mit à simuler que lui aussi savait se concentrer et détailla à fond la paume ouverte

de ma main – comme s’il y cherchait quelque chose – et je me vis obligé de lui dire que ce qu’il croyait voir dans mon poignet droit n’était du ressort de personne et encore moins de son drap.

À ces mots, Ferragut resta sans voix. De mon drap ? finit-il par demander très irrité. Et je vis qu’il était trop tard pour rectifier et que je n’avais pas d’autre choix que de quitter ce lieu que j’avais couvert moi-même.

Je sortis de là en me repentant d’avoir cédé à cette petite déformation professionnelle parce que la phrase que j’avais adressée au quincaillier sur ce qui se passait dans mon poignet droit – j’aurais pu en faire l’économie – n’avait été en réalité qu’une sorte de “variation Goldberg” de mots autistes connus du pianiste Glenn Gould : “Ce qui se passe entre ma main gauche et ma main droite n’est du ressort de personne.”

J’aurais pu faire l’économie de cette “variation Goldberg” si peu nécessaire. Tout compte fait, la phrase ne fit que me révéler que je croulais tous les jours un peu plus sous les tics néfastes d’un fournisseur de citations. De toute façon, à bien y réfléchir, me dis-je, je verrais que Ferragut s’était surpassé pour entendre ces mots, car il était devenu tout à fait évident que, dès le moment où j’étais entré dans son établissement, il m’avait parlé avec cette singulière haine grossière se répandant de plus en plus à cette époque en Catalogne à l’égard de ce type d’étrangers dont on pressentait qu’ils pouvaient être de Barcelone. Parce que la ville, dans l’imaginaire de la plupart de mes concitoyens – en qui survivait la nostalgie d’une Catalogne rurale, *plus authentique*, plus représentative des supposées véritables essences de la terre –, avait toujours été perçue comme un lieu pour se moquer des croyances des autres quand ce n’était pas comme un foyer de péché mortel ou un hommage, selon un carliste, pour moi un cousin issu de germain (de la branche des Reus de Manresa), “aux nus intégraux importés de Paris”.

Toujours est-il que ce fut une libération de laisser dans mon sillage le regard haineux du quincaillier que je laissai sur place sûrement en train de penser : ce faux client est, à n'en pas douter, un bon exemple de nigaud urbain, un pur artifice, un Catalan *nullement authentique* qui ne sait même pas ce qu'il veut. Un étranger de merde. En plus, ce roi des imbéciles a oublié son parapluie.

Je pensai tout à coup à ce que disait Albert Cossery, une idole de ma jeunesse : “Je n’ai jamais rien désiré d’autre qu’être moi-même. Je peux marcher les mains dans les poches, je me sens un prince.”

Complètement libre, mains dans les poches – il ne pleuvait plus, peut-être est-ce la raison pour laquelle je n’avais pas remarqué que j’avais oublié mon parapluie –, content de me sentir pendant quelques instants une *citation vivante*, je descendis lentement jusqu’à la place principale du village, en face de la mer, le lieu le plus inévitable de Cadaqués, le plus chargé d’âme et d’esprit. Un endroit presque thérapeutique et la meilleure preuve en était que je remarquais que la fatigue de mon esprit décroissait et commençait à résonner en plein centre de mon cerveau *Tajabone*, une chanson sénégalaise entendue dans un film d’Almodóvar, qui avait toujours eu la vertu de me détendre.

Je descendis de plus en plus calmement, regrettant, il est vrai, l’humble pile – mais pas un seul instant le parapluie – que j’étais allé chercher dans la maudite quincaillerie. J’entrai dans l’inéluctable bar Marítim, plein à craquer à cette heure-là, assourdi par le vacarme émis par un téléviseur. Tout à coup, devant moi, les catholiques Casulleras, de vieux amis de mes parents, me reprochèrent, sans me laisser le temps de les saluer, de ne pas leur avoir rendu visite. Le reproche me parut hypocrite parce que j’étais sûr

– je ne tardai pas à en avoir la confirmation – qu’ils n’avaient que faire de moi et je préférerais ne pas leur dire, uniquement parce que j’avais toujours tendance à les confondre avec les Redolleras, que je les croyais tous les deux morts.

Je leur racontai que j’étais encore très occupé par la vente de certains meubles restés dans la maison ainsi que par quelques objets familiers dont j’avais besoin de me défaire parce qu’il me fallait de l’argent, entre autres parce que j’allais me retrouver sans domicile car je n’étais plus sûr de rester entre ces murs délabrés que j’avais hérités de mes parents.

Un terrible silence des Casulleras suivit ces mots. Argent, répétais-je en élevant la voix au cas où ils souhaiteraient être au courant et peut-être me prêter main-forte. Puis, d’une voix plus basse, je leur expliquai que je n’allais pas, bien sûr, tirer beaucoup d’euros des meubles et des objets mais je devais survivre et personne n’achèterait la maison parce que la mairie envisageait de la détruire, je ne pourrais jamais la reconstruire à cet endroit si proche de la falaise tant et si bien que je devais faire quelque chose si je voulais aller de l’avant.

Mme Casulleras voulut savoir si les traductions ne me suffisaient pas et je dus lui expliquer qu’il valait mieux ne pas trop y compter parce que je pouvais du jour au lendemain perdre ce travail. En plus, il était de plus en plus mal payé. Si bien, dis-je, que je ne savais pas ce que j’allais devenir. Il me sembla un instant que les catholiques Casulleras s’apprêtaient à me dire quelques mots encourageants ou affectueux, mais ce n’était que simple mirage. Ils étaient peut-être non seulement morts, mais en plus pourris. Dans un coin, en haut de la pièce, la télévision transmettait les manigances de la moitié des parlementaires catalans, supposés déjà prêts à déclarer l’indépendance et à constituer la République catalane. Voyant les Casulleras, eux aussi, pendus au téléviseur, j’en profitai pour écluser au comptoir à toute vitesse le *cremat* que j’avais commandé et me tirer le plus

vite possible de cet endroit à la recherche d'air frais me fouettant en plein visage et m'aidant à remonter peut-être sans succès le cours de cette après-midi car le crépuscule, à cause aussi bien du chagrin impromptu et infini transmis par les Casulleras, avait même effacé la joie de *Tajabone* pour me ramener à une sèche et dure affliction.

Le plus étrange fut sans doute qu'à peine après avoir poussé la porte du Marítim, tout changea de nouveau, parce que, l'air frais fouettant mon visage, je me crus de nouveau ailleurs, dans un autre village, un autre monde. Et, d'une certaine façon, c'était le cas. Je tournai à un coin de rue où il y avait un grand mur noir, très haut et recouvert de graffitis, et tentai de me perdre au-delà de la rouille et de l'herbe du terrain vague attenant. Je me perdis. Je vis des couches de verts très différents descendre vers la mer de cette tombée du jour. Au point de me sentir de nouveau sous le même ciel couvert que j'avais imaginé, de mon propre chef, à l'intérieur de la quincaillerie, ce qui veut dire que, pour la première fois de l'après-midi, le réel et ce que concevait mon imagination semblaient parfaitement s'accorder.

L'impression fut décisive au point de me rassurer. Après être passé par différentes inquiétudes dans la quincaillerie, au Marítim et devant le coin recouvert de graffitis du mur noir, je fus ravi de me sentir marcher sur le chemin asphalté longeant la mer, enfin tout à fait sûr de quelque chose, même si la seule certitude était que ce jour-là était profondément couvert. Telles étaient mes pensées quand je tombai sur le peintre Vergés que je connaissais depuis que, très jeune, j'avais fait ma première apparition dans le village. Je l'associais à une légende née à une époque où je n'avais encore jamais mis les pieds à cet endroit : un soir de 1964, pendant le tournage mythique des *Pianos mécaniques*, Vergés s'était entiché – tout le monde dans le village en fut surpris, d'où la légende – de l'actrice

principale du film, la grande Melina Mercouri. Apparemment, personne ne s'attendait à ce que l'actrice couche précisément avec lui et l'événement resta gravé dans la mémoire de sa génération.

Chaque fois que je le voyais, je ne pouvais m'empêcher de m'en souvenir. Mais le donjuanesque Vergés donnait l'impression, en revanche, de ne plus jamais penser à cette histoire d'amour si ancrée dans le passé. C'est très bizarre, pensais-je, comme nous voient les autres et également très bizarre comment je vois cet homme que j'associe à une histoire qui lui est très personnelle et dont il se moque peut-être éperdument à supposer qu'il ne l'ait pas oubliée.

Nous nous arrê tâmes pour bavarder un moment, et Vergés me dit qu'il était "de tout cœur avec moi" à propos de la mort de Père, mais d'une façon extrêmement maladroite comme s'il ne savait pas comment présenter des condoléances, me confirmant qu'à Cadaqués, une grande partie de la population semblait inapte à le faire avec tact. Il eut aussi quelques mots pour ma mère que, dit-il, il avait beaucoup appréciée. Il admirait en elle, m'expliqua-t-il, la dureté de son caractère, une dureté qu'il attribuait à sa formation pendant les années rigoureuses de la guerre civile. Au moment où nous allions nous séparer, il m'expliqua que, le lendemain, il se dirigeait vers Barcelone, non pour rejoindre la République catalane sur le point d'être proclamée, mais pour entreprendre un voyage dans diverses villes espagnoles afin de prendre congé de certaines amies et d'amis qui y vivaient ou y survivaient. Je lui expliquai que, moi aussi, j'irais probablement le lendemain à Barcelone pour une affaire secrète. Mais sans même ajouter ce ton mystérieux à mon voyage, je réussis à l'intéresser à mon déplacement, toutefois pas dans le sens souhaité, je compris qu'il ne me proposerait pas de place dans sa voiture. Et, peu après, chacun reprit son chemin.

Sur le même sentier longeant la mer, quelques minutes plus tard, je tombai sur Gemma, la meilleure amie de Siboney. Aussitôt, sans pouvoir dissimuler mon inquiétude, je lui demandai si elle savait quelque chose de “la disparue”. Il n’est pas facile de se cacher à Cadaqués, si bien qu’elle a dû s’éloigner du village, dit Gemma, plus attirante que d’habitude même si la lumière de l’éclairage public donnait à son visage un teint profondément blafard, comme si, en cherchant à lui porter préjudice, elle obtenait l’effet contraire.

Quand elle me dit que, depuis qu’elle avait appris que Siboney avait disparu, le temps passait plus lentement pour elle, et qu’elle se sentait encore plus seule dans le village, j’eus la confirmation que lorsqu’elle s’absentait, Siboney réussissait à être plus présente que jamais. Autrement dit, l’énergie provenant de son absence se faisait sentir partout.

Marina, la tante de Siboney, dit Gemma, avait raconté cette après-midi-là que sa nièce s’était déjà échappée d’autres fois, puis qu’elle était revenue. Elle lui avait dit aussi qu’à Cadaqués, ceux qui s’en allaient mettaient parfois des années à revenir, mais ils le faisaient tous, sans exception, même si c’était la mer qui les rendait ou qu’ils faisaient leur retour dans une caisse en pin. C’est pourquoi, dit Gemma, on pouvait en discuter à l’infini, il suffisait de se remémorer les naufrages de *La Galiota*, l’un des multiples bateaux de Cadaqués dont on n’avait jamais revu l’équipage même si le nom de l’embarcation était retourné au village sous forme de nom de restaurant, celui que, des années plus tard, ouvrirent les filles du capitaine en souvenir de leur père disparu.

Je demandai à Gemma si Marina était la tante avec qui habitait Siboney et elle me répondit que oui, il n’y en avait pas d’autre, elles habitaient toutes les deux seules dans un petit appartement situé sur la route de Port Lligat. Gemma était allée plusieurs fois ce même jour demander si Siboney était revenue et était tombée sur une Marina qui ne s’inquiétait nullement de

la disparition et comme la vieille dame était un peu perturbée, elle lui avait répété plusieurs fois que revenir après avoir fui était la spécialité des natifs de Cadaqués. Il me semble, ajouta Gemma, que c'est ce qui arrive aussi à tous ceux qui quittent la Catalogne. Elle dit ces mots avec un sourire amusé qui semblait renvoyer à un désir de sa part de tout dédramatiser et de vouloir me communiquer une certaine confiance en la réapparition de Siboney. Mais moi, à l'instar des vagues et de la mer, ce dont j'avais besoin à ce moment-là était plutôt de prendre des forces dans la mélancolie. Je n'avais pas envie de rire et, dans l'idée de commencer à prendre congé de Gemma, je lui parlai du peintre Vergés et du voyage qu'il entreprenait pour voir pour la dernière fois tous ses amis et toutes ses connaissances.

Vergés s'en va ? demanda-t-elle. Bon, dit-elle retrouvant son humour, il est clair que partent d'ici tous ceux qui pensent que, bien sûr, ils vont revenir. Cette fois, je souris, moi aussi, mais pour contrecarrer la joie qu'elle avait de nouveau placée au premier plan, je me mis à penser, tandis qu'elle souriait, à un fragment implacable de Beckett auquel j'avais toujours recours quand je voulais rester muet et tuer lentement une conversation : "La pénombre. Le vide. Disparus aussi ? Réapparus aussi ? Non. Dire non. Jamais disparus. Jamais réapparus."

Et tandis que je pensais à ces mots et m'enfonçais dans la tristesse – comme si la longue ombre de Ferragut et des Casulleras se projetait sur moi –, je me rendis peu à peu compte que les modulations de la lumière rendaient Gemma de plus en plus belle même si elle était de plus en plus terrifiante et morbide. Je me disais qu'il fallait laisser vivre en paix la grande Gemma pour qu'elle ne meure pas. Je me disais aussi qu'en réalité, je ne savais absolument pas sous quel angle aborder ce paradoxe se manifestant entre elle et la beauté. Et comme je ne voulais pas l'alarmer en lui disant que j'étais en train de méditer sur ces choses, j'essayais de dissimuler et compliquais tout en me rapprochant beaucoup d'elle et en la

regardant d'une façon sans doute téméraire. Je la regardais ainsi parce que j'avais toujours pensé que le faire de si près était une manière de vérifier si quelqu'un me cachait quelque chose. Et si elle m'avait menti et était en fait complètement complice de Siboney qui avait sûrement décidé de me perdre de vue, surtout après la déception qu'elle avait eue quelques jours auparavant en me rendant visite pour la dernière fois à la maison de la falaise ?

Je soupçonnais Gemma de me cacher quelque chose quand, tout à coup, à ma grande surprise, elle se remit à rire. Elle m'avait probablement trouvé ridicule quand j'examinais son visage d'aussi près, la regardant de cette façon qui faisait si peur et révélait que je cherchais à vérifier s'il était vrai que Siboney avait disparu.

Et, tout à coup, je crus percevoir que plus je me montrais ridicule devant tout le monde, mieux je le vivais, parce que j'étais du coup très détendu et croyais même remarquer que perdait de sa vigueur – peut-être s'agissait-il simplement d'un désir – mon goût du sentiment tragique, héritage direct de Père.

Pour me détendre, je continuai à me ridiculiser et lui demandai si, en fait, avec la complicité de tout le village, Siboney ne se cachait pas tout simplement de moi. C'est vanité de ta part que de soupçonner chose pareille, répondit Gemma, de nouveau souriante. Et je me rendis compte qu'elle avait tout à fait raison de me parler ainsi et que mon ridicule était sûrement déjà infini.

Attention de ne pas tomber avec ta vanité dans la mer, conclut-elle, et ce fut sa façon de prendre congé : elle semblait pressée, un amoureux devait l'attendre au Marítim.

Je me souvins que le comte de Lautréamont avait écrit que les vagues avaient été leur unique témoin. Les citations m'aidaient très souvent à me tirer d'affaire. C'était mon unique bien.

Peu après, je me remis à longer la mer, quoiqu'en m'aidant de temps à autre de la lampe torche de mon portable, un peu inquiet du manque de certitudes auquel je m'étais en permanence heurté ce jour-là. Parce que, pour prendre un exemple : je regardais un moment les vagues, puis cessais de le faire, et quand je les perdais quelques secondes de vue, je remarquais que j'étais à nouveau gagné par cette sorte de "fatigue mortelle", ou fatigue de vivre dans mon esprit, et je finissais par craindre de ne pouvoir jamais compléter la phrase sur "l'espace infini" que j'avais laissée derrière moi dans la bâtisse, en suspens dans l'air de l'après-midi.

Toute ma vie semblait tout à coup ne tenir qu'à un fil inattendu et unique qui était, en même temps, mon seul objectif clair : parvenir à compléter cette phrase.

En fait, tout en dépendait. Et ce tout, à son tour, dépendait de ce que je continue ou arrête. De me promener ? Non, de chercher le reste de la phrase.

Plutôt à genoux, semblaient dire à ce moment-là les vagues, en réalité mon unique compagnie, mon unique témoin, surtout depuis que Gemma s'était égarée dans la nuit.

Encore aujourd'hui, perdu dans le clair-obscur de cette matinée, j'entends les rires du passé, rires en tout genre et, parmi eux, les éclats nerveux qui ponctuèrent le moment où un conférencier, dans une Rome torride perdue dans mes souvenirs de jeunesse, éleva la voix pour nous dire que les "trous noirs" n'étaient pas vides mais qu'il en émanait une énergie née de l'absence.

Une région limitée de l'espace, précisa Vignotti, le conférencier, peu après nous avoir raconté qu'à l'intérieur de cette énergie, de cette matière noire, existait une concentration de masse suffisamment élevée pour engendrer un champ gravitatoire tel qu'aucune particule matérielle, pas même la lumière, ne pouvait s'en échapper.

Celui qui prenait des notes comme un fou, c'était Rainer, je n'ai pu l'oublier, pas plus que, juste après cet éclat de rire nerveux, Vignotti qui mena à bon terme une pause parfaite, plus tendue et complexe que toutes celles qu'il avait faites jusque-là, puis clôtura brusquement sa conférence – sans lien précis avec ce qu'il venait de dire – en nous rappelant que celui qui a aimé et perd ce qu'il aime connaît exactement l'inquiétude constante de ce qui n'est plus ni ne sera.

Parfois, me rappelant avec l'insupportable lucidité de la précision absolue, ces mots émus qui clôturèrent la conférence de Rome, je finis par me remémorer l'inquiétude ressentie cette après-midi-là à Cadaqués, cette après-midi d'octobre d'il y a quelques années quand l'obscurité étant tombée sur le village et que j'avais laissé très loin derrière moi le haut mur noir, je marchais le long de la mer en m'éclairant avec mon portable et, tout à coup, commençais à pressentir que certaines des choses qui se passaient autour de moi ne s'expliquaient que si une personne aussi proche que Père marchait à mes côtés et essayait de se faire remarquer en s'appuyant précisément sur ce qui était le plus à sa portée et qui n'était rien d'autre que sa propre et fantomatique énergie née de l'absence.

Je marchais et regardais avec un immense plaisir la mer, à de telles heures un peu déchaînée, puis je cessais de la regarder pour l'observer de nouveau avec plus de force quand, tout à coup, je pensai : Père est là-bas, tout le montre. Me dire à moi-même ces mots finit par me faire saluer le spectre familial dans une langue dont je compris ensuite que, comme il était sûr qu'il avait déjà changé d'endroit et de coutumes, il était fort probable qu'il ne sache comment la traduire et moi encore moins.

Quand telle chose arrive, tout le monde ne réagit pas comme moi cette après-midi-là, car la première chose que je fis fut de me poser un problème d'ordre narratif, me demander quel genre de langage pourrait employer Père au cas où il voudrait que moi, dans une langue raisonnable et adaptée par conséquent à mes limites terrestres, je comprenne qu'il stagnait encore dans l'une de ces matinées qui succèdent à la mort, stagnait dans la brume du petit matin de l'un de ces jours qui, d'une certaine façon, existent aussi sur Terre et naissent lourds de silhouettes floues à l'horizon, lourds d'ombres qui semblent nous inviter à découvrir à quelles personnes elles

appartiennent : imprécises silhouettes mobiles, aimables parce qu'elles nous sont toutes familières, silhouettes de l'infini, les silhouettes qui nous accompagnèrent tout au long de la vie.

Je ne tardai pas à découvrir que s'il avait cherché à me communiquer sa situation par écrit, Père aurait sûrement employé un langage qui élude, d'une nature très proche de la poésie sans en être vraiment ou plutôt un langage qu'à un moment donné, il aurait commis l'erreur d'essayer de contrôler, sans parler de le redéfinir, il l'aurait simplement laissé s'écouler comme le brouillard d'un lieu à mi-chemin entre l'enfer et le ciel, la mémoire et la pensée, glissant naturellement dans l'univers illimité, à supposer que le naturel soit possible dans un territoire aussi exubérant.

Quelques secondes après avoir pensé ces choses, je m'aperçus que, contrairement à ce que je croyais, l'énergie née de l'absence n'avait pas bougé d'un iota de l'endroit où elle se trouvait et qu'elle était toujours à sa place. C'était déjà comme si moi, avec une certaine audace, je m'étais implanté cette énergie dans mon propre bras, en moi-même.

Guère plus tard, passant contre toute attente de la tragédie (excluant la comédie) à la comédie (n'excluant pas la tragédie), à la vitesse d'un torrent pour que tout soit dit, je commençai à vivre une situation à coup sûr comique en regardant vers le haut, vers les hauteurs, vers des nuages gris et rapides, et en voyant tout à coup qu'ils me rappelaient des... mocassins blancs que j'avais portés dans ma jeunesse !

Je ne me demandai pas comment avait pu dégénérer à ce point, en un aussi court laps de temps, ma vision de quelques nuages dans un ciel couvert, mais, si je m'étais posé la question, cela aurait alors pu m'aider à comprendre quelque chose, à savoir que ces mocassins réapparaîtraient dans ma vie bien avant ce que j'aurais pu imaginer, avant la fin du week-end, j'aurais pu dès lors trouver une aide pour comprendre quelque chose.

Peut-être parce que je ne pouvais pas encore le savoir, je me mis à penser ridiculement à l'absurdité des choses de la vie, cette absurdité permettant l'apparition de mocassins, ignorant que, lors de certains matins à venir qui échappaient à ce moment-là à mon contrôle, cette apparition des mocassins serait lourde de sens.

Mais au lieu, au minimum, de pressentir que tout pourrait très bien finir par correspondre au récit de ma vie en cette fin de semaine d'octobre, je me contentai avec une suffisance ridicule de me dire que si le prestige existait en tant que tel, le ridicule aussi. Ce fut ce que je me dis, me contentant de penser à ce moment précis, seul à Cadaqués, à la lampe de mon portable qui perdait de sa puissance, à deux minutes à peine de la plage d'Es Llané Gran.

Ce que maintenant je vois ou pense, en revanche, dans le clair-obscur de cette matinée, est différent. Je me dis, par exemple, que si ces nuages si prosaïques m'avaient remis en mémoire quelque chose de plus poétique – par exemple ce vers inoubliable de Luis Cernuda : “J'étais adolescent lors de jours pareils à des nuages” –, il est sûr que je les aurais oubliés, mais les avoir vus comme de ridicules mocassins me replongea dans l'un des nombreux moments de ma vie dont je me souviens le mieux parce que j'étais si perdu que j'en avais terriblement honte.

Toujours est-il que les périodes entières de ma vie dont j'ai honte sont terribles. Comme celle où, ébranlé par la dégradation professionnelle imposée par mon frère distant et tyrannique, je m'obstinais à lui échapper et, dans mon désespoir, je remettais aux écrivains et écrivaines que je rencontrais dans les parages ma carte proposant mes services, cherchant, je suppose, à développer mon commerce et surtout quelque issue libératrice à ma situation économique compliquée :

SIMON SCHNEIDER

Personne ne me prenant au sérieux, peut-être aurais-je dû trouver une solution précise à ce problème, mais je ne savais pas le faire même si, parfois, je faisais des tentatives et ajoutais à la main sur la carte inutile, en guise de plaisanterie privée : “Expert dans l’anticipation de phrases et, bien sûr, de traductions : traducteur préalable vétérane.”

Mais ce brin d’humour ne me facilitait pas non plus la tâche : obtenir quelque nouveau travail bien rémunéré. Je ne me consolais pas non plus en me disant qu’au moins, à la différence d’autres gens de lettres, je restais digne, car il n’est pas non plus évident que je l’étais – une affaire uniquement personnelle – en demeurant l’esclave préféré d’un auteur distant.

Finalement je trouvai une consolation le jour où je me rendis compte que, si j’avais beau n’avoir pas été capable de le voir jusque-là, plus qu’une note humoristique, être expert dans l’anticipation de phrases était au fond une grande vérité. Ne prenais-je pas, par hasard, *de l’avance* avec mes sélections de citations sur tout ce qui, ensuite, avec la légère griffe artistique de Bros, avec sa prestigieuse *Bros Touch*, apparaissait dans son œuvre ?

Mais je n’avais pas de clients parce que personne, Rainer mis à part (et peut-être Dorothy beaucoup plus que Rainer), n’était au courant de mes dons. Et mon calvaire consistait à voir certains écrivains et éditeurs qui, au lieu de me proposer de traduire de l’anglais Rainer Bros, continuaient à me cataloguer comme traducteur du français et du portugais, considérant d’un œil noir mes failles psychiques et se contentant de me demander si j’avais des pistes sur le point de chute de mon frère à New York et si, le cas échéant, je n’envisageais pas de le leur faire savoir. Il me sembla parfois que, voyant que je me refermais comme une huître – je ne pouvais pas faire autre chose, parce que je n’avais aucune idée de l’endroit où se cachait

Rainer et, bien sûr, je n'envisageais pas de me tirer une balle dans le pied en leur annonçant que je collaborais avec lui –, ils insinuaient qu'ils cesseraient de m'embaucher comme “traducteur préalable” si je ne me décidais pas à leur indiquer où ils pouvaient le rencontrer.

— Dès qu'il s'agit de donner une information sur Grand Bros, je suis comme le titre d'un roman de Juan Benet, leur disais-je.

— Quel titre, Simon ?

— Une tombe.

Non seulement je ne savais pas où vivait Sa Majesté l'auteur distant, ni même s'il vivait, c'est-à-dire que je ne savais pas si c'était réellement lui qui envoyait ces mails succincts et achetait mon silence avec deux pauvres chèques annuels.

En toute logique, il fallait espérer que c'était lui et non un usurpateur de son nom qui m'écrivait, car le contraire n'aurait pas eu grand sens, mais tant d'hermétisme, de laconisme, de précautions, une telle absence de fraternité dans les courriels, sans parler des doutes que suscitait en moi chaque jour de l'année son habileté croissante à écrire, qui n'avait d'égal que la facilité avec laquelle il intégrait les consignes que je lui adressais dans l'espoir – presque toujours couronné de succès – de parvenir à améliorer la structure de ses livres, éveillaient constamment en moi des soupçons de tout ordre qui débouchaient toujours sur rien quand, recouvrant mon bon sens, je me rappelais à moi-même que, dans ma jeunesse, j'avais acquis la réputation justifiée d'être d'une méfiance radicale.

Dans l'un des rares entretiens accordés par Grand Bros, tous par écrit, on lui avait demandé s'il lui semblait bienvenu de faire passer pour siennes des phrases appartenant à d'autres. Il ne dit pas, bien sûr, de m'interroger, se contentant d'une phrase de Wallace Stevens que, naturellement, je lui avais fait parvenir : “Je suis incapable de citer autre chose que mes propres mots, quelle que soit la personne qui les ait écrits.”

Me remémorant tout cela, au-delà de la tombée de la nuit de ce vendredi datant d'il y a quelques mois, riant dans l'obscurité, riant tout seul de l'incapacité de Rainer à citer autre chose qui ne soit pas – quelle que soit la personne qui les ait écrits – mes propres mots, riant tout à coup le long de ce sentier serpentant de Cadaqués qui borde la mer, je posai enfin les pieds sur la plage d'Es Llané Gran.

Ce lieu qui, le jour, semblait vivre dans un éternel été m'apparut tout à coup plus sombre et nébuleux qu'il n'aurait fallu s'y attendre à cette heure, comme chargé d'ombres évidemment sombres et de bruits que je ne parvenais pas à identifier, et plein, dirais-je, de toutes sortes de disparus qui, peut-être, appartenaient, pensai-je, aux âmes de ceux qui étaient retournés à Cadaqués après en être partis. Ce qui me remit en mémoire un fragment de Pound sur lequel j'étais si souvent tombé dans mes archives : "Regarde, ils reviennent ; oh, regarde les mouvements / hésitants, les pieds qui se traînent, / la marche difficile et le pas / hésitant !"

Seule l'énergie née de l'absence de Père – qui semblait continuer à me protéger comme elle le faisait quand il était en vie – atténuait ma terreur ; seules cette énergie et quelques silhouettes confuses à l'apparence pour moi très familière et aimable, dansant au fil de l'horizon et appartenant peut-être à mon passé infini ou à mon avenir. Le monde, c'est moi-même, pensai-je. Ainsi que toutes ces figures, ajoutai-je aussitôt, comme mû par une étrange superstition dont je ne savais d'où elle venait, peut-être de la pluie qui faisait mine de réapparaître. Ce fut seulement à ce moment-là que je me rendis compte que j'avais oublié mon parapluie en un lieu – la pénible quincaillerie – dans lequel je pensais ne jamais retourner de ma vie.

Je continue dans le clair-obscur, je continue dans les préambules de cette matinée qui sera peut-être lumineuse. Chacun la vit à sa guise et moi, pour la décrire, je garderais toujours en mémoire des mots de Harry Mathews qui m'étaient allés droit au cœur : "L'essentiel ? La joie de ces premières heures, le soleil levant, la maison, le balcon, la vision du port actif, les géraniums, la musique, le café, le travail, la rupture du vide et de l'ennui, le retour quotidien au discours propre et à la confirmation que le chemin vraiment mystérieux va toujours vers l'extérieur."

Ce chemin mystérieux est sûrement celui qui me permet de continuer de pénétrer dans cette nuit d'octobre au cours de laquelle, m'étant enlisé à la maison dans une phrase sur "l'espace infini" que, à la suite d'une overdose de fatigue mentale, je n'arrivais pas à compléter, je vivais rongé d'incertitudes, mais aussi d'idées variables, certaines – uniquement par désir de goûter à la truculence et de me divertir avec elle – ouvertement malignes : me voler le cerveau, par exemple.

À un moment donné, je me retrouvai en effet sur la plage d'Es Llané Gran, au bord de la mer, le soleil s'étant déjà totalement caché derrière les montagnes de Cadaqués. J'avais dans ces lieux que je percevais comme romantiques – parce qu'il est difficile de se défaire de certaines idées de jeunesse – quand mon portable se mit à sonner et, compte tenu de l'heure,

du moment et des ombres qui semblaient m'envelopper, j'eus une peur bleue qui s'apaisa aussitôt quand je découvris que c'était un message inattendu de Grand Bros dans lequel il me disait (comme toujours avare de paroles) : "Je vous verrai donc dimanche à la paroisse du saint-père Eugène ?"

Il me vouvoyait ? Il semblait plus serein mais il me parlait d'un pape que je ne connaissais même pas. Toutefois quel soulagement, pensai-je, qu'il s'agisse d'un message de sa part, d'un message de quelqu'un de vivant, même si, qu'il soit en vie, pensai-je peu après, n'était pas non plus très clair dans mon esprit.

Debout entre les pins, sans pratiquement voir autre chose que la lumière du portable, je me dépêchai de lui répondre et, sans m'en rendre compte, je le fis comme si j'étais un employé (ce qu'en fait, j'étais) :

"J'ai eu et j'ai encore d'une certaine manière tant d'embrouilles, d'empêchements, d'histoires et de disparitions en tout genre, qu'il ne m'a pas encore été possible de m'en expliquer avec vous. Croyez-moi : j'avais perdu la tête, mais, par chance, je ne me suis pas fait sauter la cervelle. Pardonnez-moi ! Je vais maintenant un peu mieux en me promenant au milieu des pins de Cadaqués. Mais je serai sans faute dimanche là-bas, dans la paroisse du pape inconnu, du pape Salinger, n'ayez crainte."

Je répondis comme un subordonné – un peu insolent, il est vrai –, en entrant en plus dans son jeu du vouvoiement. Mais il était hors de question de perdre mon temps à me repentir de ce qui avait été écrit car le mail de réponse avait déjà été envoyé et il était désormais inutile d'essayer de maquiller mon quelque peu honteux comportement respectueux mêlé à un brin d'insubordination en me moquant du pape et de Salinger, ou de Salinger et du pape, ce dernier point me semblant mieux correspondre au cas de Rainer qui les prenait tous les deux pour une seule et même personne.

La cause d'un tel sens de la soumission dans mon mail venait peut-être de l'obscurité, de l'heure, de la peur provoquée par la sonnerie – un blues court – de mon propre portable. Quoi qu'il en soit, je restai au même endroit, attendant simplement dans le noir, ayant bon espoir que l'auteur distant ne tarderait pas à me répondre, peut-être pour annuler notre rendez-vous à Barcelone. Les minutes passèrent très lentement jusqu'au moment où je me sentis idiot de ne pas m'être souvenu que Grand Bros n'avait pas l'habitude de répondre. Quand je compris que je pouvais attendre des heures au même endroit sans qu'arrive son nouveau mail, je décidai de me remettre à marcher et je ne tardai pas à découvrir que j'étais sous un nouveau ciel personnel couvert, me dirigeant vers un lieu qui, au fur et à mesure que je me rapprochais, me semblait familier même si je n'arrivais pas du tout à le localiser.

Je ne sais pendant combien de temps j'avais avancé dans la pénombre jusqu'au moment où je vis que j'étais à Amarante, au nord du Portugal, à deux pas de la porte de cette maison de Teixeira de Pascoaes où dans le passé, du temps des jours heureux, j'avais rendu visite à mon ami Herminio Monteiro et à certains de ses amis de Trás-os-Montes.

Je n'étais pas surpris de me trouver là et, en même temps, à Cadaqués, parce que je savais que, parfois, la mémoire vit au présent en nous, comme si elle voulait nous dire que le passé est non seulement fugace mais qu'en plus, il ne change jamais d'endroit. Mais, même si je le savais, j'étais impressionné de voir que, malgré le temps passé depuis ma précédente visite, il y avait toujours dans le jardin de la maison la verrière personnelle dans laquelle par les grandes nuits de tempête Teixeira de Pascoaes s'installait pour essayer d'écrire le plus dramatiquement possible ses "poèmes tragiques".

Je pensai : plus personne aujourd'hui n'écrit avec une tempête littéralement au-dessus de lui.

Et je me redemandai s'il y avait encore beaucoup de gens qui priaient dans les parages et, comme Unamuno, suppliaient Dieu d'avoir pitié de nous. Mais, cette fois-ci, je me posai la question différemment, comme à distance de ce que Père considérait comme la tragédie la plus élevée et, en fait, la seule qui, d'origine cosmique, était dotée d'une véritable envergure : la disparition de Dieu.

— Il n'y a pas de tragédie supérieure à celle-là, répétait toujours Père.

Moi, je lui demandais de me faire le plaisir de lire autre chose que *Le Vieil Homme et la Mer*, mais sans succès. Le récit lui avait paru si impossible à améliorer qu'il n'en avait jamais lu d'autre de sa vie. Moi, je souhaitais que Père élargisse sa relation avec Dieu, mais il trouvait tant de plaisir à s'identifier avec ce si digne pêcheur de l'histoire de Hemingway qu'il semblait toujours immergé dans l'atmosphère de dure résistance à l'adversité reflétée par ce roman.

Évoquer ce jardin portugais jouxtant la verrière, ces occasions où Père avait proclamé qu'il n'y avait pas de tragédie supérieure à la disparition de Dieu me rappela l'un des moments éclatants de l'histoire de l'humanité, selon tante Victoria : ce moment où l'un des personnages les plus inquiétants et le plus énigmatique de la "déconstruction", M. Paul de Man, agonisant, donnait dans sa propre maison – on lui avait accordé une autorisation spéciale – son dernier séminaire à Yale. Il épingla un élève extrêmement pédant qui prétendait en savoir plus sur la "déconstruction" que lui (épisode qu'on retrouve dans tous les enregistrements de cette réunion) : "Taisez-vous ! Taisez-vous ! Ou peut-être ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'une seule question : l'existence ou l'inexistence de Dieu ?"

"Quel long détour pour en arriver là !" ajoutait tante Victoria chaque fois qu'elle commentait cette scène finale de la vie du grand chef de file de la "déconstruction".

Pour elle, nous entrerions dans une nouvelle ère esthétique qu'en tout cas, elle se sentait bien incapable d'imaginer sauf si cette unique grande question ne se révélait pas un jour un pauvre bavardage dépourvu de sens. Moi non plus, je n'étais pas capable de l'imaginer, mais j'avais passé un certain nombre de minutes de la journée à me distancer, sans pratiquement m'en apercevoir, de cette préoccupation qui avait été au centre de toutes les inquiétudes de Père. Comme si, au fur et à mesure que je m'éloignais du jour de sa mort, avait commencé aussi à s'estomper en moi – grâce, surtout, à la disparition de ma crainte d'être ridicule devant tout le monde – cette inquiétude, ce tragique sentiment de l'existence qui, joint à la bâtisse, était le seul héritage qu'il m'avait laissé.

Un legs qui m'avait marqué en partie parce que tout au long de sa vie Père avait joué devant moi le rôle de substitut de Dieu peut-être dans l'intention folle de sa part de suppléer celui qu'il était en train de supprimer (c'est-à-dire Dieu) ou dans la simple intention de maintenir la relation traditionnelle Père-Fils, ce type de conflit que les temps modernes ont adouci, créant un type de pères non autoritaires, tolérants envers la stupidité naturelle de leurs fils.

— Moi, tu devras toujours me voir en haut et toi au-dessous, en vint à me dire un jour Père en plein Mai 68, s'échinant comme toujours à chercher un calme profond et trouvant à la fin de ses jours un ordre unique sur lequel pouvoir se reposer tranquillement : se sentir l'orgueilleux mât de son humble bateau de pêche.

En effet, il y eut toujours une relation verticale entre Père et moi, qui apparaissait non seulement comme telle à tous ceux qui nous voyaient, mais en plus l'était. Prétendre la changer était absurde et, en plus, sans aucun attrait : il m'avait élevé sans Dieu, mais avec Père, et pour ma part, la

subordination me semblait correcte et même féconde du point de vue littéraire parce que me retourner contre son aura me faisait me sentir très actif.

C'est ainsi qu'il m'éduqua et que j'arrivai, totalement complice de toute pratique de subordination – il suffisait de noter la relation d'enchaînement qu'il avait avec Rainer, héritage de ma relation avec Père –, à cette nuit d'octobre datant d'il y a quelques années où, grâce à la lampe de mon portable, me déplaçant entre les pins, j'entrai dans la verrière du jardin d'Amarante, disposé à me protéger de la pluie qui commençait à tomber, j'entrai dans la verrière disposé à écrire des pensées en vers tragiques, mais uniquement pour exercer une activité d'un autre temps et voir ce que je ressentais en l'exerçant quand quelqu'un prenait une direction opposée au sens tragique de la vie de Père.

Direction opposée sans doute car il était devenu presque une évidence que perdait à toute vitesse de son souffle ma vision si dramatique du monde, fondamentalement parce que j'avais commencé à être conscient – Siboney me l'avait fait remarquer quelques jours auparavant – qu'en réalité, à la différence de Père, était lovée en moi une incroyable facilité à me distancer des choses de ce bas monde.

Je vouerai une reconnaissance éternelle à Siboney. Peut-être parce qu'ici, dans le jour naissant, la distance est une vraie valeur.

Elle est aussi perfection. Et plus encore alors que la vieille bâtisse du cap de Creus était restée si en arrière dans le temps et que le monde n'avait jamais été aussi calme qu'en ce moment précis, exact.

J'avais passé une heure dans la verrière quand il cessa de pleuvoir mais tandis que certains arbres se calmaient, d'autres commençaient à hurler, le vacarme tournait en rond et moi, enfermé dans la verrière, je craignais que "quelque chose" n'apparaisse, quelque chose d'anormal parce que je remarquais que ma propre monstruosité, celle que je portais en moi et que je n'affrontais jamais, prenait par moments de l'ampleur. Jusqu'à ce que je comprenne que la tragédie classique dans son aspect le plus fécond – c'est-à-dire celle qui créait de grands drames chez ceux dont on avait pris l'habitude de dire qu'ils étaient le moteur du monde – voulait récupérer des positions et prendre de nouveau possession de moi. Je résistai comme un fou. Je me servis d'une citation de William Hazlitt pour désamorcer la tension et rire tout mon soûl, je ris beaucoup : "Le monde, tel que nous l'imaginons, n'est pas plus gros qu'une noix."

Quelle bonne phrase ! pensai-je, pour atténuer l'adrénaline de la tragédie. Mais celle-ci n'accorda aucune importance à ma résistance et commença à me rappeler que, même s'il ne s'agissait pas de quelque chose de très connu, à tout moment une goutte brillante au milieu de l'azur sempiternel pourrait ne pas geler un jour et glisser dans les ténèbres du jamais plus et tomber le long d'une falaise éternelle, non comme une boule de neige ou un nuage mort, non comme une vieille bâtisse en ruine et perdue dans une

langue de terre pénétrant dans la mer tout en haut de la Costa Brava mais comme une simple noix vide : voilà de quoi il s'agissait, d'une simple coquille de noix creuse.

Je ne retrouvai mes esprits que lorsque je me souvins que, pour mon propre bien, je devais poursuivre mon aventure hors de chez moi, en quête de la phrase perdue.

Comme rire ne m'avait servi à rien, je pleurai. Et ces pleurs m'aidèrent à chasser la tragédie. Curieux, mais ce qui l'était encore plus, c'est que lorsque j'arrêtai de pleurer, la pluie cessa complètement de tomber. Comme les gouttes avaient arrêté de caresser les vitres, je décidai que je ferais mieux de mettre un terme à ma réclusion. Je sortis de la verrière et marchai un moment dans le jardin redevenu sauvage jusqu'à ce que je me retrouve de nouveau devant la porte d'entrée de la vieille maison de Pascoaes et me demande comment je pensais retourner à la mienne.

À l'endroit où j'étais, il n'y avait qu'un chemin mais diverses ramifications. Je me dis que seul ce sentier pouvait être mon chemin de retour. "Écoute-moi, *compay*, ne quitte pas ce chemin pour prendre le sentier", disait, je m'en souvins, une chanson cubaine que Siboney chantait parfois et je me rendis compte que pour retourner au cap de Creus je devais suivre au pied de la lettre ce conseil qu'avec une telle anticipation, elle m'avait donné.

Si bien que, sans y réfléchir à deux fois, je m'efforçai de ne pas dévier du chemin qui était devant moi. Et, fort du calme qui succède en général à certaines agitations de la nature, je marchais longtemps sans jamais quitter la voie centrale des yeux tout en me remémorant ma vie, le temps où j'avais fait la connaissance de la belle Rosa et de ses regards aussi ambigus que complexes – en eux se confondaient la folie et la raison, la gravité et la légèreté –, qu'aucune langue au monde n'aurait pu traduire. Elle mourut de cette façon aussi incroyable deux ans après notre mariage. Le temps passe

lentement et facilement, dit-elle tout à coup une après-midi où nous étions en train de nous ennuyer à la maison. La phrase me parut quelque peu intempestive et je lui demandai de la répéter mais elle n'eut pas l'air de m'entendre et, peu après, elle expliqua que tout était blanc dans la blancheur et que Tahiti était une main gantée. Une main gantée, Rosa ? Quelques secondes après, elle s'écroula.

Avais-je quelque chose à voir avec cet évanouissement fatal ? Dès le premier jour, Siboney me rappela par certains aspects Rosa, ce qui me maintenait toujours en alerte sur ce qui pouvait arriver avec Siboney parce que je ne voulais pas de nouveau tenter la guigne, la déesse de la Fatalité. L'après-midi où Siboney me parut le plus ressembler à Rosa, c'est le jour où elle vint me voir à la bâtisse cinq jours après l'enterrement de Père dans l'idée, dit-elle, de me recommander de quitter tout de suite cet endroit qui menaçait de s'écrouler très vite, tout le monde le disait à Cadaqués, et c'est elle qui avait été choisie pour me faire parvenir l'ultimatum.

Quand elle m'annonça ce dernier avertissement, nous étions en train de préparer un curry piquant aux légumes verts et au riz blanc. Soudain, après l'ultimatum prononcé au nom du village, elle me proposa de but en blanc d'aller vivre avec elle et sa tante Marina.

— C'est un bon endroit, c'est le mien, dit Siboney.

Pour ma part, je ne savais pas quoi lui rétorquer, la phrase était bizarre.

Était-ce un bon endroit uniquement parce que c'était le sien ?

Il ne m'échappait pas que si je ne saisisais pas au vol son invitation, elle serait capable de me dire le contraire en moins de quelques secondes. Elle était ambiguë et complexe comme Rosa, prenait des décisions volatiles mais, au moment de le faire, elles étaient toujours rapides et cinglantes.

Le problème, ce jour-là, était tout simplement que j'étais là, mais me sentant incapable de dire quoi que ce soit : je pensais à ce qu'elle m'avait dit, puis y repensais, plus tard je recommençais à y penser, à penser à ce qui

avait été pensé, longuement médité, aussi je me reposais le problème et revoyais sa tante Marina, irritée comme la première fois que je l'avais vue, je faisais alors machine arrière. Jusqu'à épuiser mon temps. Je ne sais donc comment j'en étais venu à lui dire :

— Je n'ai personne.

Ce qui dut faire à Siboney l'effet d'une bombe. À mes oreilles aussi, la phrase était stridente. Mais c'était dit. S'ensuivit un long silence pendant lequel, étonné, je sentis que je m'étais peut-être vidé avec cette phrase en réalité si simple.

Jusqu'à ce que Siboney me dise que, pour la plupart des gens, passer tant de temps sans rien dire supposait un problème et qu'ensuite, en disant quelque chose d'aussi sérieux que ce que je venais de dire, je redoublais le problème. Ou le triplais, ajouta-t-elle. Pour ma part, je sentis qu'après avoir dit que je n'avais personne, il valait mieux ne rien ajouter parce que c'était peut-être la seule façon de ne pas me contredire autant.

Et c'est ainsi que mon silence précipita une nouvelle intervention de Siboney, décisive. Parce que c'est à ce moment-là qu'elle commença à me surprendre en me disant que, même si je ne la pratiquais pas, j'avais une facilité cachée à me distancer des choses du monde, qu'elle n'avait jamais vu aucune personne dotée de cette capacité si évidente et si mal employée, probablement tout à fait ignorée de moi. Parce que, me dit-elle, peu importe qu'il s'agisse de la chute d'une feuille, de la nuit ou d'un empire, ma distanciation pouvait en arriver à être absolue. Plus, dit-elle, je semblais toujours capable de pouvoir m'en servir pour me protéger quand je le jugeais bon comme s'il s'agissait de mon abri favori.

Je fus si surpris de l'entendre me dire ces mots ! Mais pendant les jours qui suivirent sa visite, je découvris, grâce à Siboney, qu'en effet, il y avait peut-être en moi, endormi, un potentiel immense de distanciation, très

supérieur, bien sûr, à celui que je croyais héberger et dont je pensais qu'il ne pouvait se manifester que devant les mouvements des hommes politiques en général, assommants et toujours à côté de la plaque.

Mais cette après-midi-là, dans la bâtisse, la dernière fois que je vis Siboney, je n'enregistrai pas rapidement ce qu'elle m'avait dit au sujet de la distanciation, je ne la compris guère et je réagis à peine. Totalement étranger à l'influence que, les jours suivants, auraient en moi ces mots que, pendant un moment, je suivis dangereusement muet, pensif.

Pensif comme Molloy, ce personnage de Beckett si étonné que sa mère s'appelle aussi Molloy : "Molloy, dis-je, je m'appelle Molloy. Est-ce là le nom de votre maman ? dit le commissaire. Comment ? dis-je. Vous vous appelez Molloy, dit le commissaire. Oui, dis-je, ça me revient à l'instant. Et votre maman ? dit le commissaire [...]. Je réfléchis."

— Qu'est-ce que ça signifie que tu n'as personne ? finit par demander Siboney.

Cette question me rendit au monde réel mais, même ainsi, je restais pensif, un pur Molloy. Très pensif, peut-être parce que je ne savais pas comment amplifier cette vérité que je lui avais avouée en lui disant que je n'avais personne, ce qui n'était vrai qu'à moitié, puisqu'en réalité, je l'avais elle.

Sa tante Marina et elle, pensais-je pour ma part, ce qui prolongeait mon silence et mes doutes, tous préjudiciables pour moi parce qu'il me suffisait de penser à tante Marina pour avoir envie de me mettre à courir du cap de Creus jusqu'à Finisterre.

Soudain, Siboney dit qu'elle s'en allait, que cet accord tombait à point nommé et qu'il n'y avait rien à ajouter, que c'était suffisant, qu'elle aussi était orpheline comme je le savais bien, et qu'elle non plus n'avait personne, à part sa tante Marina qui, dans le fond, était odieuse et lui rendait la vie impossible. Et que bon, au revoir, elle s'en allait. En fait, ajouta-t-elle,

j'aurais été très mal à l'aise dans leur maison en étant obligé de coexister avec sa maudite tante. À ces mots, elle fit demi-tour et se dirigea vers la chaque jour plus rudimentaire porte de sortie de la bâtisse. On entendait les vagues s'entrechoquer contre la falaise. Et pour lui dire quelque chose, au dernier moment, je lui demandai si elle savait comment retourner à la maison.

Me remémorant cette phrase finale, je marchais durant cette nuit d'octobre datant d'il y a quelques années, sur l'unique sentier rencontré à Amarante, retournant à la bâtisse du cap de Creus. J'avais pendant un bon moment avancé en direction de rien, toujours un peu perdu, jusqu'à ce que je finisse par rencontrer un raccourci qui semblait se terminer à l'endroit où le monde s'achevait et, grâce à cette découverte, peu après, j'étais enfin sur le chemin de la maison, ce qui m'avait immensément rassuré.

Le calme prit fin quand déjà vers l'extrémité même du sentier du cap de Creus, à quelques mètres seulement de la bâtisse, je me mis à marcher plus vite comme si je craignais qu'en mon absence il ne fût arrivé quelque chose à mes archives de citations. Et, croisant Nano Martorell, le vieil homme qui rendait parfois visite à Père et lui racontait au cours de séances interminables les problèmes qui accablaient le plus les gens du village, je ne m'arrêtai pas, me contentant de le saluer avec une froideur inhumaine, une distance telle que moi-même j'en étais surpris.

Au départ, je pensai que j'avais traité ainsi Martorell parce qu'il y avait longtemps que je marchais et pensais à ce que m'avait dit Siboney cette après-midi-là, la dernière fois que je l'avais vue. Puis je pensai que j'avais agi ainsi non pas parce que j'étais influencé par Siboney mais qu'au fond, je craignais de m'arrêter et que Martorell, qui m'avait toujours paru un peu perturbé, ne me confondît avec Père. Mais peu après je découvris que celui qui, en réalité, avait pris des distances avec le monde, c'était Martorell lui-même dont, après tout, je me souvenais qu'il était connecté avec les choses

de la vie lors de sa dernière visite dans la bâtisse paternelle – il se passionnait pour les *coplas* et les sardanes – disant à mon père avec un sourire très humain : “Le monde était en flammes et, moi, j’apprenais à jouer du hautbois catalan.”

Je découvris qu’il s’était profondément distancé du monde quand, me retournant pour vérifier si Martorell avait repris sa marche en direction du village, je vis, effrayé, qu’il était à mes côtés, comme s’il n’avait pas fait un pas ; il était bouche bée, ne bougeant pas un muscle, ne montrant par aucun signe qu’il voyait que je m’étais retourné pour vérifier ce qu’il était advenu de lui.

Je m’éloignai le plus rapidement possible. J’avais gardé trop présent à l’esprit que dans ce même secteur du cap de Creus, un jour, à l’heure où Père et moi retournions à la maison, un éclair avait provoqué en nous deux un éblouissement brutal qui avait rendu soudain tout autour de nous méconnaissable, ce qui nous avait fait douter d’être encore en vie contrairement à ce que nous pensions.

— Ici, c’est toujours le cap de Creus, mais aussi la fin du monde, en était venu à dire Père, utilisant, j’imagine, son presque inexistant sens de l’humour pour me rassurer (presque inexistant, oui, parce que nous savions tous dans la famille que son très limité sens de l’humour était une humble copie, un triste reflet du splendide sens de l’humour de tante Victoria).

Voyant la bouche ouverte de Martorell toujours aussi immobile, je m’éloignai de peur que l’horreur ne s’accrût, et je ne me retournai plus pour ne pas avoir à revoir Martorell à la fin du monde transformé en mon Eurydice particulière, une plaisanterie de très mauvais goût.

Ce n’est que bien longtemps après que, de retour dans la bâtisse, j’entendis à la radio que la République catalane venait d’être proclamée. Quelques secondes plus tard, j’entendis des craquements de bois. Par moments, je crus que tout allait se retrouver plongé dans le noir et que la

maison était peut-être en train de pencher de quelques centimètres de plus vers le précipice. Je me remémorai alors la bâtisse de Chaplin vacillant dans le vide.

Puis, avec une facilité contrastant avec le drame que j'avais vécu quelques heures plus tôt quand je m'étais retrouvé bloqué, je complétais tout à coup, sans fournir le moindre effort – j'en suis encore étonné –, la phrase de *Hamlet* qui, ces derniers temps, était allée jusqu'à menacer la continuité de mon écriture de copiste et de récalcitrant récolteur de phrases. Que je n'aie pas su compléter la phrase au moment propice parce qu'au fond, elle était toute simple et était tombée sur mon esprit comme un fruit mûr : “Je pourrais être enfermé dans une coquille de noix, et me regarder comme le roi d'un espace infini” me parut presque un mensonge.

Tout semblait être la révélation que j'attendais. Ce n'était pas une grande épiphanie mais je me souvins que je n'avais pas intérêt à être trop vaniteux et qu'en outre, me ridiculiser (uniquement devant moi-même) avait la vertu de me détendre.

Fêtant ma décision de continuer au lieu de renoncer – ce qui revenait à dire que dans la dichotomie établie dans l’œuvre de Grand Bros je penchais pour la première option –, je n’arrêtais pas de me retourner dans mon lit pendant la nuit de ce vendredi où j’avais dû faire une longue promenade dans le monde pour retrouver la phrase perdue.

Du coup, je n’arrivais pas à m’endormir, je finis par retourner dans la salle de séjour où je jouai un bon moment avec le portable, lisant de vieilles nouvelles au hasard, voyageant sans boussole sur internet jusqu’à ce que je tombe sur le compte rendu écrit par James Caven, il y a des années, sur le roman *We Live in the Mind* de Bros. Le critique nord-américain s’étendait sur l’importance des apports de ce qu’il appelait *l’art de citer*, contributions qu’il considérait comme essentielles pour comprendre le raffinement avec lequel avaient été construites les structures des romans rapides de – c’est ainsi qu’il appelait Rainer – “l’auteur masqué new-yorkais”.

Je me souvins alors que, de tous ceux qui avaient écrit sur Grand Bros, Caven fut probablement le plus avisé des critiques, le plus intuitif aussi. Sans soupçonner que Rainer avait en moi et peut-être aussi en Dorothy des conseillers très efficaces, il fut capable d’insinuer que les citations bien choisies du roman étaient le pilier de tout, jouaient un rôle essentiel dans l’œuvre : “Il y a plus, dans *We Live in the Mind* semble se cacher la

délirante mais attrayante idée de chercher le résumé de toutes les phrases, de toutes les périodes syntaxiques, de toutes les citations existantes : comme s'il était essentiel pour cet auteur (qui probablement gère un important stock de phrases) de tout relier dans un grand tissu intertextuel.”

Pour Caven, Rainer Bros exerçait en plus à travers ses romans un grand travail critique parce qu’“il cherchait à montrer intelligemment le poids immense de tout le bavardage du monde, le caractère scandaleux et banal, d’une immense éloquence dans son imbécillité générale, de l’infinie loquacité de tous les temps”.

Il ne serait pas étonné, disait aussi Caven, que Grand Bros ait rêvé, par exemple, de prendre, un jour, toutes ses supposées archives-encyclopédie de citations et de les exposer aux regards fièrement dans la devanture de quelque commerce de sa ville natale de New York, ouvertes de part en part, avec toutes ses fiches manuscrites, exerçant depuis cette devanture un travail critique, peut-être même qui sait dans le sillage du *Livre des passages* lui-même de Walter Benjamin.

Caven concluait en disant qu’à l’intérieur de *We Live in the Mind*, on pouvait détecter la trace dans le monde de merveilleuses intuitions de Georges Perec qui déjà, en 1965, peu après avoir publié *Les Choses*, s’était montré d’un grand optimisme en disant que la littérature s’acheminait vers un *art des citations* qui serait forcément progressiste puisque l’artiste citeur prendrait à tout moment comme point de départ ce qui aurait représenté une réussite, une intéressante trouvaille pour nos prédécesseurs.

Je me souvenais que Perec avait parlé d’“artistes citeurs”, mais je ne me souvenais pas de ce qu’il avait dit de plus, c’est pourquoi, consultant Google, je n’avais pas tardé à y voir en effet que, sans aller chercher plus loin, déjà dans son premier livre, *Les Choses* (1965), il avait inclus, entre autres, des phrases entières de Flaubert, d’Antelme et de Nizan. Et aussi que, deux ans plus tard, dans son inquiétant *Un homme qui dort*, il avait eu

recours à plus d'une dizaine d'auteurs, parmi lesquels se détachaient Kafka et Melville. "Il vivait des citations", en vint à dire Harry Mathews de Perec qui fut son meilleur ami. D'une certaine façon, à bien y réfléchir, moi aussi j'en vivais. Si bien qu'en réalité, mes secrètes archives-encyclopédie, œuvrant au centre même des ouvrages de Rainer Bros, ne faisaient que continuer la tradition de l'*art des citations*, un art que le *hokusai* Perec avait été l'un des derniers à impulser bien que sa mort prématurée l'ait empêché de le développer pleinement : une activité nécessaire, par ailleurs, pleine de bon sens, puisqu'il semblait stupide de jeter par-dessus bord les grandes trouvailles du passé, le vaste patrimoine de nos visions impromptues, de nos intuitions. Il était encore plus stupide de ne pas savoir s'approprier tout ce qui pouvait nous intéresser le plus dans le vaste répertoire que l'histoire de la littérature avait mis à notre disposition.

Tout compte fait, Perec avait été très clair à ce sujet en s'inspirant de propos d'Aragon datant de 1965 : "C'est que l'introduction de la pensée d'un autre, d'une pensée déjà formulée dans ce que j'écris, prend ici, non plus valeur de reflet, mais d'*acte conscient*, de démarche décidée, pour aller *au-delà* de ce point d'où je pars, qui était le point d'arrivée d'un autre."

Plus claire ? Seulement l'eau de roche.

Excité par la tradition de l'*art des citations* qui, d'une certaine façon, justifiait mon travail de tant d'années, j'étais par cette nuit d'octobre plus éveillé que je ne l'étais déjà quand je me retournais dans mon lit. Il me semblait impossible de m'y remettre et, ne pouvant m'empêcher de vouloir savoir ce qui pouvait se passer à ce moment-là à Barcelone, j'allumai la télévision, en fait vraiment de mauvais gré parce que je m'étais promis de ne pas le faire pendant un bon bout de temps, car jamais je ne pourrais oublier que les informations avaient assombri les derniers mois de la vie de Père.

Je remarquai quelque chose qu'en réalité je connaissais déjà par cœur : la nuit, en raison de l'énergie due à l'absence de Père, cette salle pouvait faire peur à n'importe quel étranger, sauf à moi, l'étranger qui ne s'étonnait de rien entre ces quatre murs percés de deux fenêtres, l'une donnant sur l'abîme, l'autre sur l'horreur que, de façon si incontestable et ponctuelle, reflétait la lucarne du téléviseur.

— Trop, trop d'inconnus, avait très souvent murmuré Père en voyant ce qui se passait sur le petit écran.

Oui, trop. Je finis par comprendre ce qu'il voulait dire par là. Habitué en d'autres temps à "connaître tout le monde" – par *monde*, il entendait simplement son microcosme composé de ses amis, sa famille, ses camarades de travail, les membres du terrain de tir de Montjuïc, etc. –, il avait tout à coup vu défiler quotidiennement aux journaux télévisés une succession interminable d'inconscients et, en même temps, de parfaits inconnus : une humanité apparemment conçue pour peupler des ruelles insalubres à la tombée de la nuit ; une masse errante d'égoïstes, de fous, de grands imbéciles, de tarés impardonnables, d'usuriers, de gens normaux, de mafieux normaux, d'assassins et autres salopards.

À la vision quotidienne de cette horripilante humanité, il fallait joindre sa conscience tragique d'avoir vécu quatre-vingt-dix ans uniquement pour finir, comme tant d'autres, par constater la fragilité de l'existence, la mesquinerie dominant les relations humaines, les affrontements sur le marché du travail, la solitude dans laquelle, au fond, nous vivons tous, la monotonie et la léthargie dans lesquelles nous immerge à la longue l'habitude de vivre. Cela dit, ce qui horrifiait le plus Père dans cette vie que reflétait la lucarne du téléviseur était le concept même d'informations, compris comme miroir d'une hypothétique réalité. Cela le préoccupait beaucoup tous les soirs et il n'arrêtait pas d'en parler avec moi qui

l'écoutais respectueusement et, de temps à autre, lui donnais raison, car je ne trouvais rien à redire à son exposé lucide concernant le désastre général du monde contemporain.

De temps en temps, une fois par an dirais-je, la télévision publique catalane donnait par hasard des nouvelles de Rainer Bros – considéré en définitive et à tort comme un compatriote – et de certains de ses livres qui triomphaient en Amérique, et c'étaient des moments sublimes parce que Père, après avoir entendu le nom Bros et vu une fois de plus l'unique photo qu'ils semblaient avoir de son plus jeune fils, disait toujours avec une froideur implacable : "Pourquoi s'obstinent-ils à nous montrer la comète quand elle était plus jeune que maintenant ?"

La comète ? nous demandâmes-nous la première fois que nous entendîmes ce mot. Nous apprîmes alors que, pour Père, Rainer Schneider Reus était comme la comète de Halley mais il ne nous expliqua jamais pourquoi ; il se contentait de dire à ma mère qu'il souhaitait ne jamais le voir passer à nouveau près du toit de notre maison. Ne t'en fais pas, il ne passera pas, lui rétorquais-je. Mais c'était uniquement pour qu'il reste tranquille. Et je me souviens que je craignais toujours qu'il ne finît, un jour, par apprendre que je collaborais avec Rainer et que le cap de Creus ne se transformât alors pour de bon en fin du monde.

À la télévision, ce soir-là, je ne tombai sur aucun journal donnant des nouvelles de la Barcelone républicaine et, las de chercher, j'échouai finalement sur une chaîne qui commençait juste à passer *Ni le ciel ni la terre*, film de guerre dont j'ignorais tout, sauf qu'il était signé par Clément Cogitore et parlait d'un régiment français actuel posté sur la frontière afghane. Mon premier réflexe – je n'avais jamais aimé les histoires de guerre – fut de passer sur une autre chaîne mais ce que je vis m'hypnotisa aussitôt : on racontait une histoire dans laquelle il ne se passait rien ou, en tout cas, s'il se passait quelque chose, il y avait sur cette frontière des

soldats qui attendaient une plus qu'improbable attaque d'un ennemi invisible : une attente dont, à un moment donné, je soupçonnai qu'elle pouvait s'éterniser plus que Père ne l'avait fait dans la centrale téléphonique où il avait travaillé toute sa vie.

Cependant, je découvris vite qu'il ne s'agissait pas du film classique sur le syndrome de l'ennemi fantomatique qui n'apparaît jamais. Parce que, en fait, le film, avec une subtilité qui fut ce qui retint le plus mon attention, racontait comment, malgré la diligence déployée dans la surveillance par Antarès Bonassieu et ses hommes, le contrôle de ce secteur afghan leur échappait peu à peu. Toutes les nuits, sans laisser de traces et en l'absence de toute explication raisonnable, disparaissaient un ou deux soldats du régiment. Si Bonassieu refusait d'accepter l'absence d'explication des faits et si ses soupçons prenaient pour cible les habitants de la localité arabe située en face de l'enclave française, les inspections nocturnes – exécutées au régiment par des lunettes de vision à infrarouges relevant de la technologie de pointe – n'éclaircissaient rien, au contraire, on voyait de plus en plus que l'énigme ne pourrait être résolue ni par les avancées digitales ni par rien de ce genre, et Bonassieu se retrouvait plutôt confronté à un mystère aussi vieux que le monde ou plutôt que son ambiguïté.

Tant de disparitions me troublèrent et je me dis que si, cette nuit, je réussissais à un moment ou à un autre par hasard à fermer l'œil, je ferais peut-être un bon cauchemar. Ce qui fut le cas. Je m'endormis en pensant à des personnages qui, après avoir disparu de la terre, restaient enfermés dans des coquilles de noix dans lesquelles ils se sentaient maîtres d'espaces infinis, et le lendemain matin, je me sentis nerveux comme si, en réalité, j'avais rêvé de multiples disparitions d'êtres chers dans des coquilles aux volumes les plus variés.

Tout en prenant mon petit-déjeuner, j'allumai la radio sans rien comprendre à ce qui pouvait se passer : tout était toujours très muet à Barcelone au sujet des fêtes républicaines parce qu'il n'y avait aucune joie dans les rues, on ne fêtait pas l'arrivée du nouvel État catalan, ni rien de rien. Je commençai à me demander si, la veille, les séparatistes avaient déclaré l'indépendance et, en même temps, n'avaient pas fini de la déclarer. Je ne tardai pas à m'apercevoir que je n'étais peut-être pas aussi en dehors des sentiers battus que j'en avais l'air. Peu à peu, tout au long de cette même matinée, on commença à avoir la preuve que la proclamation de la République avait été une simulation, quelque chose ayant l'allure d'une fiction, voire d'"un récit" – comme l'appelaient ces mêmes hommes politiques qui l'avaient inventée –, ourdie par des dignitaires publics qui cherchaient avant tout à préserver un électorat qui leur resterait longtemps fidèle. Comme s'était apparemment répétée, en 1934, la proclamation de l'État catalan – cette fois-ci sans le dramatisme provoqué par la perte de vies –, il était presque impossible de ne pas penser à la fameuse préface du *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* –, toujours si citée et si lourde de sens : "Tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois [...], la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce."

J'éteignis la radio et recouvrai vite l'énergie dont je préférais croire qu'elle provenait de la rumeur des vagues contre la falaise. Et, tandis que je me demandais quel genre de moyen de locomotion je choisirais au cas où je déciderais finalement d'aller à Barcelone, je me souvins de l'anthologie de nouvelles irlandaises que j'avais commencé à lire une semaine auparavant et à laquelle il m'était difficile d'accrocher. Et, cherchant à changer de folie et de paysages, je décidai de reprendre ma lecture au point où je l'avais laissée, juste au début d'"Érosion", un récit de Colm Tóibín.

Je commençai à lire debout dans la cuisine cette sixième nouvelle de l'anthologie, entrant en elle avec une attention flottante jusqu'au moment où je dus lire deux fois la même phrase parce qu'il m'était difficile de m'identifier avec le personnage qui dans une maison en ruine, "au bord d'un précipice de marne argileuse tendre, dans un foyer instable qui se balançait à marée haute", semblait avoir des problèmes.

Si ce n'était pas moi, qui pouvait être cet homme ?

Ce personnage d’“Érosion”, cet homme de la maison en ruine, était quelqu’un qui regardait les lunettes et l’étui cabossé en métal où son père les rangeait et tenait pour acquis qu’à la mort de celui-ci, elles avaient eu irrémédiablement “le même destin que toutes ses autres affaires”. Et comme j’avais passé les derniers jours à examiner des objets et des papiers ayant appartenu à Père – un étui de métal et des lunettes entre autres –, il me sembla dorénavant qu’un fil étrange reliait la vie du personnage d’“Érosion” à la mienne.

“Quelqu’un trouvera aussi mes lunettes de lecture à ma mort ou quand je n’aurai plus besoin de lire”, disait le narrateur. La phrase me fit me sentir encore plus lié à l’histoire et me rappeler que, dans la matinée de la veille, parmi les papiers du bureau paternel, j’avais trouvé le “sauf-conduit” que, pour des raisons qui m’échappaient, Père avait gardé jusqu’à la fin de ses jours.

Le document de 1940 portait une minuscule photo du temps où il avait dix-huit ans, que je n’avais jamais vue, peut-être parce que, agrafée à celui-ci, Père n’avait jamais pris l’initiative de la transférer dans l’album de famille.

“À destination du solliciteur pour que, sans se heurter au moindre obstacle, il se dirige vers la Catalogne, à l’exception des frontières”, lisait-on littéralement en tête du document, qualifié de sauf-conduit par le “Gouvernement civil”. Cette autorisation était rédigée dans un langage militaire perdu dans la nuit des temps. Et cet “à l’exception des frontières” du texte hérité, de cet héritage énigmatique car il appartenait à un épisode inconnu de la vie de Père, un épisode qui, à mes yeux, parlait de la grande difficulté à léguer et à raconter et, par conséquent, à parvenir à connaître n’importe quelle vérité, retenait à coup sûr l’attention.

Parce que Père, très extraverti en famille, tenant à nous raconter tout sur sa vie, ne nous avait jamais parlé de ce “sauf-conduit” qui, la guerre finie, lui avait permis de se déplacer en Catalogne à condition de ne jamais franchir aucune frontière. Il avait sûrement son importance pour lui et peut-être l’avait-il toujours gardé comme un document secret pour telle ou telle raison très intime qui m’échappait. Une raison qui avait peut-être à voir avec la relation étrange qui le liait au verbe *voyager*. Parce qu’il avait toujours perçu avec une étrange étrangeté les voyages à l’étranger, les siens, ceux de ses fils, ceux de tout le monde. Comme s’il vivait encore dans un territoire nommé À l’Exception des Frontières. Quand Rainer et moi étions petits et comptions toujours sur le soutien de notre mère, il s’obstinait, à la limite de l’absurde, à s’opposer à tout type de voyage à l’étranger, tant pour Rainer que pour moi, sauf s’il s’agissait de Paris, le seul endroit du monde – autre mystère – où il estimait raisonnable de faire un voyage.

Ce qui dut jouer un rôle quand Rainer rompit définitivement avec Père en allant vivre le plus loin possible de la Catalogne, influencé, m’a-t-il toujours plu de penser, par cette phrase de Raymond Chandler qui clôt *Adieu, ma jolie* et pour laquelle j’avais passé une après-midi à lui demander de remarquer comme elle était bizarre. Il l’avait reconnue aussitôt comme une

phrase d'une extrême beauté à tel point que, des années plus tard, il l'avait incluse comme conclusion de *A New Future Is Good Business* : "Il faisait beau et clair. On y voyait très loin, mais pas jusqu'où Velma était partie."

Mais pourtant l'essentiel de la découverte de ce "sauvage" était peut-être qu'il provoquait l'émergence du drame de fond : m'étant habitué à tout demander à Père, je ne pourrais jamais l'interroger sur cet épisode qui avait soudain éveillé ma curiosité.

"Je savais que la maison ne résisterait plus longtemps et que, si je n'en parlais pas, quelqu'un viendrait et me forcerait à la quitter, quelqu'un de la compagnie d'électricité ou du Conseil du comté", pouvait-on lire dans la nouvelle si irlandaise de Tóibín, et on était obligé de constater que j'étais précisément dans une situation semblable : les gens de la mairie n'allaient pas tarder à me rendre visite pour me recommander d'abandonner la maison.

Je devrais sous peu m'en séparer et je ne savais pas encore que faire des archives qui étaient comme un prolongement de mon corps, une extension qui, avec cette grande densité provoquée par l'accumulation de mots d'autrui, était parfois, quand dans des moments de découragement, je la regardais d'un œil sombre, comme une métaphore de cette succession interminable de personnes inconnues – de cette dense humanité qui semblait conçue pour peupler des ruelles à la tombée de la nuit – que Père voyait défiler, horrifié, tous les jours sur l'écran de son téléviseur.

Et si lui semblait toujours aspirer à nous raconter en famille la totalité de sa vie – même s'il avait gardé diverses choses par-devers lui –, moi, j'ambitionnais quelque chose de semblable, toutefois un peu différent : je désirais que ma biographie de traducteur marginal en déroute explique de A à Z ces archives qui décrivaient le genre de culture sur laquelle il m'avait

été échu de travailler. Il me serait en tout cas, pensais-je parfois, très compliqué de conserver physiquement ces archives, il était urgent de les numériser et j'ignorais si je saurais le faire.

Mais trouver un endroit pour ce conglomérat de fiches accumulé pendant des années n'était pas mon seul problème. En fait, tout faisait problème. "C'est dommage que tu sois si près de la falaise", disait quelqu'un dans la nouvelle de Tóibín et, il semblait qu'à chaque minute qui passait, ses personnages voulaient de plus en plus dialoguer avec moi ou peut-être même me remplacer.

"J'avais réfléchi à ce que je ferais quand la lumière serait pour la seconde fois coupée. J'avais acheté des bougies à la quincaillerie du village", disait le narrateur. La présence du mot *quincaillerie* me fit sourire mais également m'effraya : ce récit ressemblait de plus en plus à ma vie.

"La nuit était calme. J'entendis un coup frappé à la porte, puis le silence ; un autre coup, et j'entendis alors la voix d'une femme. Aussitôt qu'elle dit mon nom, je reconnus la voix de Bridie Dempsey."

Cette visite de Mlle Dempsey, ou pour être plus précis la lecture de cette visite que racontait le récit, finit par me rappeler la dernière de Siboney quand elle était venue me voir à la bâtisse pour me dire quelque chose de si surprenant qu'en dépit des apparences, je gardais par-devers moi, peut-être en l'ayant ignoré jusque-là, une grande facilité pour froidement me tenir à distance de la tragédie et, au passage, de l'impressionnante influence des problèmes de mon père sur l'existence ou la non-existence de Dieu.

"J'imagine, répondis-je. Je suppose que c'est naturel.

— Peut-être retourneras-tu auprès des tiens, dit-elle.

— Je n'ai personne, lui dis-je.

— Tu n'avais pas des cousins près de Killealy ?

— Il y a longtemps qu'ils sont morts, Bridie."

En lisant ce dialogue de Tóibín, je remarquai sans en être autrement surpris la ressemblance entre cette scène et le départ de Siboney la dernière fois que je l'avais vue et au cours de laquelle elle avait essayé de me libérer des excès tragiques auxquels semblait me vouer l'héritage de Père.

Je ne sus ou ne pus me débarrasser du soupçon que ce que j'avais vécu avec Siboney à cette occasion semblait avoir préalablement été écrit par Tóibín à son insu et pensai à tous les écrivains qui décrivent des scènes de vies de personnes réelles sans que celles-ci n'en sachent jamais rien et les écrivains encore moins.

Et je ne pus non plus me débarrasser du soupçon que peut-être même ce dialogue de départ était conçu pour que quelqu'un le réécrive plus tard, Bros lui-même sans aller chercher plus loin au cas où, par hasard, un jour, il ait à raconter quelque part un fragment de ma vie, un fragment de la vie de son "cher conseiller" ou subalterne :

"Elle se retourna et murmura bonne nuit et s'arrêta alors comme si elle voulait ajouter quelque chose, même si, ensuite, elle eut l'air de changer d'avis, aussi me redit-elle bonne nuit de sa voix la plus basse. Je ne bougeai pas jusqu'à ce que sa silhouette disparaisse à un tournant du chemin."

En ce qui concerne ma vie et non l'histoire de Tóibín, Siboney ne disparut à aucun tournant du chemin, mais elle se transforma en une future figure de l'infini, une de ces ombres amies ambiguës et floues que peignait Claude Monet dans la dernière étape de son œuvre quand, déjà presque aveugle, il se laissait *illuminer* par la lumière claire qui, à Giverny, tombait sur l'eau de son étang et tout ce qui l'entourait.

En laissant Cadaqués dans mon sillage, je commençai à éprouver la sensation obsédante et suffocante d'être entré dans un espace clos même si la Ford Ka rouge du peintre Vergés glissait dans un secteur vaste, ouvert et aéré.

Je n'aime pas les gens qui se cachent, me dit-il tout à coup, je ne savais pas de quoi il me parlait alors que nous avions épuisé ce thème épuisant qu'est le football. Ce que je pouvais le moins m'imaginer, c'est qu'en me parlant de gens qui se cachaient, il faisait allusion à Rainer. Il voulait savoir, dit-il, dans quel genre de maudit trou yankee il s'était fourré parce qu'il lui paraissait incroyable qu'il ne se soit pas caché dans le dernier recoin de l'Amazonie ou dans une obscure localité du Nord de la Chine et non aux États-Unis d'Amérique et, comme si ce n'était pas assez scandaleux, au centre même de l'Empire. Moi, je n'avais pas grand intérêt à défendre Rainer mais ce que disait Vergés me semblait excessif, notamment la mention du centre de l'Empire qui, même si elle avait l'air vraie, était en réalité une intuition grotesque.

Des hommes qui se cachent, ajouta Vergés, je n'aime que ceux qui l'ont fait pendant des années dans des armoires ou des greniers à l'intérieur de leur propre maison après la guerre civile. Ceux-là, c'étaient des types qui avaient des couilles. Mais tous ceux qui se cachent pour jouer les invisibles,

je les trouve infantiles. Celui qui se cache, ceux qui peignent le savent, finit par ne plus paraître sur le tableau ni même sur la photo de sa première communion.

Je ne savais pas s'il fallait lui donner raison ou le contraire et prendre le risque – avec ce qu'il m'en avait coûté de le convaincre de me laisser aller avec lui à Barcelone – de l'irriter, m'obligeant à descendre de la voiture au premier virage venu du chemin compliqué qui isole Cadaqués du monde. Il y a des êtres cachés qui font de l'effet sur les tableaux, fus-je tenté de lui dire. Mais je finis par opter pour quelque chose de moins conflictuel. Moi, quand j'étais petit, lui dis-je, je ne me cachais même pas quand je jouais à cache-cache. Il me regarda d'un air un peu hautain et me demanda si j'étais sûr de ne pas avoir l'adresse de Rainer. Pourquoi la voulait-il ? Je veux le peindre, répondit-il. Et pourquoi, s'il est caché ? Pour en finir avec ses bêtises, rétorqua-t-il.

Suivit un silence tandis que je me demandais de quelles bêtises il me parlait. Et quand il voulut savoir où je pensais qu'il devait le chercher s'il faisait un voyage à New York, je lui répondis – comme si sa question me semblait on ne peut plus normale – que je commencerais par les bureaux de Sonny Mehta parce que, selon moi, c'était un bon endroit pour entamer cette recherche qui sûrement ne le mènerait à rien. Comme il fallait s'y attendre, il me demanda qui était Sonny Mehta. Un éditeur, répondis-je, qui semblait avoir vu mon frère pendant ces derniers vingt ans parce qu'il affirmait avoir réuni dans sa maison Pynchon et Grand Bros, tous les deux ensemble, bavardant avec entrain pendant plus d'une heure, parlant de fous, de conspirateurs, d'écrivains invisibles et d'extraterrestres.

D'extraterrestres ? demanda-t-il soudain enthousiasmé.

Mais il ne tarda pas à se plonger dans un nouveau silence pendant lequel je l'imaginai spéculant sur l'imminente apparition d'extraterrestres sur cette route diabolique aux virages interminables. Son silence me permit de me

remémorer une histoire que j'avais à moitié oubliée et qui était liée au mystère Pynchon, cet écrivain caché, supposé être né à Long Island à la fin des années 1930 et dont on n'avait vu que quelques photos où il apparaissait en étudiant et en mousse.

Je me remémorai alors une histoire liée à Peter Messent, professeur de littérature nord-américaine à l'université de Nottingham. Il avait fait une thèse sur Pynchon et, comme il fallait s'y attendre, il s'entêta à faire la connaissance de l'écrivain sur lequel il avait tant travaillé. Après de multiples contretemps, il obtint un bref entretien à New York avec l'auteur de *Vente à la criée du lot 49*, c'est-à-dire avec Pynchon, et parla avec lui pendant deux heures très intenses selon ses souvenirs. Les années passèrent et alors que Messent était déjà devenu le prestigieux professeur Messent, il fut invité à Los Angeles à une réunion d'amis parmi lesquels se trouvait Pynchon lui-même. À sa grande surprise, le Pynchon de Los Angeles n'était absolument pas la même personne que celle avec laquelle il s'était entretenu des années auparavant à New York mais, de la même manière que l'autre, il connaissait parfaitement son œuvre, y compris les détails les plus insignifiants. Un moment bizarre. La réunion terminée, Messent prit le risque d'exposer son problème ou dilemme face à l'existence des deux Pynchon. Et Pynchon, ou quelle que fût la personne qui était devant lui, sans se troubler le moins du monde, lui dit : "Vous allez donc devoir décider qui est le vrai."

Quand Vergés me demanda à quoi je pensais, je fus tenté de lui raconter cette histoire de Messent et, au passage, celle de Salman Rushdie qui, alors qu'il était un débutant, avait tellement succombé à l'envoûtement produit par les livres de l'auteur de *Vente à la criée du lot 49*, qu'il avait écrit un premier jet entier d'un roman qui avait fini par être un horrible pastiche de cet écrivain qu'il admirait, c'est pourquoi il ne le jugea jamais publiable. Cependant, d'après ce que Rushdie avait raconté dans une interview alors

qu'il s'était déjà libéré de l'influence de Pynchon, il avait eu le privilège de faire sa connaissance au cours d'un dîner dans l'appartement de Sonny Mehta à Manhattan et il lui avait fait l'effet d'un type très *pynchonien* dans le meilleur sens du terme ; Rushdie pensa, le dîner terminé, qu'il était magnifique qu'ils soient devenus amis parce que peut-être ils se reverraient de temps à autre... Mais il n'eut plus jamais de nouvelles de lui, ce dernier ne le rappela jamais, il n'y eut même pas de petite fumée de la part de Pynchon.

Si on entrelaçait ces deux histoires, celle de Messent et celle de Rushdie, on pouvait en arriver à la conclusion qu'à Manhattan, un cerveau gris manœuvrait peut-être pour que le numéro un mondial des auteurs cachés apparaisse dans les endroits et les occasions les plus différents, toujours avec des visages distincts. En fait, ceux qui le voyaient ne cachaient à personne qu'ils l'avaient vu mais, d'après les descriptions qu'ils faisaient du personnage, on remarquait tout de suite qu'ils avaient revu un Pynchon qui n'avait rien à voir avec les autres qui avaient déjà été vus, ce qui amena à peu près tout le monde, presque dès le départ, à soupçonner qu'il y avait beaucoup de volontaires dans les parages disposés à se faire passer pour cet auteur invisible et à mettre un terme définitif à toute certitude au sujet de la nature du vrai Pynchon.

Je finis par ne rien raconter du tout à Vergés et m'en félicitai. Après tout, il ne me semblait guère probable qu'il sache qui était Pynchon et j'aurais dû lui expliquer beaucoup de choses pour qu'il comprenne quelques bribes de l'histoire. Content de m'être épargné un tel effort, je baissai la vitre de la voiture en quête d'air frais et souffla vers moi une surprenante bouffée d'air chaud comme si nous nous dirigions vers un volcan. Peut-être à cause de la surprise, mon esprit s'arrêta net pendant quelques courts instants et, face à mon étonnement, je vis que presque simultanément la voiture aussi pilait.

Que signifiait cette synchronisation ? Ce n'était pas normal, mais c'était bien ce qui s'était passé et je préfèrai ne m'étonner de rien. Par simple réflexe, je regardai derrière moi au cas où nous aurions, collé à notre roue, quelque véhicule sur le point de nous heurter, mais il n'y avait aucune automobile, aucune moto, rien sous les yeux circulant dans les parages, et c'est à ce moment-là que j'eus l'impression que j'avais commencé à laisser vraiment Cadaqués dans mon sillage ainsi que les disparus, les grands enfuis de ma vie intime. Ma chère mère, la regrettée Rosa, Siboney, Père... Suivis de tous ceux qui avaient quitté Cadaqués du jour au lendemain et étaient ensuite retournés au village, ne fût-ce que pour respecter cette loi non écrite qui disait qu'inexorablement, tôt ou tard, quoique en vacillant (comme aurait dit Pound), les disparus de Cadaqués étaient de retour...

Je regardai Sa Majesté le conducteur Vergés et il me sembla qu'il était irrité contre lui-même pour avoir freiné à contretemps et si dangereusement. Et qu'il me regardât comme si j'étais responsable de ce qui s'était passé m'inquiéta. Je lui demandai s'il ne pensait pas redémarrer et il me dévisagea comme s'il me suggérait de ne pas exiger autant de lui car il pouvait me laisser dans n'importe quel fossé du chemin. Je le compris tout de suite parce que je n'ignorais pas que Vergés était capable de tout. À Cadaqués, on racontait les histoires les plus variées le concernant, à commencer par celle de ses relations avec Melina Mercouri. C'était un peintre de murs et de marines, dualité guère fréquente. Le bruit courait que c'était un génie concernant les murs mais plutôt un balourd comme créateur artistique. Tout le monde (à Cadaqués) convoitait ses peintures de murs et il n'avait jamais eu de problèmes de travail, mais ses horribles marines étaient une autre affaire, personne n'en voulait, même s'il avait su en vendre à des touristes égarés et à plusieurs de ses maîtresses. Même ainsi, sa maladresse

artistique étant célèbre, Dalí avait plus d'une fois fait son éloge comme artiste pompier et comme don Juan et il en était même arrivé à le surnommer "le héros des femmes".

Vergés croulait sous le travail mais, d'après ses dires, il ne peindrait plus jamais de murs, et c'était la raison principale de la préparation, ces deux derniers mois, de son voyage pour prendre congé de ses amis hommes et femmes éparpillés en Espagne. Et s'il ne trouvait pas la mort au cours de ce voyage – il me sembla, à ce moment-là, qu'il se moquait de moi parce que ses bagages étaient très légers pour en conclure qu'il avait quitté à jamais Cadaqués –, il retournerait au village et entrerait au Marítim pour regarder la mer et se rappeler en un très court et unique instant – comme s'il était mort et voyait soudain défiler toute sa vie – ce qu'avait été pour lui Cadaqués, en particulier dans les années 1960 avec les "artistes incroyables" de l'époque. Je voulus savoir pourquoi il n'avait jamais été "moderne" comme ces estivants, cette "élite de l'avant-garde mondiale" qu'il définissait ainsi et qu'il admirait tant. Eh bien, parce que l'ancien, répondit-il, avait toujours été avant de le devenir un art de la rupture. Il me sembla qu'il en savait plus sur la vie qu'il n'en donnait l'impression à première vue.

Il fumait tout en conduisant et parlait d'une façon de plus en plus animée de la grande époque de Cadaqués. Une splendeur unique, disait-il, irrécupérable, rien à voir avec les "célébrités de la télévision catalane" qui viennent maintenant avec leur pichet de vin et leurs babouches... Il avait quelque chose à raconter sur tous les exceptionnels visiteurs de ces années dorées. Et il le faisait bien. Écouter ses histoires était divertissant. Il avait peint les maisons d'un grand nombre de célébrités et il ne lui avait manqué que de mener à l'autel la totalité des femmes de cette tribu urbaine. Parmi les maisons peintes, il y avait celle de ma tante Victoria qui, lorsqu'elle allait à Cadaqués avec toute sa descendance, l'appelait toujours pour

regarder ses nouvelles marines et ne lui en achetait jamais. Vergés semblait de plus en plus de bonne humeur. Je ne sais pas si elle l'est toujours, me dit-il, mais ta tante me faisait l'effet d'un génie secret, je me souviens que je la voyais chaque année avec davantage d'enfants, apparemment une brave femme et une prodigieuse maîtresse de maison mais en réalité dotée du même talent qu'Einstein. Ou que Dalí, lui dis-je pour m'amuser un peu. Je ne l'imagine pas peignant des animaux incomplets comme Dalí, rétorqua-t-il. Je ris de cette phrase qui me sembla ne pas avoir grand sens et pensai la transférer dans mes archives dès mon retour à la bâtisse que j'attendais avec impatience.

Un jour, ajouta Vergés, j'ai demandé à Victoria combien d'enfants elle avait et si elle s'occupait de la même manière de chacun d'eux, et elle m'a beaucoup inquiété parce qu'elle m'a répondu qu'elle en ignorait le nombre exact car elle devait s'occuper aussi d'un autre genre d'êtres qui étaient également à leur manière de la famille même si on ne les voyait pas beaucoup parce qu'ils menaient des vies "réduites au minimum".

Je lui expliquai que Victoria parlait parfois dans ses livres d'existences évanescentes et spectrales. En fait, elle était spécialiste du sujet, disciple d'Étienne Souriau.

— De qui ?

— De M. Souriau.

Le concept sur lequel elle travaillait, en accord avec Souriau, lui expliquai-je, était celui des "existences mineures". Elle étudiait la vie d'un certain type d'êtres que tous, à un moment ou à un autre, nous avons rencontrés : êtres qui vivent à la manière d'un halo, d'une brise, ou de l'un de ces brouillards qui tout à coup se mettent à nous cerner jusqu'au moment où nous les sentons nous effleurer.

— Des extraterrestres ? redemanda-t-il, enthousiasmé.

Après que Vergés eut oublié les Martiens et recommencé à me parler d'êtres terrestres, il évoqua ses meilleurs amis en répétant plusieurs fois qu'ils étaient tous nés à Cadaqués. Il cita une grande quantité de noms, dont Ferragut. Certains, lui dis-je, je les connaissais, d'autres, la plupart, non. Il est logique, dit-il que tu ne les connaisses pas tous en vivant comme tu le fais, isolé en compagnie du vent. Je ris. Ne ris pas tant, dit-il, les deux frères, vous êtes nés avec des tendances à vivre isolés, toi plus que lui, bien que tu aies eu au moins l'élégance de ne pas disparaître, c'est pourquoi tu me plais davantage.

À moi, Vergés ne me plaisait vraiment pas en parlant ainsi de mon frère – ce qu'il était malgré tout. Je le regardai avec une attention excessive, de façon très délibérée, cherchant à confirmer qu'en réalité, en dépit de son envergure physique, il était ce qui ressemblait le plus au monde à un petit soupir idiot et désesparé. J'en eus la confirmation. De plus, vu de profil, on aurait dit un moineau qui n'avait pas fini de grandir comme l'un de ces animaux incomplets que, selon lui, peignait Dalí.

Ton frère, quand il était jeune, insista Vergés, comme s'il lisait dans mes pensées et rétorquait à ce que je pensais de lui, était très brutal et ennuyeux, il faisait chier tout Cadaqués, personne ne pouvait le supporter, il disait

qu'il était hippie mais aussi bien la cocaïne que ses exhibitions de médiocrité et de marijuana épuisèrent la patience de tout le monde.

À ces mots, commença à croître en moi la suffocante sensation que dès que la voiture avançait, nous le faisons dans un espace de moins en moins aéré, de plus en plus clos. Je n'osais pas lui demander s'il ne remarquait pas une tendance à l'immobilité dans notre véhicule car je savais qu'il était impossible de confirmer ces soupçons, en effet, nous avançons, malgré tout, un peu, guère, mais nous allions de l'avant, bien que comme si tous les deux nous n'étions que de "pures existences mineures", la tête en général toujours baissée, nous frayant péniblement une voie sur la route de l'enfer.

Aussi ne dis-je rien, parce que mes mots m'auraient condamné à retarder encore plus mon arrivée à Barcelone. Même ainsi, je ne pus l'empêcher de me percevoir comme un cinglé. Parce que, par exemple, comme je n'arrivais pas à m'ôter de l'esprit que nous ne sortirions jamais de cette étroite route tortueuse, uniquement par curiosité et pour voir comment réagissait ce conducteur lent et inattendu qu'était Vergés, mais aussi pour me rassurer si, comme je l'espérais, il contestait mon impression de ne pas avancer beaucoup, je lui demandai à moitié en bafouillant s'il n'avait pas l'impression que nous étions morts.

Je craignis de nouveau un coup de frein sec, puis, je ne sais pourquoi, je pensai qu'il allait me donner raison sur tout ce que je lui avais dit, mais ce ne fut pas le cas. Ne commençons pas, se contenta-t-il de dire. Je ne savais pas de quoi il parlait, mais je lui dis que j'avais précisément l'impression de ne pas avoir commencé. De ne pas avoir commencé quoi ? me demanda-t-il. Le voyage, répondis-je. Non, ne commençons pas, insista-t-il. Mais il y a un moment que nous évoluons dans un monde dans lequel rien ne semble avoir commencé, dis-je. Je te prierais, dit-il, de ne pas être aussi subjectif. Il

y a juste un moment, quand nous avons été bloqués au tournant 22, dis-je, j'ai vu un lapin sortir de son terrier et, cinq minutes plus tard, celui-ci continuait avec la queue sous terre.

Moi, j'étais très sincère parce que c'était vraiment ce qu'il m'avait semblé voir. Toutefois suivit un profond silence. Mais par un pur hasard, dit-il, dans ce virage dont tu parles, je n'ai pas vu de lapins. Peut-être n'y avait-il rien à tirer de la mortelle lenteur de mon conducteur, aussi décidai-je de me taire de nouveau et, juste à ce moment-là, le portable sonna – le blues retentit d'une manière presque tonitruante à l'intérieur de la voiture – pour m'annoncer l'arrivée d'un nouveau message. C'était Rainer Bros, désirant de nouveau avoir la confirmation que je serais ponctuellement à “la paroisse du saint-père Eugène” le lendemain.

S'il avait été très parcimonieux pendant vingt ans, son insistance soudaine à me demander deux fois la même chose ne laissa pas de m'inquiéter. C'était ma chance ! pensai-je. J'avais répondu très servilement au précédent message de Grand Bros et, avec son nouveau message, me parvenait la possibilité de ne pas apparaître aussi convaincu de mon rôle d'humble subalterne. Si bien que, sans y réfléchir à deux fois, je finis par écrire ces mots : “Je préférerais que, demain, en me voyant, vous renonciez aux attentions, me saluiez et augmentiez immédiatement mon solde, c'est-à-dire que vous renforciez le financement de Van Gogh, qui sera bienvenu.”

Curieusement, juste au moment d'oser répondre ainsi à Bros, j'entrepris de regarder avec détachement tout ce que pouvait enregistrer ma vue, à commencer par cette route qui confirmait chaque fois un peu plus que le monde que nous habitons n'en est en réalité qu'aux prémices de sa construction et, déjà pourtant, d'une certaine façon, à bout de course. La meilleure preuve, je la trouvais dans ces lapins qui n'en finissaient pas de sortir de leur terrier...

Ce caractère incomplet de la nature me rappela vaguement l'atmosphère de *Bouvard et Pécuchet*, le roman de Flaubert qui se déroule dans l'éternité, car le temps y passe sans laisser la moindre trace sur la personnalité des protagonistes, deux personnages à jamais incomplets qui commettent toujours les mêmes erreurs humaines.

Concentré sur l'air parcimonieux qui tout à coup nous donnait l'impression qu'il ne nous permettrait jamais de quitter cette route et ses virages qui, parfois – peut-être parce que je voyais Rainer comme dans un roman de Conrad, embusqué à la fin de celui-ci –, me rappelait un grand fleuve africain, aux lourdes eaux – disons le fleuve Congo –, j'eus peur à un moment donné quand Vergés s'agita beaucoup sur son siège et manifesta des signes d'inquiétude à propos de quelque chose qui m'échappait complètement.

Écoute, finit par me dire Vergés. J'écoute, dis-je en souriant et j'ouvris les yeux juste au moment où, dans son intention de me dire quelque chose, il commençait à ouvrir largement la bouche mais sans parvenir à dire quoi que ce soit. Son geste inachevé aurait pu m'attonner et me confirmer que tout était à moitié à faire, que rien au monde n'était achevé et que, cependant, il ne disposait pas de temps pour le confirmer parce que Vergés, donnant un coup de volant subit comme s'il avait voulu transformer sa voiture en bolide sauvage que celle-ci n'aurait jamais pu être dans la vie, prit à une vitesse folle un virage si bien que nous faillîmes tomber dans le vide.

Le plus étrange est que nous ne nous précipitâmes pas dans l'abîme durant ce virage. La grande frayeur passée, je n'arrêtais pas de me dire que, s'il m'était arrivé quelque chose, on aurait pu parler de mort imbécile, surtout en sachant qu'au cap de Creus, il y avait un gouffre d'accès plus aisé, plus élégant et surtout plus efficace parce que d'une verticalité éminemment radicale.

C'était ce que j'étais en train de me dire quand je remarquai sans surprise excessive que la route, comme je m'en étais aperçu un moment auparavant, subissait les assauts d'une sorte de feu lent qui rendait l'asphalte plus coriace, tout était plus laborieux et j'irais jusqu'à dire que c'était ce qui expliquait que, malgré les kilomètres parcourus, rien ne nous donnait outre mesure l'impression d'avancer. Tout me confirmait de plus en plus que rien ne s'était développé ni n'avait mûri ni non plus n'avait commencé à toucher à sa fin, tant sur cette route que dans le reste du monde. À savoir si, à la fin, dis-je à Vergés, il sera encore vrai que nous sommes dans un monde incomplet. Silence de sa part. Ou en enfer, ajoutai-je. Nous brûlerions et ce n'est pas le cas, dit-il. Silence, cette fois de ma part. Juste un peu après, probablement influencé par les circonstances – on sait que l'enfer tourne autour d'un axe circulaire, interminable par sa nature même –, je perdis la maîtrise de moi-même et envoyai un message à Rainer :

“Pardonnez-moi, mais n'avez-vous pas l'impression d'avoir passé vingt ans en enfer ?”

Un message suicidaire cachant mon intuition que les vingt ans passés à New York pouvaient ne pas avoir été aussi joyeux pour Rainer qu'on pouvait le penser et qu'ils avaient peut-être été un simple enfer, ce qui pouvait même expliquer qu'il veuille passer quelques jours à Barcelone, croyant que la ville était aussi idyllique que lorsqu'il l'avait quittée.

Un message suicidaire, mais qui ne me fit pas me sentir à mon aise, peut-être parce que j'avais essayé d'être plus audacieux que lui. En fait, m'étant considérablement développé, je finis par redemander à Vergés – déjà enveloppé pour ma part, il est vrai, dans la nature elle-même réitérative de l'enfer – s'il ne trouvait pas que nous étions morts, parfaitement morts. Ne commençons pas, me répéta-t-il. Et moi, de lui dire que j'avais l'impression que nous n'avions pas encore commencé. Commencé quoi ? me redemanda-t-il. Nous n'avions même pas commencé le voyage, lui dis-je,

parce que le monde restait encore à faire et le plus probable était que nous ne sortirions jamais de la route de l'enfer. Non, de grâce, ne commençons pas, insista-t-il, et il insista jusqu'à notre arrivée à Barcelone.

Arriver à Barcelone fut une surprise alors que l'on sait fort bien que je n'avais prévu ni parcours infernal ni conclusion ni destination concrète.

Mais j'arrivai. Si bien que cette idée que les voyages en enfer ne mènent à aucun lieu déterminé fut réduite en miettes. Ma destination était la maison de tante Victoria à Barcelone. J'y arrivais avec six heures de retard par rapport à ce qui avait été prévu, mais j'arrivai et, ce faisant, je me souvins d'une citation de Winston Churchill : "Si vous traversez l'enfer, surtout continuez d'avancer."

Tout en ayant suivi le conseil à la lettre, je me dis, le cœur satisfait, que la longue dérive passant par l'enfer était restée derrière nous. Eh oui. Voilà où j'en étais, dans la rue de Paris, en face du porche souhaité avec un grand visage étonné et la scène de mon arrivée égayée par le bruit obsédant des hélicoptères survolant le quartier. Pour la plupart des Barcelonais, ce vacarme infernal fut le souvenir le plus tenace de ces jours, parce qu'il créait une sensation de profond malaise au sein d'un supposé état de guerre.

Je pris congé de Vergés en lui souhaitant un grand voyage et en refermant la porte de sa Ford Ka comme celui qui clôt doucement les neuf cercles de l'enfer, puis me dirigeai directement vers l'interphone de tante Victoria. J'appelai. Je montai jusqu'au quatrième étage de cet immeuble jouxtant l'hôtel Astoria. Je n'avais pas encore posé ma valise dans ma chambre à

coucher que j'avais déjà entendu de la bouche de ma tante une interprétation de ce qui se passait en ville. Selon elle, la proclamation de la veille au Parlement catalan avait été une déclaration d'indépendance de nature ambiguë : c'était et ce n'était pas une déclaration. Ce qui expliquait qu'à une telle heure du crépuscule, on ne pouvait pas encore savoir ce qui avait et n'avait pas triomphé, ni même s'il y avait une quelconque victoire. Toujours est-il, dit tante Victoria en voulant tout résumer, que le ciel de la ville parlait de lui-même parce qu'il ne pouvait pas être plus infesté d'hélicoptères. C'était le bruit de la fin du monde, ajouta-t-elle. Un bruit infernal, dis-je, soupçonnant par moments d'être sorti d'un labyrinthe pour entrer dans un autre parce que nous avons l'impression d'être dans *Apocalypse Now*, adaptation au cinéma du roman *Au cœur des ténèbres* de Conrad.

Barcelone, la grande ville neurasthénique, admirée par tant d'étrangers, située dans un endroit très privilégié de la Méditerranée, semblait s'être éclipsée par un quelconque sentier de bourg vietnamien. Mais, arrivant comme je le faisais de la route de l'enfer, la ville ne me semblait plus aussi horrible. À tante Victoria, si. Quelques minutes auparavant, elle avait allumé la télévision, me dit-elle, et avait été déconcertée par le discours de Carles Puigdemont parce que celui-ci avait parlé non pas depuis son bureau de Barcelone mais depuis sa ville natale, Gérone, et avait continué à se revendiquer président de la généralité de Catalogne même si, vu de Madrid, il avait déjà formellement renoncé à ses fonctions aux côtés de tout son gouvernement.

Peu après, tandis que Ramona, l'employée de tante Victoria depuis tant d'années, s'efforçait de me servir un repas froid, ma tante me demandait – en écarquillant les yeux comme si elle voulait revendiquer son regard personnel et autonome face à n'importe quel regard docile dirigé vers

n’importe quel téléviseur – si je ne pensais pas moi aussi comme elle que la proclamation de la République catalane semblait avoir été purement symbolique, car on pouvait parler d’une potentialité qui aspirait à être.

J’étais encore en train de me demander ce que je lui répondrais quand elle me dit que si la seule chose qu’il y avait dans cette proclamation était virtuelle, je devais l’excuser si elle donnait l’impression de se mettre à parler d’elle-même mais, à ses yeux, la situation de la République catalane rappelait les “*existences moindres*” (les existences mineures) desquelles, en bonne disciple de Souriau, elle s’était précisément tant occupée dans ses écrits, en particulier ceux de sa jeunesse.

Elle fit une pause, puis sourit et il me sembla que découvrir que la République catalane avait peut-être ce point commun avec ses essais de jeunesse la rendait heureuse. Je finis, moi aussi, par sourire tout en observant qu’après plusieurs jours de solitude et une longue traversée du désert avec morts et disparitions, je me sentais enfin bien aux côtés de quelqu’un. Il était temps, pensai-je, parce que j’avais passé trop de temps sans accéder à cette sensation d’une certaine chaleur familiale. Ce n’était pas la première fois, bien sûr, que je me sentais enveloppé à côté de tante Victoria, la grande Victoria Reus, petite sœur de ma mère : une personne que je n’avais pu voir souvent ces deux dernières décennies mais que je tenais pour un élément clé par rapport à ce beau malheur qu’était en train de devenir ma vie.

Je considérais tante Victoria comme essentielle, en particulier en ce qui concernait la formation de mon destin, parce qu’elle avait été ce qui ressemblait le plus à un professeur génial au long de l’année qu’enfant, j’avais passée dans la maison de sa mère, ma grand-mère, au 114 de la rue Enrique Granados. À cette époque, la jeune Victoria n’avait pas plus de dix-sept ans et Rainer n’avait pas encore prononcé ses premiers mots – en fait, il n’était pas encore né –, c’est pourquoi le monde avançait dans le bonheur

sans la moindre information sur les “cinq romans rapides” de Grand Bros dans lesquels apparaissait tant cette inquiétude de fond qui se remarquerait en particulier dans le cinquième et dernier d’entre eux, *Plato Is a Skeleton* (“Platon est un squelette”) : la tension qui amenait beaucoup d’écrivains à vivre le problème, continuer ou arrêter, continuer à évoluer entre les précipices de l’écriture et de la non-écriture. Michon disait que les précipices avaient changé de nom et qu’il y avait de fortes chances qu’ils s’appellent désormais mépris et foi, renoncement et joie.

Mais, bien sûr, ce vertige du doute essentiel abordé par *Plato Is a Skeleton* n’existait pas en 1952 quand, enfant, je passai ce long séjour en compagnie de tante Victoria chez ma grand-mère, parce que ma mère devait soigner Père qui fut toute cette année-là malade, hospitalisé, en danger de mort à cause d’une pneumonie qui l’empêchait de travailler dans un bureau du Congrès eucharistique, une pneumonie qui le mena au bord du plus grand abîme de sa vie.

Ce devait être parce qu’elle désirait être bientôt mère et qu’elle était la dernière célibataire de la maison de ma grand-mère, toujours est-il que tante Victoria – m’utilisant comme cobaye pour le jour où elle aurait ses propres enfants – s’occupa de moi et m’instruisit avec une véritable passion au long de cette année tout en me transmettant la passion de son père mort prématurément pour l’art. Et, même si elle n’avait pas tardé à être mère – elle fut à partir de l’âge de vingt ans une mère hyperactive, cinq filles d’un premier mariage et deux garçons d’un second –, son évident côté procréateur ne disparut jamais à côté de l’énergie de sa trajectoire intellectuelle de laquelle se détacherait pour toujours l’étape de ses travaux avec Étienne Souriau, le philosophe français qui, au début des années 1940, en introduisant les êtres virtuels dans son “inventaire des diverses formes d’existence”, fut un instigateur direct de ce qui constitua, même si on mit du

temps à le percevoir, une petite révolution en Occident, une révolte “minimale” qui cependant changea beaucoup de choses, voilà un événement qui avait toujours retenu mon attention.

Tante Victoria travailla à Lyon avec Souriau et, après un court séjour à Paris au milieu des années 1960, quand ce discret soulèvement avait déjà commencé à devenir visible. Connue comme *la révolution moindre*¹, il changea plus de choses qu’on n’aurait pu le croire en un premier temps, peut-être parce qu’avec l’impossibilité de nous affirmer comme des sujets indissolubles, compacts et parfaitement délimités, avec l’apparition ou, plutôt, la reconnaissance des êtres virtuels – de ces potentialités dont nous pouvions percevoir qu’elles accompagnaient les existences à la façon de silencieuses prolongations d’elles-mêmes –, toute réalité devenait inachevée et, dans la plupart des romans européens, les personnages traversaient le monde littéralement à l’aveuglette (“comme des passants du clair-obscur”, écrivit Victoria), perdus dans la pénombre dans laquelle on ne devinait qu’un monde à faire.

Comment le dire ? Ce soir-là, dans la maison de la rue de Paris, après m’être totalement concentré dans l’obscurité, j’essayai de pressentir, presque d’apercevoir, à travers le miroir du salon, une “existence mineure”, une ombre apparemment insignifiante tournant autour d’un point presque invisible de ce recoin de la maison de Victoria : une ombre qui paraissait se mouvoir lentement entre la vie éternelle et le climat de précarité et d’horreur propre à la condition humaine. Cette existence mineure, ombre pâle dans ce recoin de la maison, pouvait être – je le remarquai très vite – parfaitement la mienne. Si elle l’était, il s’agissait sans doute d’une ombre infime et indécise qui ne savait pas si elle devait, oui ou non, rester à cet endroit, dans ce recoin, étourdie par le bruit persistant des hélicoptères.

Face à cette vision, j’optai pour un rire franc, sans duplicité. Un rire très communicatif qui m’aurait plu s’il s’était contenté d’exprimer que je me sentais fier d’elle, de tante Victoria : en fait, le seul îlot de culture dans cette famille d’une ignorance si obscène qu’étaient les Reus, autant ou plus illettrés que les parents de Père, parmi lesquels – outre le grand musicologue Marius Schneider parce qu’il s’agissait d’un parent lointain – seul le Berlinoise Dieter Schneider pouvait aspirer à être, par son habileté architecturale, un phare culturel, quoique très au-dessous de Victoria Reus, la reine.

Le reste, quelle que fût la branche familiale, n’était que barbarie, ignorance, retard outrancier. Ainsi que de très faux stéréotypes de la bonté. En outre, comme si c’était trop peu, il y avait – chez les autres sœurs de ma mère et de tante Victoria comme chez leurs enfants et chez tous les autres Schneider – une tendance exaspérante à devenir insupportables à la première occasion, toujours avec leurs inclinations extravagantes toutes d’origine psychotique, au bavardage inoffensif et à la folie nocturne, deux types de démence plutôt semblables et, soit dit en passant, plus caractéristiques d’une spectaculaire bande de crétins que d’autre chose.

1. En français dans le texte original.

De tous les endroits où j'ai vécu, dit Victoria, je n'ai toujours été bien qu'ici, à Barcelone, peut-être parce que c'est comme si tout m'appartenait.

Je lui demandai si elle sentait que la maison d'à côté lui appartenait aussi.

Y compris la maison d'à côté, répondit-elle en riant.

L'asphalte aussi ? lui demandai-je.

Oui, répondit-elle, même si je sais que ça s'appelle de l'appropriation.

La mettre en garde aurait été une immense erreur si bien que je pris grand soin de ne pas lui dire que je me consacrais à l'appropriation de phrases et que j'étais un employé – le *hokusai*, le subalterne de Grand Bros. Je me contentai de lui confirmer bel et bien comme je le lui avais expliqué au téléphone que, le lendemain, je devais le retrouver à la paroisse qui était précisément à deux pas de cette maison. Je ne savais pas, lui répétai-je, ce que mon frère cherchait ou voulait, toujours est-il que je le verrais et l'écouterais, et en principe c'était tout. Je ne voulus donc pas la perturber par quelque confession inutile qui altérerait l'harmonie qui avait toujours existé entre nous. Elle était la seule personne de la famille que respectaient totalement les autres Reus, peut-être parce qu'ils étaient épatés de voir que ses opinions étaient toujours fondées à peu près sur tout. Elle avait su faire coexister sa vivacité intellectuelle avec un bon sens dans la vie pratique vraiment étonnant, ce qui n'était pas sans mérite, d'autant plus qu'elle

passait le plus clair de son temps entourée de toutes sortes d'êtres vivants des "existences futiles" : des heures et des heures accompagnée de toutes ces existences à moitié lumineuses et ignorées dont elle était une experte, une véritable spécialiste depuis que son maître français, Souriau, lui avait laissé virtuellement en héritage tout ce matériau secondaire mais passionnant.

Ce qui était vraiment bizarre était que quelqu'un comme Rainer Schneider Reus ne l'ait pas retenue pour écrire un bon livre. Mais peut-être n'était-ce pas tout à fait le cas. Après tout, Père disait toujours que le pauvre Rainer craignait de rencontrer trop de pistes concernant ses parents catalans, ce qui révélerait que le véritable talent de la famille n'était certainement pas lui.

Moi, j'avais eu bien de la chance d'avoir pu compter sur le soutien de tante Victoria dans mon enfance. Du prodigieux apprentissage que j'avais reçu d'elle, j'en avais souvent longuement et abondamment parlé avec ma mère ainsi qu'avec Père. En fait, le noyau central de tous mes souvenirs de ces jours d'enfance passés dans la maison de la grand-mère Reus appartenait exclusivement au séjour au cours duquel tante Victoria m'avait, pour ainsi dire, modelé. C'étaient des souvenirs encadrés dans des images bien précises : tante Victoria, par exemple, assise à côté de moi sur le tapis du grand salon, s'efforçant de m'apprendre à dessiner des silhouettes humaines sur des cartons blancs immenses que nous emplissions d'images et parfois de phrases essayant de justifier nos dessins irresponsables, parmi lesquels il y avait beaucoup d'images difformes, certaines un peu picassiennes : images des grands joueurs de tennis de l'époque dont nous changions sans pitié les physiques.

La jeune Victoria était fascinée par ce sport qui avait commencé à faire ses premiers pas dans la Barcelone de cette époque, ce monde de raquettes et d'uniformes aussi blancs que nos cartons. Et moi, pour ma part, je

ressentais une fascination infantile vis-à-vis du mystère qui semblait se cacher derrière les noms étrangers des joueurs de tennis du moment : Tony Trabert, Ken Rosewall...

Je me souvenais encore avec précision comment, lors de jours déjà très différents de ceux-là, presque un demi-siècle plus tard, une tante Victoria déjà très éloignée de ses portraits de joueurs de tennis avait été en diverses occasions incapable de réprimer en famille son mépris pour la manœuvre calculée qu'était la disparition médiatique ayant mené à terme Rainer Bros en Amérique.

“Une honteuse imitation de Salinger”, fut l'une de ses phrases les plus acclamées au cours d'un déjeuner de Noël de cette époque. Peu dans la famille savaient qui était Salinger mais tout le monde, en entendant ces mots, rit et applaudit comme si elle était allée droit au but.

Et lors d'un autre repas de Noël de la même époque, quelqu'un annonçant que Bros triomphait comme un fou à New York (personne ne pouvait imaginer que je l'aidais en secret), tante Victoria dit à propos de ce succès grossier : “Que la famille m'écoute ! Le pauvre Rainer est devenu écrivain en terre américaine et moi, pour ma part, je me demande ce qu'il fera quand il s'installera devant son bureau à court d'idées...” À cette occasion, la famille Reus applaudit aussi avec enthousiasme cette intervention : tout le monde rit et tapa avec des petites cuillères les verres en signe de totale approbation.

Tante Victoria affirmait que le style nord-américain de Rainer Bros, même si on avait beau le comparer frivolement à celui de John Ashbery, était volatil, sans substance ni axe. Les mots de Rainer, selon elle, allaient d'un côté à l'autre, toujours d'une manière folle, sans un minimum de cohérence, comme s'il écrivait constamment sous les effets de la drogue. Ou ivre, ajouta Valeria, qui se considérait comme une spécialiste de son cousin caché.

Pendant cette nuit d'octobre datant d'il y a quelques années, le bruit obsédant des hélicoptères, comme dans un mauvais rêve, rendait difficile la conversation entre tante Victoria et moi et donnait à tout un monumental et inoubliable air apocalyptique. C'est bien que tu le vois demain, dit tante Victoria, mais n'oublie pas qu'il parle comme il écrit, comme une feuille balayée par le temps. J'aimerais pouvoir penser qu'il a changé, mais les gens ne changent pas, bien au contraire.

Ce qui de Rainer la mettait le plus hors d'elle, dit-elle soudain, était le comportement qu'il avait eu avec ses parents. Un comportement lamentable, ajoutai-je aussitôt. Un vrai porc ! cria-t-elle comme si elle voulait que tout le voisinage l'entende et pas seulement les féroces hélicoptères. C'était un mauvais fils, ce qui ne fait aucun doute, murmurai-je en essayant de passer à autre chose, cherchant à esquiver le sujet, parce qu'il me renvoyait au temps du deuil et de la souffrance. Il y avait quelque chose d'insupportable chez ton frère, poursuivit implacablement Victoria, d'intolérable et d'obstiné.

Le qualifier d'"obstiné" était une pointe d'humour de sa part. Un hommage, dit-elle, à la façon d'appeler les entêtés de Majorque, l'île d'où venaient ses deux maris qui avaient été sans doute tous les deux têtus comme des mules, c'est-à-dire sauvages et obstinés en tout jusqu'à la moelle.

Et comme si c'était trop peu, dit-elle, Rainer était le grand entêté parce qu'on ne savait pas depuis combien de temps il se considérait lui-même comme le meilleur écrivain de sa génération et il fallait reconnaître qu'il avait eu du succès aux États-Unis, mais c'était une parfaite cruche parce qu'il était tombé à pieds joints dans le syndrome des médiocres grandiloquents. Ce syndrome, dit-elle, était celui de tous ceux qui ne

prendraient aucun plaisir à être l'unique romancier de toute l'histoire, en revanche l'idée de se croire l'unique écrivain de leur génération les enchantait.

L'irruption de ce syndrome déplaça la conversation vers des terrains inattendus et tante Victoria finit par manifester son courroux, plus grand que je ne l'aurais cru, à cause de la décision de mes parents de s'éloigner du monde et d'avoir cherché si délibérément à aller vivre dans les alentours de Cadaqués dans une maison, dit-elle, dont on voyait déjà au moment où ils l'avaient achetée qu'elle finirait par se balancer sur la falaise.

Pour tante Victoria, les jours qu'elle avait passés dans ce village alors perdu de Cadaqués avaient toujours été glorieux, jours pendant lesquels semblait exister l'avenir, une époque unique qui ne se répéterait pas, mais qui lui avait laissé de beaux souvenirs. Cadaqués, dit-elle en exagérant un peu, était l'histoire des grands moments et elle était convaincue que s'il l'avait voulu, même si ce n'était qu'un village, il aurait pu dérober à New York son statut de capitale du monde. Ce qu'elle ne comprenait pas – elle revint à la charge comme si elle voulait réaffirmer une obsession familiale consistant à valoriser en particulier tout ce qui était central – était que mes braves parents se soient mis en tête d'acheter une maison à moitié en ruine et, comme si c'était trop peu, dans les alentours. Alors qu'ils avaient toujours prisé les centres ! On ne pouvait le comprendre, finit-elle par dire, que comme un geste de protestation contre le dieu Mercure. Je lui dis que je ne savais pas de quoi elle parlait. Elle m'expliqua qu'elle cherchait à insinuer que mes braves parents, perdant tout délibérément en achetant la bâtisse, avaient agi comme s'ils voulaient montrer leur mépris envers Mercure, dieu du commerce. Un investissement fait pour se ruiner dans tous les sens du terme, lui dis-je. Et tu ne pouvais pas t'y opposer ? demanda-t-elle.

Je changeai de sujet pour lui dire que je me sentais au début d'une nouvelle étape prometteuse de ma vie. Elle ne me crut pas, peut-être parce qu'elle me connaissait trop bien. Je modifiai alors ce que je lui avais dit en ajoutant que je vivais simplement étonné que l'espérance restât intacte en moi, même s'il ne m'échappait pas que mes prières ne seraient jamais exaucées et que c'était la seule chose réelle. Ce qui parut lui plaire davantage peut-être parce que plus conforme à la réalité. Pour ce qui est d'avoir un avenir, tu n'en as pas, moi non plus d'ailleurs, n'est-ce pas ce que tu cherches à me dire ? Je sentis qu'avec cette question, elle m'avait mené dans une impasse et le vrombissement constant des hélicoptères créait, au-dessus, un malaise s'ajoutant à cette situation d'asphyxie.

Je suis en train de changer, lui dis-je, pour chasser un peu l'angoisse. Et je me mis à lui expliquer qu'en premier lieu, je voulais en finir avec l'héritage du "sentiment tragique de la vie" associé à Père, perfectionner ma mise à distance des choses et ainsi parvenir à être moins affecté par les malheurs, les contretemps qui avaient été dernièrement très nombreux et m'avaient atteint au-delà du souhaitable.

C'est très bien, s'écria tante Victoria et elle me dit que, lors de jours décisifs, le grand Pepe Bergamín lui avait transmis l'aversion vis-à-vis des attitudes tragiques et l'inclination vers la comédie. Puis elle fit une pause très mesurée pour ensuite me communiquer, les paupières à moitié baissées – m'avertissant que, dans quelques secondes, elle irait se reposer –, que je ferais bien d'agir comme dernièrement elle le faisait elle...

Sur ce, elle s'arrêta et recommença la phrase pour, en essayant de se taire, réussir à la compléter. Je pensai que cette technique aurait pu m'être très utile l'après-midi antérieur quand je n'arrivais pas à compléter la phrase que je copiais.

— Tu ferais bien de faire comme moi, dit-elle, moi qui cherche l'explication scientifique.

Telle fut la phrase de la nuit.

Même les hélicoptères – dans mon souvenir subjectif sûrement un peu distordu – arrêtaient un moment leur bruit tonitruant pour méditer sur la recherche de cette explication scientifique que tante Victoria disait adorer tant et qui semblait déjà s'échapper dans tout le voisinage.

C'est simple, dit-elle, pense à nous. Je le fais, dis-je. Pense à nous, répéta-t-elle, pense aux êtres humains qui, en réalité, sont les entités les plus importantes de tout l'ordre du cosmos, même si certains ont beau dire le contraire. Instinctivement, en entendant le mot *cosmos*, je rejetai mon corps un peu en arrière. Tante Victoria savait fort bien ce qu'elle disait, on remarquait même que sur son visage l'ombre due à la fatigue du jour commençait à avancer. Il me sembla vivre l'un de ces moments où ce n'est pas tant la lumière qui est incertaine que notre perception qu'il ne nous sera pas possible d'arriver à voir complètement la personne chère qui est devant nous. Je remarquais, comme j'imaginai que le faisait ma tante, que la lumière et la fatigue semblaient s'être associées pour que la tremblante et chère silhouette familiale que nous avions devant nous commence à se dissoudre au sein d'une lente brume implacable qui avançait comme la nuit vers nous deux sans faire de distinction entre elle et moi.

C'est ce qu'il me sembla percevoir, toutefois j'eus aussi l'impression de voir, pendant quelques secondes encore, que tante Victoria soutirait des forces je ne sais d'où et continuait à marcher, imperturbable, en direction contraire à cette fatigue. Elle commença par dire – en réalité, en murmurant – qu'à l'intérieur de ce que nous appelions les lois universelles de la physique, il n'y avait pas de limites au progrès. Je ne m'étais pas encore décidé à lui demander de mieux me l'expliquer quand je l'entendis me déclarer – ce que je pus entendre parfaitement – que le saut qui nous attendait serait extraordinaire, nous n'en étions qu'au début de quelque chose.

J'en restai songeur. Et je sortis de mes conjectures mentales quand je l'entendis me dire que nous, les êtres pensants, manquions de limites et dispositions d'un pouvoir littéralement interminable pour provoquer des changements. Je lui demandai alors si je me trompais en comprenant qu'elle m'avait dit que tout était à la portée de la raison. Oui, dit-elle sans tourner autour du pot, il n'y avait pas de limites pour le progrès même s'il était vraiment à craindre que nous n'arriverions jamais à tout savoir, mais le chemin menant à cet objectif lointain était intéressant. J'entendis tout parfaitement parce que les hélicoptères avaient eu l'amabilité de s'éloigner un moment du quartier comme s'ils cherchaient à contrôler les révolutionnaires imaginaires d'autres secteurs de la ville. Toujours est-il que, pendant quelques minutes, ils cessèrent de survoler l'Eixample et d'essayer de nous transporter vers des bourgs lointains dans le delta d'un fleuve menant au cœur des ténèbres.

Je sais que tu penses que tu ne m'as jamais vue aussi optimiste, dit tante Victoria. Je n'y avais pas encore tout à fait pensé, mais je lui dis que oui, que c'était ce à quoi je pensais, que c'était ce qui me semblait émaner de ses paroles (que, par bonheur, je ne me décidai pas à qualifier de somnambules, ce qui aurait été d'une imprudence inutile).

C'est une possibilité qui est ici et qui est si optimiste, dit-elle d'une voix de plus en plus lasse, que je me trouve dans l'obligation de t'avertir que si ton principal projet est, comme tu me l'as laissé entendre, de te distancer du sentiment tragique de la vie, tu devras prendre mille précautions et ne pas te laisser emporter par une joie ou une confiance excessives.

Elle fit une pause, sûrement au cas où il m'intéresserait de savoir de quoi je devais me méfier autant et c'est ce que je finis par lui demander. Alors elle sourit de bonheur comme si elle se sentait très satisfaite d'en être arrivée à cette question en fin de journée.

Pour qu'il ne te vienne pas en tête, dit-elle, en cherchant à tant t'éloigner du monde, de finir par atteindre réellement ton objectif, te distancer et te sentir soudain si loin de tout, si loin de tout et si optimiste par ma faute qu'à la première sottise, tu t'en ailles et meures.

Le lendemain matin, le soleil m'éclaira d'une telle façon qu'il réussit à me réveiller à moitié et à m'inciter à évoquer une phrase dont je n'arrivais pas à me remémorer le nom de l'auteur, ce qui, tout d'abord, me rappela combien j'étais éloigné de mes archives du cap de Creus, ensuite à mettre l'existence de la phrase en doute, puis celle de la littérature, moyennant quoi je me rendormis, et, alors que je sommeillais, dans cette nouvelle brèche du temps, la phrase ne me sembla qu'une phrase et ce qui alors s'empara de mon esprit fut l'urgence absolue, même s'il ne s'agissait que de ce que pouvait m'octroyer ce jour-là, de prendre un solide petit-déjeuner, autrement dit de bien me préparer pour ce qui pourrait advenir.

La phrase, que je poursuivais et dont je soupçonnais qu'elle n'était de personne, disait simplement ceci :

“J'ai laissé le soleil m'éclairer.”

Elle était très banale et je me disais que je l'avais entendue ou lue cent fois. Mais je cherchais dans ma mémoire toutes les fois où j'avais pu tomber sur elle et je finis par me rendre compte que, aussi incroyable que cela puisse paraître, je ne l'avais jamais vue ni entendue. La phrase était donc de moi ? Je n'avais personne à qui le demander ni même à qui la dire. Finalement, je la dis à tante Victoria, une demi-heure plus tard, alors que nous prenions notre petit-déjeuner ensemble. D'où as-tu sorti cette phrase ?

me demanda-t-elle encore un peu endormie comme si elle cherchait toujours l'explication scientifique. Moi, effrayé, la soupçonnant de la trouver très présomptueuse et désuète, je lui dis que je l'avais sortie d'un roman de Rainer feuilleté par hasard dans une librairie. On dirait une mauvaise traduction d'une phrase de Peter Handke, me dit-elle. Ce qui ne m'étonnerait pas, répondis-je, sentant qu'elle venait de me délester d'un grand poids ; en fait, je découvris qu'il y avait des phrases qui pouvaient arriver à peser beaucoup plus, davantage même que le monde.

Concernant Rainer, dit-elle, je crois que je suis la seule personne de la famille qui sache encore pourquoi ton frère se fait appeler Bros. C'est possible parce que, moi, je l'ai oublié, dis-je. Pourtant tu étais là, dit-elle, quand avait surgi pour la première fois ce nom. Non, je ne m'en souvenais pas mais il me suffit de dire non pour commencer à me souvenir. Ce nom Bros, me souvins-je avec l'aide de tante Victoria, avait un lien avec l'écu héraldique de la famille Quirós. Un écu que, tout petit, Rainer avait vu à Ribadesella, dans les Asturies, au cours d'une excursion familiale à laquelle tante Victoria, elle aussi, avait participé. À un moment donné, Rainer, qui avait mis plus de temps qu'on ne le fait d'ordinaire à apprendre à lire, avait déchiffré en haut d'une tour faisant face à la mer la devise de cet écu héraldique : "Après Dieu, la maison de Quirós." Mais il la lut dans la précipitation et à voix haute : "Après Dieu, la maison de Bros." Le mot *Bros* resta en suspens dans l'air de l'après-midi, solitaire, unique : personne de la famille ne pouvait prétendre ne pas l'avoir entendu.

Bros.

Tout le monde l'entendit et tout le monde rit. Et la phrase entière finit par devenir la plaisanterie de l'été. Certains, comme moi-même, nous montrions impitoyables chaque fois que nous croisions Rainer : "Après Dieu, la grâce de la Warner Bros."

C'est de là que vient, tu vois, cet illustre pseudonyme des lettres nord-américaines, dit, sur un ton très ironique, tante Victoria peu avant de m'embrasser pour me souhaiter une bonne nuit et que, dans la mesure du possible, tout se passe bien lors de ma rencontre avec le monstre.

— Cela dit, me demanda-t-elle, pourquoi veux-tu le voir ?

Il est des questions auxquelles, parce qu'elles sont posées au dernier moment, nous ne sommes pas tenus de répondre. Quelques minutes plus tard, j'atteignis la rue de Paris où je me rendis presque immédiatement compte que je ne saurais où me mettre parce que je ne tardai pas à me retrouver entouré de personnes qui brandissaient des drapeaux espagnols et se dirigeaient vers le Cinc d'Oros à l'intersection de la Diagonal et du Paseo de Gracia car c'était de là que partait la manifestation pour l'unité de l'Espagne. Et, moi, je ne savais pas où me mettre, parce que, simplement, je ne m'identifiais à aucun des deux "projets politiques" qui s'affrontaient.

Même pendant les années de la dictature franquiste, je n'avais pas vu autant de drapeaux espagnols dans les rues de ma ville. Le plus choquant n'était toutefois pas leur nombre mais qu'ils se trouvent juste au milieu du paysage de ma mémoire le plus cher, à l'entrée de la rue Enrique Granados en entrant par la Diagonal. Cet espace à deux pas de ce qui avait été la maison de la grand-mère Reus, je l'avais toujours perçu comme une peinture n'admettant pas de modifications parce qu'il y avait des années qu'il était pour moi totalement achevé ; c'était un lieu intouchable et, à tous points de vue, un territoire aussi inamovible et si uniquement à moi que, très souvent, il m'avait paru improbable qu'il puisse appartenir à quelqu'un d'autre et encore moins à un personnel étranger et, par-dessus le marché, croulant grotesquement sous des drapeaux.

C'est pourquoi, ce dimanche matin, voir cet espace si surchargé de signes intrusifs ne put que me mettre mal à l'aise visuellement, sans doute parce qu'il transformait la tendresse et la grandeur de mes meilleurs souvenirs

d'enfance en un paysage grossier et fanatique. Pendant d'interminables minutes, je ne fis que me déplacer d'un côté à l'autre, faisant tout pour ne m'associer ni avec ceux qui allaient manifester ni avec ceux qui les détestaient. Jusqu'à ce que finalement – il en était temps – j'échoue dans un lieu apparemment propice au repos et où, au passage, je me sentais un peu isolé. Je trouvai pour m'asseoir, près du local où était jadis la pelleterie Tapbioles et Pirretas – quand j'étais enfant, l'étrange nom de ce commerce m'avait d'abord fasciné puis intrigué –, des bancs de bois qui, par chance, n'étaient pas de style pseudo-gaudien. La mairie avait baptisé l'endroit "espace Néstor Luján".

Une plaque indiquait les dates de naissance et de mort de celui à qui il était rendu hommage, un écrivain qui, en son temps, avait été un personnage très connu dans la ville : journaliste, gastronome et écrivain. Découvrir qu'il était né le 1^{er} mars 1922, le même jour et la même année que Père m'impressionna, quoique, à la différence de ce dernier, Luján ne fût pas venu au monde à Barcelone, mais à Mataró. Père avait-il eu vent de cette coïncidence ? C'était l'une des multiples choses que je ne pourrais jamais lui demander et que, par conséquent, je n'arriverais jamais à vérifier. Mais quelque chose m'avait mené jusqu'à ce banc et ce même quelque chose m'amena à reconstruire dans ma mémoire, avec une facilité rare, une phrase de Luján qui était dans mes archives et dont je m'aperçus que je la connaissais par cœur : "On vit ici, dans ce pays de dédains et d'oublis qui nous appartient."

Je ne sais toujours pas comment je m'imaginai Père se l'appropriant alors qu'il ne s'appropriait jamais rien, et je l'imaginai aussi la disant (en ayant parfaitement raison, étant donné l'oubli dans lequel lui-même avait déjà sombré quelques semaines après sa mort) : "On vit ici, dans ce pays de dédains et d'oublis qui nous appartient."

Je réussis à rester tranquille pendant quelques minutes, me sentant même défendu, protégé par l'énergie suscitée par l'absence de Père. En fait, assis sur ce banc, je commençais à me sentir invisible ou du moins à l'abri de ce qui était en train de se passer, parce que je voulais croire que les autres voyaient en moi le personnage de Père et non son fils aîné, moi-même. À telle enseigne que j'en vins à croire que, vu ainsi, il y eut même un moment où je me dis que je n'étais pas moi, mais Père, ce qui me fit penser que rien de l'extérieur n'était lié au subalterne et artiste citeur répondant au nom de Simon Schneider. D'où ma frayeur extrême quand un couple entre deux âges, lié apparemment pour la vie, me demanda si je ne serais pas Simon, le frère de Rainer Schneider.

J'étais en effet Simon, aurais-je dû leur répondre, mais cette question inattendue me paralysa, peut-être aussi parce que j'étais resté trop longtemps enfermé dans la bâtisse de Cadaqués et avais perdu l'habitude de me mêler aux gens.

Ils avaient fait la connaissance du jeune Rainer il y a des années, me dirent-ils, et voulaient savoir si j'étais ce Simon qui le réprimandait si impitoyablement lors des fêtes nocturnes. Je me retrouvai encore plus paralysé, complètement stupéfait. Puis je balbutiai quelque chose, sans percevoir clairement ce que j'étais en train de dire. Ils étaient des amis de Rainer Schneider, m'expliquèrent-ils. Quand ? Pendant un été très amusant, il y avait des années et des années, à Sant Martí de Centelles. Ils se souvenaient aussi de moi, à supposer que je fusse celui à qui ils pensaient, mais peut-être ne me souvenais-je pas d'eux parce que, faisant partie du groupe des plus de vingt ans, je n'avais jamais appartenu à leur bande...

J'aurais voulu quitter au galop l'"espace Luján", mais je compris aussitôt que réagir ainsi m'aurait posé encore plus de problèmes, aussi me retins-je, la terreur que m'inspiraient ces interminables et confuses paroles me

suffoquant. Ils espéraient ne pas se tromper, je les entendais insister, mais mon faux air de Simon Schneider ne pouvait être confondu avec personne.

Je me disais : mon visage était-il par hasard resté congelé dans le temps ? Un tel désarroi finit par m'inciter à essayer de recouvrer mon identité et à regarder le grand balcon de la grand-mère Reus au troisième étage du 114 de cette rue, un balcon appartenant jadis à la famille et où l'on m'avait photographié, enfant, avec une tante Victoria splendide, très jeune, dessinant génialement les joueurs de tennis de l'époque, tous étrangers.

Pendant un court moment, mon regard réfugié dans ce balcon, je réussis à me calmer un peu. Mais je finis par pousser un grognement. Moi aussi, je trouvais que c'était amusant, ajouta alors, insolente, la femme. Aussitôt un soupçon s'empara de moi. Ne serais-je pas en face de deux indépendantistes qui, me voyant étranger aux espagnolistes, croyaient que je partageais complètement leur point de vue et, pour cette même raison, me parlaient avec cette confiance si excessive ? Mais je perçus aussitôt l'existence de la possibilité opposée, car le fait de parler en catalan ne signifiait pas qu'ils étaient indépendantistes... Tandis que je me posais ces questions et peut-être parce que la situation était embrouillée et labyrinthique – la situation politique qui, dans un camp comme dans l'autre, s'était tellement enlisée dans la propagande et les mensonges qu'elle produisait les mêmes effets que la brume sur le fleuve : empêchant de voir ce qui était réel uniquement jusqu'au moment même où cette brume insensée se levait –, je finis par penser à autre chose, à mon parent éloigné, le musicologue Marius Schneider, un autre qui s'était perdu dans le temps, mais dans son cas bien des années auparavant.

Je savais que, certains jours, ce Schneider s'était, lui aussi, promené dans le quartier où je me trouvais : il s'y était promené avec son ami le poète Juan Eduardo Cirlot, parlant de symbolique et surtout du thème qui les intéressait le plus : le labyrinthe et ses issues.

Puis je me rendis compte qu'il y avait également une autre possibilité : ce couple catalan complice diabolique de Grand Bros, tout compte fait trop étrange et aléatoire, interrogeait précisément sur la personne avec qui, après des années de radicale séparation, j'avais rendez-vous dans quelques minutes dans la paroisse du saint-père Eugène.

Si c'était le grand matin du Hasard, il valait mieux me préparer à affronter un tout autre genre d'éventualité. Je me souvins de paroles de Justo Navarro qui n'avaient cessé de m'accompagner au long des années parce qu'elles me rappelaient combien nous sommes fragiles et vulnérables puisque n'importe quel hasard peut nous détruire en une seconde : "La langue du hasard est aussi celle de la fragilité : il y a des coïncidences et des hasards qui nous font mourir de rire et d'autres qui nous font mourir tout court."

Tante Victoria ne m'avait-elle pas recommandé de prendre des précautions et rappelé que, ce jour-là, je pouvais mourir pour n'importe quelle sottise ? Mes soupçons que le couple lié pour la vie avait été envoyé pour m'escorter sur le chemin menant à la paroisse du saint-père Eugène se dissipèrent quand je vis qu'ils ne savaient même pas que mon frère, ce don Juan pervers de Sant Martí de Centelles, était devenu une star médiatique. Je vis qu'ils ne le savaient même pas quand, avec une bienveillante et évidente expression de bonne foi, ils me demandèrent si Rainer avait fini par faire des études d'avocat, comme il l'avait apparemment annoncé au cours de ce lointain été.

Il n'est jamais parvenu à faire son droit, dis-je d'un ton tranchant. Puis j'ajoutai que Rainer n'était pas fait pour les lois. Ils me regardèrent d'un air surpris et finirent par me demander si je parlais de mon frère au passé parce qu'il était mort. Non, mort non, il est simplement devenu invisible, répondis-je, et moi, je suis son père.

Aujourd'hui, les fous sont les maîtres du monde, dit le mari que ma réponse semblait mettre très mal à l'aise. Tu ressembles comme deux gouttes d'eau à ton frère, dit sa femme, également dans l'idée peut-être de se venger de moi. C'est que je suis lui, je suis Rainer ainsi que mon propre fils, répondis-je à toute vitesse.

Tu ressembles à un crocodile, dit le mari, je suppose en voulant me signifier de me taire et de moins secouer sa partenaire.

Moi, voyant que tout se compliquait, je me dis uniquement que je n'aurais jamais imaginé que je finirais si angoissé dans le paysage le plus sacré de ma mémoire.

Je me levai d'un coup, énergique et déterminé, prêt à tout. Ou à l'angoisse, me disais-je en mon for intérieur. Et je commençai à quitter cet endroit, à laisser dans mon sillage les deux lourdauds qui m'avaient presque coincé en ce lieu, ces étrangers qui s'étaient trop mêlés de mes affaires. Il n'était pas question de perdre davantage de temps dans les pires sacs de nœuds, me dis-je, et je ferai mieux de me diriger déjà vers la paroisse du pape Eugène, parce qu'à ce train, je pouvais même arriver en retard au rendez-vous. Aussi me mis-je en marche afin de laisser vite dans mon sillage ces deux casse-pieds. Une citation d'Ortega me parut opportune pour m'accompagner dans ma retraite : "La caractéristique du moment, c'est que l'âme médiocre, se sachant médiocre, a la hardiesse d'affirmer les droits de la médiocrité et les impose partout" (*La Révolte des masses*).

Même si la phrase pouvait paraître réactionnaire, Ortega ne l'était précisément pas. Ce qu'il entendait par "masse" n'avait rien à voir avec une classe sociale, encore moins économique. Il divisait l'humanité entre ceux qui exigeaient beaucoup d'eux-mêmes et croyaient à l'effort, et ceux qui se contentaient d'être toujours à tout moment ce qu'ils étaient déjà.

Je me dirigeai vers la rue Aribau, jouant à simuler que j'étais saturé de citations qui avaient fait de moi un individu d'un notable poids physique arrivant à peine à faire un seul pas. J'arrivai obsédé à dessein par les mots *poids* et *pas*, sans doute pour pouvoir alléger la pression face au poids du grand pas que j'allais faire en me postant rien de moins que devant l'auteur distant, devant le Grand Frère (qui était l'une de mes manières secrètes de le nommer en privé).

Je cherchais mon profil dans toutes les vitrines et ne voyais que les mots d'une phrase, d'une unique phrase, c'est-à-dire que je me voyais moi-même avec un profil de citation de Léonard de Vinci : "Toute chose qui pèse veut aller au centre du monde par le chemin le plus court." Et c'était précisément ce que je voulais : ce matin-là, ne pas tarder à rejoindre Rainer au centre de mon monde.

Je n'ignorais pas que cette sensation que ce que nous écrivons ne nous appartient pas a toujours existé, depuis la naissance de l'écriture. Je n'ignorais pas qu'elle avait traversé toute l'histoire de l'humanité avant d'arriver intacte à notre époque, indemne et aussi fraîche qu'au départ.

D'après ce que j'en savais, ce sentiment assaillait en général tous ceux qui écrivent, auteurs reconnus ou pas. “Depuis que j'ai commencé à écrire, il y a des textes dont je remarquais qu'ils n'étaient pas de moi”, déclara, un jour, Mario Levrero pour qui ils ne pouvaient venir que d'une partie de lui qui lui était complètement étrangère, voire hostile, ou bien des mauvais tours que lui jouait la mémoire en lui dictant un texte étranger, effaçant de son esprit le fait qu'il n'était pas de lui. Levrero racontait qu'un jour, il avait écrit d'une traite un récit plutôt long, l'histoire d'un type qui se réveillait en pleine nuit et remarquait par hasard que sa femme dormant à côté de lui avait une sorte de ligne très fine sur le visage et, en la suivant, il découvrait qu'elle portait un masque, que ce visage qu'il connaissait n'était pas le vrai. Alors il se levait, se mettait à marcher et s'apercevait que la ville qu'il connaissait n'existait pas, ce n'étaient que façades, cartons peints que des ouvriers installaient au même moment parce que le soleil se levait...

L'histoire achevée, Levrero s'était dit : elle n'est pas de moi, elle ne peut pas être de moi. Et il s'était mis à téléphoner à des amis ayant quelques liens ténus avec la littérature pour leur demander s'ils avaient écrit eux aussi ou si on leur avait raconté, un jour, une histoire comme celle-là. Aussi, convaincu que la nouvelle n'était pas de lui, il la détruisit.

Écrire quelque chose et ne pas s'en sentir le propriétaire pouvait donc être si alarmant ? C'était peut-être préoccupant pour Levrero mais, en revanche, pas du tout pour moi, sans doute parce que ma propre profession de *hokusai* avait si bien assimilé les citations étrangères que l'inquiétude ou la panique ne s'emparaient de moi que lorsque je voyais écrit quelque chose que je percevais comme pouvant être de mon cru. C'est de moi, pensais-je alors avec une véritable horreur et j'avais envie de disparaître sous terre.

J'étais en train de penser à ces choses, ainsi qu'à d'autres (liées à la peur croissante que j'avais soudain commencé à éprouver pendant les quelques minutes qui me restaient avant ma rencontre avec Rainer), quand je vis que, pour m'être attardé en pensée sur toutes ces choses, le trajet à pied avait été plus long que prévu, comme si j'avais traversé des pays très différents les uns des autres, des pays que j'aurais entrevus à moitié endormi, comme transporté par un invisible véhicule fantomatique...

Peu après, moins assoupi, je m'étais engagé dans la rue de Londres menant directement à la paroisse du saint-père Eugène. En fait, je pouvais déjà voir un bout du clocher de l'église, à l'angle des rues de Londres et Borrell. Je regardais de ce côté-là quand commencèrent à sonner les cloches qui, en principe, appelaient pour la messe de onze heures, mais on aurait dit qu'elles fêtaient ou signalaient mes retrouvailles avec mon frère invisible, bienfaisant et tyrannique, responsable du "financement de Van Gogh", l'une des grandes icônes des écrivains cachés de ce bas monde...

Je continuai à marcher sans me laisser impressionner d’être un citoyen à pied qui aurait très vite le privilège d’être en face de quelqu’un qu’aucun journaliste n’avait réussi à rencontrer pendant les deux dernières décennies. Je marchais lentement, comme s’il m’était égal d’être ponctuel, pensant à des choses de ce genre, m’accompagnant parfois de quelques citations littéraires, compagnie que je ne pouvais jamais refuser, mais pas forcément bonne pour ma santé mentale. En fait, déjà Père, à l’époque, m’avait fait remarquer – ma tête étant toujours aussi absorbée par l’*art des citations* – que ma tendance à la folie pouvait y trouver des renforts. Père me le disait uniquement à cause de ma passion à enregistrer et archiver des phrases si bien que ce qu’il aurait dit s’il avait su que je collaborais avec Rainer aurait été hallucinant. Une chance qu’il n’ait jamais rien su du “financement de Van Gogh” qu’il aurait à coup sûr trouvé incompréhensible.

Toujours est-il que rue de Londres, juste à quelques mètres de l’église du saint-père Eugène, je réussis à atténuer ma grande frayeur à l’idée de rencontrer un frère transformé, par le souvenir de quelques vers de John Donne liés à la spirituelle langue des cloches : “Qui ne jette un coup d’œil au soleil quand le soir tombe ? / Qui détourne ses yeux de la comète quand elle éclate ? / Qui n’écoute une cloche quand pour telle ou telle raison elle tinte ? / Qui peut cesser d’écouter ce carillon, dont la musique le transporte hors de ce monde ?”

Concentré sur les vers et essayant de me souvenir de la dernière fois que j’avais vu Rainer, vingt ans auparavant, je vis soudain, posté à côté de la porte de la paroisse, un homme portant une casquette à l’envers, aux cheveux longs et blancs, en train de fumer ; un type qui paraissait avoir à peu près l’âge de mon frère, mais qui n’avait pas l’air d’être lui. Comme si c’était trop peu, à mesure qu’il avançait, je vis, méfiant et étonné, que le type qu’il me rappelait vraiment était Balfour, un Écossais de qui je n’avais depuis des années aucune nouvelle, mais qui, compte tenu de ce que je

croyais, pouvait être encore dans les parages, errant dans Barcelone, avec qui, malheureusement, on ne pouvait jamais se sentir tranquille, parce que son caractère oscillait en général entre la folie la plus extrême et une démente parfois atténuée par une force extérieure inexplicable.

Que je me dirige vers personne d'autre que Balfour me parut un vrai problème. Parce que de ce terrible Écossais, le plus juste qu'on pouvait en dire était, pour paraphraser Cortázar, que c'était "quelqu'un qui marchait dans les parages" ou mieux, qu'il s'agissait de "quelqu'un qui écrivait dans les parages" et cette dernière expression était la plus littérale, la plus précise qu'on pouvait trouver pour désigner Balfour parce qu'en fait, du moins pendant les années où je l'avais vu assez souvent, ce foutu Écossais, profondément assommant, écrivait uniquement dans la rue où il clouait avec un marteau des messages sur les arbres ou les collait avec du savon sur les bancs, les palissades où il était interdit d'inscrire des publicités, sur les cabines de téléphone, les serviettes des bars. C'était un artiste de rue, et quand il en avait assez de traîner dans les paysages urbains, il allait à la plage de la Barceloneta, par exemple, et écrivait sur le sable, toujours la même phrase, partout le même message stupide :

"Quelqu'un est ici."

Ce "quelqu'un", c'était, bien sûr, lui, qui était toujours là, ou ici, ou là-bas, mais il y était ; il portait toujours sa sale casquette à l'envers. Il semblait membre de l'improbable club de ceux qui veulent être présents partout et ignorent toujours que, même s'ils ont beau faire des efforts, il est de multiples endroits où nous ne serons jamais. Mais non. En m'approchant de plus près, je pus voir que la myopie m'avait de nouveau tendu un piège ce matin-là, cette fois monumental. Parce que je m'aperçus que ce type n'était nullement Balfour. Celui qui était devant la porte de la paroisse avait

un faux air de Balfour, mais il était en fait très différent de lui dans toutes sortes de détails, parce que, pour commencer, la folie n'était pas inscrite dans le rictus de son visage.

À deux pas de ce type, j'étais pétrifié en découvrant qui il était. Le passage du temps semblait avoir déposé sur lui des sortes de nids de poussière qui rendaient sa silhouette encore plus cendreuse. Mais il n'en avait pas sur sa moustache, entre autres parce qu'il en était dépourvu. Il était, il est vrai, vêtu comme aurait dû l'être le peintre Vergés à qui il n'était pas venu à l'esprit de le faire : vêtu en voyageur faisant son dernier voyage. Parce qu'au lieu de porter une bonne chemise, il en avait pris une qui, sans en être une, ressemblait à une camisole de force. C'était sans aucun doute Rainer, c'était Rainer, ce voyageur faisant son dernier voyage. Rainer sans moustache, l'air étrangement triste, comme quelqu'un qui, à ce même instant, mettrait fin à ses jours. Et on pouvait imaginer qu'au moment où on réussirait à le voir marcher davantage, apparaîtrait en lui son "insatiable non-moi", façon ambiguë de dire "je ne suis pas ici, mais j'y suis".

Nous voulons tous qu'on nous rencontre, pensai-je, effrayé, en remarquant que, même s'il faisait tout pour qu'il me soit difficile de le reconnaître, c'était lui. C'était l'auteur distant et, au tréfonds de lui-même, il est sûr qu'il attendait que je le reconnaisse. Il était au fond ridicule qu'ayant passé vingt ans à chercher précisément le contraire, il tienne tant, à ce moment-là, à ce qu'on le reconnaisse. Mais rien ne prouvait qu'il s'agissait de ce qu'il attendait vraiment. Pendant quelques secondes, je restai perplexe jusqu'à ce que j'essaie d'effacer en moi les premières impressions que j'avais eues en le voyant car il s'agissait d'un lieu commun répandu : nids de poussière et air cendieux.

Mais je n'y parvins pas. Comme si c'était trop peu, est restée en moi depuis, me poursuivant comme un traître coup de poignard de ma mémoire, une preuve de mes limites. Mon comportement fut également ridicule parce

que ma première impulsion, découvrant que c'était Rainer, fut de le serrer dans mes bras, même si, à mi-chemin, je fus obligé de renoncer à capter non seulement son sourire glacé mais aussi le regard profondément irrité qu'il crut bon de m'adresser. Je me postai juste à deux mètres de lui et, quand il commença à me vouvoyer, j'eus l'impression que m'attendaient des moments durs que je devrais différer dans la mesure du possible.

— Vous pensez donc que, comme je vis en enfer, je ne suis pas très convaincu par ce que j'écris ? me demanda-t-il sur le ton du défi.

Il semblait être arrivé à l'église armé jusqu'aux dents et prêt à en découdre.

Ce n'était pas exactement ce que je lui avais dit même s'il est vrai que je lui avais envoyé un courriel lui demandant s'il n'avait pas l'impression d'avoir passé vingt ans en enfer. Peut-être avait-il lu ces mots plus profondément que je ne l'avais prévu et compris que j'insinuais que l'enfer pour lui, c'était de ne rien savoir sur sa propre œuvre.

Comme il n'était pas mauvais non plus qu'il l'ait compris ainsi (parce que, tout compte fait, c'était en réalité ce que je pensais), je lui répondis comme si réellement je lui avais dit inopinément ces mots si cinglants et expliquai que j'avais simplement voulu me référer à la colonne vertébrale de son œuvre, au travail remarquable concernant les citations qu'il y avait en elle. Il fit comme s'il ne me comprenait pas et j'ajoutai alors que, pour moi, il avait défendu avec bonheur la structure intertextuelle de son œuvre face à ceux qui l'attaquaient, mais je le soupçonnais de n'avoir jamais cru pour de bon à la méthode utilisée pour que les phrases étrangères donnent une armature au tout.

Je m'aperçus aussitôt que j'étais allé trop loin et avais franchi la ligne rouge au moment de renouer une conversation qui, en dehors des courriels, était gelée depuis vingt ans. Cependant il était le seul responsable de ses

piques initiales et du traitement inadmissible que, d'emblée, il m'avait fait subir, cherchant à me faire me sentir comme un pauvre serf.

Mais il est normal qu'il ne comprenne pas vraiment la méthode bien qu'il la défende, dit Rainer. Et pourquoi était-il normal qu'il ne la comprenne pas ? Parce qu'il était impossible, dit-il, d'être un bon artiste et, en même temps, quelqu'un qui était capable d'expliquer de manière intelligente son travail.

Quand je lui dis que sa phrase était spirituelle, mais que ce genre de démonstrations ne m'impressionnait pas, il rétorqua qu'en effet, sa phrase l'était, toutefois elle n'était pas de lui mais de John Ashbery, parce que, lui, il n'arrivait pas à être aussi astucieux que ce dernier, même si, moi, je l'étais encore moins que lui et qu'Ashbery uniquement parce que j'en étais empêché par mon mal connu.

J'étais glacé et je ne lui demandai pas à quel mal il faisait allusion parce qu'il était inutile de simuler de ne pas savoir de quoi il me parlait. En effet, tout le monde savait, ajouta-t-il, que mon mal, ma maladie, n'avait qu'un nom. Il fit une pause et dit :

— Paranoïa.

Le mot gifla mon visage comme s'il s'agissait d'une vague géante d'une force insolente. Las de vivre dans mon esprit, je l'épelai en silence : Paranoïa. C'était un coup bas parce que si j'avais, il est vrai, souffert de quelques accès de celle-ci dans ma vie, il n'était pas moins vrai que c'était un mal que j'avais essayé de combattre à fond. Et s'il était acceptable que je veuille me souvenir de quel mal j'étais atteint, me rappeler mon point faible à la première occasion avec toutes les lettres d'un mot tabou pour moi me parut profondément misérable de sa part.

Comme le coup m'avait assommé, j'essayai de me venger en le regardant de haut en bas et de bas en haut, uniquement pour corroborer au moins l'impression – paranoïaque ou pas – que j'avais eue dès que je l'avais vu ce

jour-là : s'être caché si longtemps l'avait fait souffrir. Tante Victoria ne se trompait peut-être pas quand elle insinuait qu'il y avait quelque chose d'insane chez les écrivains qui se cachaient de manière délirante parce que l'invisibilité menait d'ordinaire au centre des ténèbres et aux *soleils noirs* des alchimistes.

— Et dites-moi, m'interrompit Rainer en ayant l'air de me reprocher quelque chose, pourquoi ne m'avez-vous jamais envoyé de phrases de Michaux ?

Nouvelle petite victoire de sa part parce que la question réussit uniquement à m'ébranler et, en plus, elle avait tout l'air de vouloir se joindre à la création délibérée d'une atmosphère très contraignante qui m'aurait constamment immobilisé comme esclave parfait aux pieds de Sa Seigneurie.

C'était irritant, mais le répugnant non-tutoiement l'était encore plus car il s'agissait d'insister et d'effacer quelque chose qui aurait dû toujours être perçu comme sacré : la fraternité. Et il est vrai que, s'il cherchait à recréer les lumières d'un froid bureau imaginaire, il y parvenait à merveille parce que, pour ma part, j'avais de plus en plus l'impression que nous avions passé tous les deux notre vie dans un appartement composé de deux bureaux contigus, glacés et horribles.

Je ne lui avais jamais envoyé de phrases de Michaux, mais je ne voyais pas où était le problème, lui dis-je d'une voix innocente, pensant que, tout compte fait, je ne lui avais pas non plus envoyé de citations d'autres auteurs qui peut-être auraient mérité aussi d'être nommés à un moment ou à un autre. Soudain il m'accusa de m'être concentré sur une élite d'écrivains et d'avoir délaissé tous les autres. C'était si tiré par les cheveux que je compris tout à coup, comme il m'avait semblé le percevoir dès le départ, qu'il s'était présenté ivre au rendez-vous. D'où sûrement l'inaltérable présence de la malveillance dans quasiment tout ce qu'il disait.

Qu'il soit ivre ou non, ses mots réussirent vraiment à me mettre mal à l'aise : il fallait supposer qu'ils avaient été dits uniquement pour me réduire encore plus à ma condition de simple subalterne. Mais protester contre ce traitement ne pouvait que me créer des problèmes parce que, que je le veuille ou non, j'étais Van Gogh, ce qui veut dire ceci : je ne pouvais oublier qu'au fond, Grand Bros me tenait sous sa coupe depuis des années et que j'avais dépassé les bornes avec mes derniers courriels, un peu osés. Je devais retourner à mon – je dirais presque congénitale – humilité habituelle.

Même ainsi, je ne voulus pas baisser la tête.

Malgré tout le respect que je vous dois, lui dis-je, j'aimerais savoir ce que diable vous avez vu chez Michaux qui pourrait être aussi important pour chacun de nous.

Rien qui soit de votre ressort, répondit-il d'un ton tranchant.

Puis, feignant de faire baisser la tension alors qu'en réalité, il la faisait monter, sûrement parce qu'il me trouvait tout à coup très calme, il me demanda si j'étais une crotte.

Je ne voulus pas lui demander de répéter ce mot, parce que je supposais que c'était ce qu'il attendait : que je me montre d'une monstruosité ridicule en lui demandant pourquoi il m'appelait ainsi.

— Simon Schneider, lui dis-je en lui tendant la main.

— Thomas Pynchon, répondit-il du tac au tac.

Cherchait-il à me faire croire qu'il était Pynchon ou simplement à rire de son invisibilité datant de deux décennies ?

Je réagis vite, mais maladroitement. Comme je disposais de quelques éléments – pas beaucoup – sur l'œuvre de Pynchon, je lui demandai s'il ne pensait pas que la paranoïa, centre de toute son œuvre, devait être comme l'ail en cuisine, ce qui veut dire qu'il fallait savoir la doser.

Vous ne savez pas comme je suis ravi d'entendre ces mots de la bouche d'un sage reconnu en la matière, dit-il. Aussitôt, je me maudis moi-même de lui avoir apporté sur un plateau cette nouvelle possibilité de me maltraiter. Même ainsi, cherchant avec insistance à lui montrer que j'en savais un peu sur Pynchon, je formulai la question posée par Oedipa Maas dans *Vente à la criée du lot 49*.

— Dites-moi, pourquoi les choses devraient-elles être faciles à comprendre ?

Il ne fut pas surpris. Eh bien, oui, répondit-il, je reconnais la phrase comme mienne. Eh bien, non, lui rétorquai-je, elle n'est pas de vous, elle est de Pynchon, et vous de Pynchon, vous n'avez rien, je l'ai interviewé il y a des années à New York. Réplique inventée, bien sûr, et vous, vous n'êtes sans doute pas la même personne que j'ai vue ce jour-là.

Bon, dit-il, vous n'avez pas pris une mauvaise direction, je ne suis pas l'écrivain Pynchon, mais le chef de la sécurité de Mr Bros. Je ne savais pas à quoi était en train de jouer Rainer, s'il voulait s'amuser avec moi ou m'écraser, ou les deux à la fois. Il y eut un bref silence de ma part et je restai songeur, comme si je ressemblais de plus en plus à Molloy quand il avait l'air d'une crotte et restait immobile et pensif. Comme je suppose que vous le comprendrez, dit Rainer, nous avons pris des précautions, parce qu'il faut tout prévoir et nous ne voulions pas courir le risque que vous vous présentiez aujourd'hui ici avec un escadron de journalistes. Bien sûr, bien sûr, lui dis-je, croyez que je vous comprends, vous ne pouviez pas me faire entièrement confiance. Ce qui ne m'empêche pas de m'appeler Pynchon, insista-t-il. Comme l'écrivain, j'ai déjà compris, dis-je. Oui, monsieur, dit-il, comme l'écrivain que je protège. J'aurais aimé vous dire qu'une telle farce arrivera vite à terme, mais j'ai fini par me réfugier en moi-même et je me suis ressouvenu de cette citation de Beckett : "Et votre maman ? dit le commissaire. Je ne saisissais pas. S'appelle-t-elle Molloy aussi ? dit le commissaire. S'appelle-t-elle Molloy ? dis-je. Oui, dit le commissaire. Je réfléchis."

— Elle s'appelle donc aussi Pynchon ? lui demandai-je, au moins pour m'amuser, moi aussi, un peu.

— Eh bien, oui, ce qui me permet de vous dire que de la même manière que vous n'ignorez pas que vous travaillez pour moi, moi, qui m'appelle Pynchon, je n'ignore pas que je travaille pour Pynchon. Voyez-vous enfin où je veux en venir ?

J'en restai songeur.

Non, je ne pouvais pas voir où il voulait en venir, je n'arrivais qu'à voir que sa façon d'aller d'un côté à l'autre dans ce qu'il me disait me rappelait le style littéraire de Rainer Bros que tante Victoria avait tant critiqué la veille : ces changements impromptus de thèmes, la voix propre aussi

volatile et cette conscience permanente d’être deux reflétant à tout moment l’esprit de l’auteur... Et, surtout, cette tension permanente apparaissant dans ses textes et qui, par ce que je pouvais en voir, apparaissait aussi dans sa propre vie privée : la tension entre ne pas savoir s’il fallait incarner le rejet de l’écriture et y renoncer ou avoir foi en la littérature, mettre partout de la joie et continuer à écrire. Il y avait à tout moment cette tension dans tout ce qu’il écrivait, car il se demandait toujours au départ s’il écrirait ou pas, et plus tard, quand il était devenu évident qu’il écrivait, s’il devait continuer ou pas. Avoir la foi ou jeter l’éponge, envoyer tout au diable, *that is the question*, telle était la question, son thème central : la foi en la littérature, comment la conserver à une époque où le Réseau, tel un traité d’anthropologie global, savait tout de nous et supplantait les écrivains dans leur tâche.

Une heure plus tard, dans le jardin de l’hôtel Alma vers lequel nous nous déplaçâmes parce qu’il dit y être logé, j’essayais de lui résumer, sans doute avec une emphase excessive dans les détails, ce qu’avait été ma vie au cours des dernières heures, entre le vendredi soir et ce moment-là. Et, dans mon recensement exhaustif, je m’étais surtout arrêté sur ce qui avait été le moment de la plus grande angoisse – ma grande lassitude de vivre dans mon esprit et le dramatique blocage au beau milieu d’une phrase, là-bas dans la bâtisse –, mais j’avais su aussi m’arrêter dans la quincaillerie du sombre Ferragut, l’histoire du moment où je m’étais réfugié dans la verrière tragique de Pascoaes, je lui fis toutes sortes de descriptions de l’enfer – la route qui séparait Cadaqués du monde –, la terrible nuit vietnamienne dans la maison de tante Victoria, mes paniques et rares joies de subalterne humilié (arrivé à ce point, je m’amusai dans mon malheur et il me regarda comme s’il pensait que j’exagérais), dans mon inquiétante activité d’agent ou d’ange des disparitions...

Au lieu de l'interroger sur lui et son horaire d'homme caché qui, en fait, titillait tant ma curiosité, j'avais passé mon temps à lui raconter avec force détails ma vie, celle des dernières heures. Soudain il me demanda – il semblait y avoir réfléchi bien avant – si je ne pensais pas qu'écrire de la fiction était une autre façon de penser.

J'en restai songeur.

Je ne suis personne pour répondre à cette question, finis-je par lui dire tout en remarquant pour la première fois que les trois whiskies qu'il avait déjà bus au bar du jardin avaient commencé à faire en lui quelques dégâts. Je ne savais pas pourquoi diable je m'étais obstiné à imaginer qu'avec le temps, il serait devenu plus sobre, consommerait moins d'alcool alors qu'il était tout à fait permis d'en douter. Je le regardai sans rien dire, cherchant peut-être – sachant combien il serait inutile d'essayer – à freiner son addiction aux whiskies. Je le regardai et vis que, dans un mouvement qui me parut très étudié, il sortait de sa poche un étui à lunettes et les mettait comme s'il voulait mieux me voir. Elles ne pouvaient ressembler davantage à celles que portait Père dans ses dernières années. Excusez-moi, dit-il, je ne voulais pas que vous vous sentiez visé. Phrase étrange, absurde. Visé par quoi ? lui demandai-je. Je vis que c'était précisément la question qu'il espérait car il avait dit ces mots uniquement pour pouvoir continuer à ôter ses lunettes. Et tout se passait comme avec Père, comme s'il était tout à fait conscient que ce geste lui servait à mettre en valeur son expression analytique et son attention toujours sur le qui-vive.

Mais je ne me suis pas senti visé, lui dis-je dans le même ordre d'idées. Vous faites bien, parce que je ne parlais pas de vous, rétorqua-t-il. Il ajouta : Je voulais juste parler de la manie d'écrire des fictions en tenant le réel tellement à notre portée, comme nous le faisons.

Grand Bros, partisan du réalisme contre les fictions ? Il ne lui manquait que cette imposture ! Toutefois rien ne montrait qu'il faisait mauvais ménage avec son mensonge bizarre. Au contraire. Il semblait profiter de la farce et en particulier du type de relation que nous avions. C'était comme s'il trouvait un charme infini au fait, par exemple, que nous continuions tous les deux à ne pas nous tutoyer. Et, pour ma part, j'avais commencé à ne pas trouver la chose gênante et inquiétante. En fait, j'avais commencé à avoir l'impression qu'aucun des deux n'était particulièrement intéressé par l'interruption d'un traitement protocolaire qui nous faisait découvrir le plaisir d'ajouter tout à coup, presque gratuitement, quelques gouttes de théâtre froid à nos vies.

Le théâtre froid des Schneider, pensai-je.

D'une certaine façon, me disais-je, cette étrange et désuète courtoisie faisait de nous des êtres libres parce que, aussi paradoxal que cela puisse paraître, elle nous exemptait de certaines obligations assommantes, nous libérait de conventions pesantes et, de toute évidence, de la première de toutes : de l'obligation d'avoir à être si rigoureusement des frères.

Mais tout n'était pas que théâtre, car il était évident que Rainer n'était pas venu de si loin uniquement pour passer un moment avec moi en me vouvoyant. Il avait plutôt, comme je m'en étais rendu compte peu à peu, fait ce voyage (même s'il eut beau ensuite tout maquiller comme il put) dans l'unique but de s'intéresser au patrimoine familial car il était convaincu, par manque d'information fallait-il supposer, que la bâtisse du cap de Creus avait une certaine valeur financière et que la moitié de l'héritage lui revenait. En percevant clairement que celle-ci n'existait pas et que nous n'avions hérité que d'un monceau de pierres, de ruines, il sut garder les formes, pas un seul muscle de son visage ne broncha, il encaissa la nouvelle avec une grimace sereine et impénétrable, voire élégante, dirais-je.

Passons à une autre affaire qui m'intéresse aussi, dit-il. Et il me demanda d'aller faire avec lui une visite à la tombe de nos parents. J'en eus tout de suite le pressentiment, c'était uniquement pour dissimuler et que s'efface rapidement de mon esprit son honteux – il est sûr qu'il avait de l'argent à la pelle – intérêt pour l'héritage.

Je lui demandai s'il savait qu'ils étaient enterrés à Cadaqués. Non, il n'en avait pas la moindre idée et n'y avait jamais pensé. Je voudrais vous rappeler, lui dis-je, que, pour vous, c'est du moins ce que vous avez écrit, Cadaqués est un village aussi mort qu'insignifiant. Oui, je le sais, et vous, vous êtes ce personnage sans intérêt qui y vit, dit-il avant d'ôter ses lunettes et de les remettre, puis de les ôter de nouveau et d'appeler la serveuse pour lui commander un quatrième whisky, et il me sembla que je le mettais au désespoir car, comme vingt ans auparavant, il voyait en moi un abstrait opiniâtre.

Peu importe, finit-il par dire, j'irai jusqu'à Cadaqués, c'est vital pour moi et, en plus, je peux changer d'avis sur vous. Il me sembla qu'il dissimulait de moins en moins bien la contrariété provoquée par l'absence d'héritage, mais il tenait tant à se rendre à Cadaqués qu'il me déconcertait, peut-être avait-il vraiment besoin d'aller voir la tombe de ses parents. Il avait, dit-il, des remords à propos de ce qu'était devenue dans les dernières années sa relation avec eux et il avait découvert qu'il ne pourrait pas vivre en paix avec lui-même s'il ne déposait pas au moins un bouquet de fleurs sur le caveau de la famille.

Celui-ci n'existait pas, il y avait une tombe sans fleurs, mais il ne me concéda pas la possibilité de le corriger parce qu'il recommença à s'obstiner dans son besoin absolu de se rapprocher de Cadaqués et, étouffant la haine qu'il avait ressentie envers nos "vénérables parents", à leur donner, quoique tardivement, raison en tout, raison dans la plupart des disputes qu'il avait eues avec eux, car tout compte fait, il avait toujours été, il le reconnaissait, égoïste et même cruel, moyennant quoi il méritait d'avoir eu de si mauvaises relations avec sa famille. Il était conscient, dit-il, de s'être trompé en de multiples occasions et de n'avoir été une âme

bienveillante que dans son extrême jeunesse quand il était hippie, angélique, absorbant des acides et du haschisch et, dans son innocence, sniffant de tout, ce qui ne faisait de lui qu'un pauvre idiot.

Je ne savais pas si je devais le croire et je ne savais pas non plus quoi lui dire, parce qu'il donnait et ne donnait pas l'impression de vouloir aller à Cadaqués cette même après-midi. Je le regardais, gêné d'avoir à résoudre ce problème, ce qui me rappela que j'avais précisément quelque chose à régler avec lui au plus vite : à savoir s'il pensait poursuivre "le financement de Van Gogh". J'aurais dû attendre davantage avant d'aborder le sujet, mais de nouveau, je commis une erreur en prenant l'initiative de lui dire que j'avais besoin de savoir au plus vite – j'employai un ridicule euphémisme – si la collaboration professionnelle entre nous deux continuait.

Il me jeta un regard haineux qui me fit paniquer, puis, à ma surprise, m'adressa soudain un sourire miséricordieux tout en ôtant de nouveau ses lunettes, cette fois-ci très calmement, reproduisant presque à la lettre la gestualité de Père. Long silence. Jusqu'à ce qu'il dise qu'il ne savait pas de quoi je lui parlais. Je dus lui rappeler ce que l'un de ses personnages secondaires, Torth, disait du "financement de Van Gogh" dans *A New Future Is Good Business*. Je comprends, dit-il en baissant la tête. Je pensais qu'il ne me dirait rien de plus sur cette affaire quand il m'expliqua qu'il m'avait remis pendant tant d'années ce salaire non pas en raison de mon bon travail de conseiller mais par superstition parce qu'une Gitane de l'East Side, venant d'arriver à New York, lui avait dit qu'il devait envoyer de temps en temps une contribution à un membre de sa famille pendant exactement vingt ans, ni un de plus, ni un de moins, s'il voulait que ses affaires à New York marchent bien.

J'avais du mal à le croire mais je vis que ce qu'il me disait de la Gitane avait l'air d'être rigoureusement exact et justifiait en outre fort bien ce comportement si étrangement généreux qu'il avait eu si longtemps avec

moi.

À peine arrivé à Manhattan, dit-il, tout allait de mal en pis pour lui et il avait alors songé à tenir compte de cet oracle et à m'envoyer cette somme à toute vitesse et, en moins d'une semaine, les choses avaient changé d'une façon si impressionnante et surprenante pour lui que, depuis, il n'avait plus jamais envisagé dans sa tête d'interrompre avant la fin de ces vingt ans exactement l'envoi du minuscule paiement.

Je compris que, comme les vingt ans exacts dont avait parlé la Gitane étaient arrivés à terme, le délai de la cartomancienne de l'East Side était devenu caduc. Il y avait des malheurs plus graves, me dis-je pour ne pas perdre le peu de courage qu'il me restait encore à cette heure. Mais la dernière chose qui m'attendait fut ce qui se passa tout à coup, Rainer, un peu perturbé, jeta ses lunettes dans un pot de fleurs proche, comme s'il s'était lassé d'elles, ou simplement voulait soudain perdre de vue le monde. Pour au moins garder mon calme, comme quelqu'un qui prie pour lui-même afin de se rassurer, je me souvins de quelques mots de Joe Brainard, extraits de son livre *Je me souviens* : "Je me souviens d'avoir jeté à la mer mes lunettes depuis le ferry de Staten Island par une nuit noire, dans un dramatique accès de dépression."

Je me dis : je vais les voir venir pendant tout le temps où je me souviendrais de Brainard et de son ferry de Staten Island. Ce fut ma façon de me protéger. Un artiste citeur, pensai-je, doit savoir trouver dans les citations des solutions à tout. C'était ce que j'étais en train de me dire quand je vis que Bros non seulement n'avait pas de lunettes, mais que son visage était entièrement découvert aux regards de tout le monde, parce qu'il avait aussi ôté sa casquette qui reposait à présent à ses pieds. Je songeai un instant à me pencher pour la ramasser et la lui tendre. "Maintenant je

comprends pourquoi j'ai dû me mettre au ras du sol pour réussir à éprouver une certaine sensation de survie", disait, je me souviens, un personnage de Carson McCullers.

Finalement, je ne me penchai pas, laissai la casquette à sa place reposer sur les cailloux du jardin. Je regardai Rainer pour voir s'il avait l'intention de la ramasser et vis qu'il ressemblait, du moins à mes yeux, à un grand taré dépourvu de sentiments et, pour le voir ainsi, il suffisait de rappeler la plus que probable farce qu'il avait montée autour de sa visite à la tombe de Cadaqués.

Je le regardai de nouveau cette fois plus attentivement, ayant la confirmation qu'il y avait là le grand taré universel et je me remémorai que, juste deux jours auparavant, il m'avait écrit dans son courriel de New York : "Ne me fais pas faux bond. Il est temps que je voie ton visage." Je pensai que c'était moi qui, à ce moment-là, avais le privilège de le voir et que ce n'était pas précisément le genre de visage que j'avais espéré regarder. Sur ce, un Rainer récalcitrant mais surtout insupportablement clownesque, reposa la question un peu bizarre sur la "visite au caveau familial" et renoua avec le thème du "règlement de compte avec soi-même", du grand règlement de compte avec sa "conscience inquiète". Je faillis de nouveau lui expliquer qu'un tel caveau n'existait pas, en revanche il y avait une triste poignée de terre remuée dans les alentours de ce village qu'il avait injustement qualifié – je n'avais jamais pu l'oublier – de "mort et insignifiant".

Cependant, après y avoir réfléchi à deux fois, je préférai tout compte fait ne rien rectifier. Jamais il n'avait pu rétablir sa relation avec nos parents, en vint-il à me dire, pas plus qu'il n'avait souhaité lui donner, un jour, en réalité un tour favorable, mais il avait besoin de se sentir en paix avec eux,

avec les morts, d'avoir une rencontre au pied de la tombe et, dans un monologue discret, de pouvoir leur dire tendrement ce qu'il aurait dû leur dire de leur vivant.

Je lui demandai – je me sentais déjà très irrité – ce qu'il était supposé leur avoir dit de leur vivant. Qu'il les aimait, répondit-il. Je jugeai ce dernier point intolérable parce qu'il avait pour moi atteint les cimes de la fausseté de tout ce qu'il m'avait dit de nos parents. Je décidai de le réfréner, d'intervenir d'un coup. Mais eux, ils n'aimaient que moi, dis-je, sur un ton presque infantile qui me fragilisa devant lui si bien qu'à partir de ce moment, il dut me trouver plus vulnérable qu'il ne s'y était attendu.

Rainer resta impassible pendant quelques secondes, ramassa sa casquette par terre, la remit sur sa tête et prit un air déplaisant qui finit par devenir amer. Qu'ils n'aimassent que toi était ce que j'aurais dû leur reprocher, dit-il, mais jamais je ne les ai réprimandés pour une telle raison, je ne voulais pas passer pour envieux, toutefois je me souviens du temps où je fermis la porte de leur foyer empoisonné, descendais l'escalier en commençant à penser à ce que j'aurais dû leur dire et avais tu.

Ses mots, confirmant que sa demande de visiter la tombe de Cadaqués était une vraie farce, me rappelèrent tout à coup *l'esprit d'escalier*², cette expression française qui signifie trouver trop tard la réplique : passer par ce moment où l'on trouve la réponse, mais elle ne sert plus à rien, parce qu'on est en train de descendre l'escalier, alors que la réplique spirituelle aurait dû fuser avant, quand on était en haut.

Rainer semblait avoir accumulé tout au long de sa vie un esprit de vengeance envers un grand nombre de choses, à commencer par le foyer paternel "empoisonné". Moi aussi, pour ma part, j'avais mon "esprit d'escalier", dans mon cas plus dissimulé, et, à la différence de mon frère, plus centré sur une seule chose : un désir secret de vengeance contre lui,

contre mon frère, contre Rainer, pour ses dédains répétés au long des derniers vingt ans et en particulier pendant l'heure et demie que nous venions de passer ensemble ce jour-là.

Rainer, en revanche, aurait beaucoup de travail si, un jour, il se décidait à mettre en branle le moteur-vengeance de son "esprit d'escalier" personnel. Il semblait avoir accumulé dans sa vie un esprit de vengeance envers un grand nombre de choses, à commencer par le foyer paternel "empoisonné". Parce qu'il donnait l'impression d'éprouver du ressentiment à l'égard d'une série d'affaires variées sans doute excessive, dont la plupart avaient affleuré pendant l'heure et demie que nous venions de passer ensemble. Parce qu'il y avait chez lui du ressentiment envers Cadaqués, pour y avoir été maltraité dans sa jeunesse, pour "l'avoir poussé à boire et à se droguer", à mes yeux, une accusation de sa part de toute évidence très arbitraire et injuste. Mais il y avait également du ressentiment à l'égard d'une foule de détails. Parmi ses rancœurs les plus étranges et les plus significatives, il y avait celle qu'il ressentait envers une jeunesse qui, peu de temps auparavant à Manhattan, sans savoir qu'elle parlait en plaisantant avec Grand Bros, lui avait dit que lorsque quelqu'un vendait ses succès, les convertissant en marchandise et qu'en lieu et place d'un espace de réflexion littéraire n'affleuraient que les éléments d'exportation de textes convertis en produits écrits par un type invisible, on finissait par ne devenir qu'une marque, la marque Bros, par exemple.

La seule chose qui, en réalité, arrivait peut-être à Rainer, me dis-je, avait sans doute à voir avec ce qu'avait dit Sénèque en son temps et que, par la suite, avaient répété ou traduit une foule d'esprits de tous les temps enclins au plagiat. Dans sa version la plus simple et, en même temps, la plus puissante, la phrase disait ceci : "Se situer au sommet n'entraîne que des problèmes."

2. En français dans le texte original.

Rainer dit soudain qu'il vivait dans un dur état d'angoisse qui s'était emparé de lui en particulier dans les derniers temps à New York à partir du moment où il avait compris qu'il était tombé de façon scandaleuse dans le piège consistant à croire qu'il était un vrai écrivain. Et, pendant quelques instants, sa phrase me remit en mémoire le drame des romanciers bourgeois qui, en se faisant une place dans la société, expulsaient les véritables écrivains, drame dont avait parlé à l'époque Canetti. Si Rainer pensait qu'il m'avait volé la place, qu'il m'avait expulsé pour se mettre sur le trône, il se ridiculisait, pensai-je. Mais en réalité, il n'y avait aucun indice permettant de penser qu'il pourrait croire pareille chose, j'étais plutôt le seul à pouvoir le faire car j'enviais probablement la position de Rainer.

Le voyant devenir triste, comme s'étant vidé à l'excès en m'avouant son dur état d'angoisse, je lui redemandai de quel piège il parlait. Alors, d'un pas lent, il alla ramasser dans le pot de fleurs ses lunettes et revint plus ragaillard, ce qui me reconforta à mon tour, mais pas pour longtemps car après une impromptue, longue et presque sauvage gorgée de whisky, il regarda les nuages longuement et littéralement, les yeux mi-clos. Tout montrait qu'il pouvait s'éterniser dans cette position quand il réagit, uniquement pour gifler l'air, comme s'il chassait des mouches ou cherchait à faire fuir quelque fantôme. Il me sembla alors voir en direct et au ralenti

son cerveau enregistrer l'entrée d'une idée inattendue et, lui, il restait d'une manière fulminante connecté à une étrange joie qui se transforma tout à coup en une sorte de sinistre grimace, produit direct de l'excès d'alcool. Mais grimaçant ou pas, son visage disait tout, était immensément transparent : il venait d'avoir une grande idée. Et celle-ci tomba tout à coup sur moi comme un coup de fouet sec, dur, implacable.

Avec ce qui m'était arrivé depuis le vendredi, dit-il, il souhaitait écrire un roman de non-fiction.

Une non-fiction sur mes pas désolés pendant cette fin de semaine d'octobre ?

J'étais si ébahi qu'il en profita pour me dire qu'il jugeait d'intérêt public de raconter fidèlement, sans jamais trahir la vérité, les avatars rencontrés au long d'une fin de semaine, par "un récalcitrant annotateur des choses étrangères, un maniaque des citations, le dernier survivant de la littérature".

Survivant ? Je n'arrivais pas à croire à ce que je venais d'entendre parce que je ne me voyais pas ainsi et moins encore comme un récalcitrant collectionneur et annotateur de choses étrangères. Je crois que si, après avoir dit ces mots si horribles, il s'était caché le visage et avait éclaté en sanglots ou s'était mis à rire à gorge déployée, il m'aurait rendu service parce que tout serait resté à l'état de plaisanterie et aurait été vite oublié. Mais non, par malheur, il ne se cacha nullement le visage, ni ne me dit non plus qu'il était en train de jouer avec moi, de se moquer de moi pour le plaisir et de m'humilier une fois de plus. Il n'en dit rien et laissa seulement entendre que tout était très sérieux et que je ne pouvais oublier que j'étais toujours à son service.

— Ne travaillez-vous donc pas pour moi ? me demanda-t-il comme s'il y allait de sa vie ou si la Gitane de l'East Side était sur place, assise à la table d'à côté avec sa boule de cristal, le menaçant de me poser toutes ces

questions pour savoir si elle devait lui recommander ou non de prolonger “le financement de Van Gogh”.

La réponse que j’aurais voulu lui donner était : Pardon, je travaille pour vous en effet, mais je ne vis pas pour vous donner du travail et ensuite avoir à écrire sur ce que je vis. Cependant, au lieu de lui donner cette réponse, je me contentai de lui dire que transformer ma vie en non-fiction m’avait fait un effet désastreux. Il feignit aussitôt de changer de thème – alors qu’en réalité, il ne bougerait pas d’un iota du chemin implacable induit par sa proposition – et commença à me parler de quelque chose que je crus, en un premier temps, n’avoir rien à voir avec ce dont nous parlions, il m’annonça que tout ce que j’avais, un jour, entendu dire de Thomas Pynchon, par exemple qu’il n’était pas un seul et même écrivain, mais une chaîne choisie d’auteurs qui s’étaient poussés du col en jouant à se passer le nom de Pynchon, tout ce qu’il m’était arrivé d’écouter et qui m’avait peut-être paru vraisemblable même si j’avais eu beau être incapable de le confirmer, tout cela, ajouta-t-il, il pouvait déjà le considérer comme complet et absolument certain, car lui-même, sans aller chercher plus loin, tel que je le voyais, Rainer Bros, par la grâce de Dieu, avait fait partie de cette chaîne, avait été et continuait d’être membre de cette organisation secrète, la meilleure preuve en étant qu’il avait écrit intégralement *Inherent Vice*, l’avant-dernier roman de Pynchon.

— Le drame, dit-il d’une voix plus basse, vient de ce que j’ai écrit le texte le plus lisse de tous les romans de Pynchon, celui dont l’intrigue est la plus simple et que je traîne cette honte.

Qu’*Inherent Vice* (“Vice caché”) soit si lisse, si simple, il en était le seul responsable. C’est vraiment horrible, dit-il, mais incontestable : il n’avait pas su canaliser quelque chose qu’il était très facile de mener à terme, en

particulier grâce à ses années de hippie à Cadaqués et d'autres expériences de l'époque riches en cocaïne, LSD et marijuana et une connaissance tout à fait démesurée du besoin général de sa génération.

Il ne voulait pas se tromper : quand arriva le grand défi, le grand jour et la grande heure d'être secrètement Pynchon, il n'avait pas su être à la hauteur. Pour ma part, je ne pouvais pas le savoir, mais, apparemment, quelques critiques nord-américains avaient même détecté des hispanismes traîtres dans la prose de Pynchon et l'un d'eux, doté d'une mystérieuse intuition et de talent, avait dit que tout au long d'*Inherent Vice*, il avait eu l'étrange sensation d'identifier toutes les phrases du livre comme *pynchoniennes* sans sentir qu'elles avaient été écrites par Thomas Pynchon "comme si quelqu'un avait voulu l'imiter sans posséder son propre cerveau, de manière à pouvoir avoir à chaque instant de façon convaincante ses pensées et ses réflexions exactes".

Ce fut un tel désastre que l'organisation secrète avait aussitôt cherché un autre écrivain pour publier le plus vite possible un nouveau roman de Pynchon, *Bleeding Edge*, essayant ainsi d'effacer la mauvaise impression laissée par *Inherent Vice*.

Au cas où je ne le saurais pas, me dit-il – et il est vrai que je ne le savais pas –, certaines citations que je lui avais envoyées, à cette époque, étaient directement entrées dans ce livre du grand Pynchon et peut-être pouvais-je encore me souvenir de certaines d'entre elles, de certaines de mes interventions involontaires : toutes sortes de phrases sur les délires les plus variés, acides lysergiques et pitreries hippies de ces années-là ; interventions involontaires de ma part, parce que personne ne me fit jamais savoir que certaines des citations que je lui envoyais allaient faire partie d'un roman de Pynchon, mais peut-être me souvenais-je encore de certaines phrases sur le LSD et autres fanfaronnades. Je pouvais, si je voulais, dit Rainer, jeter un coup d'œil à *Inherent Vice* et avoir la preuve que mes

citations y étaient, avoir ainsi la confirmation que je ne le trompais pas, qu'il était l'auteur de ce livre raté et que moi, par conséquent, j'étais en face d'un être humain qui était une part de Pynchon.

Il dit ceci : une part de Pynchon.

Il me fit rire.

Je crois que s'il m'avait dit que j'étais devant une part de gâteau de Pynchon, j'aurais ri aussi. Après tout, d'après ce que je venais d'entendre, Pynchon était un gâteau composé de différents ingrédients et auteurs. De l'auteur nord-américain, je n'avais lu que *Vente à la criée du lot 49* au début des années 1980 quand le roman avait été publié en Espagne, le personnage d'Oedipa Maas m'avait amusé, mais je n'avais pas réussi à comprendre de quoi parlait ce livre si compliqué et en plus si laidement édité dans sa version espagnole...

Je songeais à ce genre de choses quand il me demanda à quoi je pensais et je préfèrai lui répondre que je méditais sur ma difficulté à savoir quand il disait ou ne disait pas la vérité, car quiconque, l'écoutant raconter cette histoire inattendue, se heurtait au même problème qui se posait à tous ceux qui, par exemple, croyaient avoir connu dans une fête Pynchon, puis se demandaient s'il s'agissait du vrai. Avec pour ma part, cette circonstance aggravante, dis-je, que normalement personne ne pouvait parvenir à croire que son frère était précisément Pynchon ni même qu'il aurait pu être à un moment donné une part de Pynchon, même si son frère avait beau répéter avec insistance qu'il l'avait été. Eh bien, vous voyez, dit Rainer, vous aussi, d'une certaine façon, vous êtes et avez été une part de Pynchon.

Et une part de Bros, pensai-je, par la grâce de Dieu, sans parvenir à le dire.

Et comme s'il voulait qu'on remarque que quelque chose m'empêchait de le croire vraiment, il sortit directement d'une poche de sa veste une page arrachée à *Inherent Vice* et me la montra pour que je voie que j'étais

totallement impliqué dans sa rédaction, car il y avait des mots comme *toloache* dont il était difficile d'admettre qu'il ne venait pas de moi. Je devais me souvenir, dit-il : jeune, je lui avais longuement parlé de mon voyage au Mexique dans les années 1980 où j'avais vécu dans un endroit sur lequel s'était abattue une malédiction et où, par-dessus le marché, une petite amie mexicaine m'avait donné du *toloache*, la plante qui rend amoureux. Un lieu, dit-il, que j'avais baptisé "le jardin du diable", en souvenir d'un western de Henry Hathaway.

Il me lut cette page arrachée à *Inherent Vice* – il fallait supposer uniquement pour me la montrer à moi, qui sait à quelles fins ? – et il me sembla qu'en effet, elle contenait des apports personnels qui ne pouvaient m'être plus familiers. "Cet endroit est maudit depuis le départ, disait-il à qui voudrait l'écouter. Les Indiens y ont vécu il y a très longtemps et y célébraient déjà un culte avec des drogues, fumaient du *toloache* que nous appelons *jimsonweed*, produisant chez eux des hallucinations, se trompant en pensant qu'ils visitaient d'autres réalités..."

— Et dis-moi, n'était-ce pas du *jimsonweed* que tu fumais quand tu t'es trompé toi-même en retournant te promener dans Amarante ? me demanda Rainer.

Il était passé au tutoiement, ce qui, avant tout, me mit sur le qui-vive.

Il répéta la question gênante :

— Ce n'était pas du *jimsonweed* ? Allons, sors la vérité.

J'avais vécu au Mexique, lui dis-je, mais je n'avais pas passé mon temps, comme il l'avait toujours cru, à consommer ce genre de drogues qui vous transportent aisément dans des lieux irréels peuplés de fantômes. En fait, je savais de quel genre de drogues il s'agissait, mais je n'en avais jamais eu besoin, je n'avais jamais eu besoin de consommer du *toloache*, du *jimsonweed*, ou qu'on les appelle que diable comme on voudra ! pour me retrouver tout à coup dans des espaces chargés d'énergie due à l'absence,

semés de disparus. Autre chose, dis-je, c'était en raison des circonstances que j'avais inventé que j'avais consommé du *toloache*, peut-être l'avais-je inventé simplement pour vous éblouir à un moment donné, vous faire croire que je vous dépassais dans ma capacité à me déchaîner.

Il voulut alors au moins que je reconnaisse que, toujours sans m'en rendre compte – il était sûr que je ne m'en étais même pas aperçu –, j'avais participé à cette page de Pynchon et que, par conséquent, j'étais lié au plus éminent génie littéraire de notre temps. S'il avait simplement prétendu que je le reconnaisse, je n'aurais pas eu trop de problèmes avec lui, mais se comportant d'une manière au bas mot grotesque, il prétendit aussi que je reconnaisse que, grâce à son aide, j'étais une "part de Pynchon".

Je lui dis que je n'étais une part de rien du tout et que j'avais tant de choses à reconnaître que je pensais n'en reconnaître aucune. À ces mots, entra dans le jardin une dame qui, au milieu de drapeaux espagnols rouge et jaune, salua ses amies si bruyamment que Rainer ne put entendre ce que je lui disais. Tu as dit que tu le reconnais ? demanda-t-il tout à coup, visiblement heureux. Je n'avais envie de rien lui répéter et préfèrai prendre la tangente en lui annonçant que je lui avais simplement dit qu'il était terrible. Qu'est-ce qui est terrible ? demanda-t-il. Sûrement pas moi qui venais d'apprendre ce qu'il devait considérer comme vraiment terrible : la bruyante dame enveloppée dans ses drapeaux ou le *jimsonweed* ? C'est terrible, finis-je par lui dire, de construire, comme on le fait sur ta terre, sur un cimetière indien, parce que ce fut toujours le pire des karmas possibles.

— Sur ma terre ?

Avec l'index, telle la statue de Christophe Colomb, j'indiquai l'Amérique.

Quand il répéta avec insistance qu’il allait transformer ma fin de semaine en une non-fiction, j’aurais donné n’importe quoi pour ne pas réentendre ces mots parce que c’était la pire idée que quelqu’un ait eue depuis de nombreuses années. Rainer éveilla en moi une telle rage que je le trouvai plus affaibli qu’il ne l’était déjà comme s’il payait le prix de sa tendance exagérée – si démente, comme avait dit tante Victoria – à se soustraire plus longtemps qu’il n’aurait fallu à la vue de tous.

Il est clair, me disais-je, que se cacher ainsi est quelque chose qui finit par se payer au prix fort. Je devais le comprendre, commença à me dire Rainer, et voir qu’il avait besoin d’écrire un livre dont sur la quatrième de couverture les éditeurs pourraient répéter que tout ce qui était raconté dans cette non-fiction était la vérité et uniquement la vérité.

— La vérité de quoi ? lui demandai-je.

— De quelle vérité peut-il s’agir selon toi ?

La vérité sur la façon dont s’est déroulée ta vie cette dernière fin de semaine.

Il me pria aussitôt de lui en donner la permission. Il avait besoin, dit-il, d’écrire un livre de non-fiction avec le cap de Creus et Barcelone comme décor qui représenterait un changement dans son œuvre. Ou ne savais-je pas

par hasard que la non-fiction rendait obsolètes les modèles traditionnels de la création ?

Non, je ne le savais pas, lui répondis-je, je n'en avais pas la moindre idée mais elle me semblait idiote parce que, pour moi, vivre, c'était construire des fictions. Il y avait en plus de multiples raisons de poids pour affirmer que n'importe quelle version narrative d'une histoire réelle est toujours une forme de fiction. À partir du moment où l'on ordonne le monde avec des mots, sa nature se modifie...

Il m'interrompit de la main, d'un geste de désaveu, et me dit d'un ton déjà décidément obsessionnel qu'il avait besoin d'écrire un livre dans lequel il pourrait se mettre lui-même à l'épreuve, fragile comme il se sentait après son expérience ratée avec Pynchon. Pour ce faire, dit-il, il devait raconter la vie que je menais habituellement, dire la vérité, seulement la vérité, sur ma grise vie quotidienne.

Je trouvai bizarre que, en quête de la permission d'écrire ce livre, il qualifie ma vie de grise. Ce n'était pas une bonne façon d'arriver à ce que, faute de nous sentir frères, nous soyons du moins amis. Mais je lui dis qu'on n'accède jamais à la vérité et qu'en plus, il semblerait que tu ne saches pas que lorsqu'on raconte quelque chose qui s'est passé vraiment, les mots eux-mêmes commencent à suggérer des connexions qui semblent absentes des faits décrits... Comme si c'était trop peu, lui dis-je, la trame détermine ensuite ce qui reste dedans, ce qui reste dehors impose sa propre logique et guide l'écrivain...

Mais moi, je veux raconter, dit-il, ce que tu as vécu pendant ces trois jours historiques, y compris ta rencontre avec moi. Il semblait de plus en plus enthousiaste. À tel point que je me sentis obligé de mettre un frein à ses projets en lui disant que tout cela me faisait l'effet d'une très fâcheuse ingérence dans ma vie. Je devais lui faire davantage confiance, dit-il, et comprendre que c'était une bonne idée de décrire le monde sous la forme

d'une non-fiction, la vie d'un fournisseur de citations comme moi, quelqu'un fasciné d'être dans l'ombre : la vie d'un adorateur de phrases isolées, d'un intertextuel toujours au bord d'une falaise, la vie d'un "traducteur préalable" vivant chichement au nord de Barcelone et au sud du néant...

Au sud du néant ? lui demandai-je en exigeant des explications tout en lui signalant qu'en cas de refus, il n'aurait pas la permission requise. C'est beau, mais sans signification particulière, dit-il comme pour s'excuser. Il parlait et humiliait trop facilement, lui dis-je. Non seulement, il fit comme s'il ne m'avait pas entendu, mais en plus, il se remit à parler et à m'humilier, cette fois-ci sans ménagement. Personne en Amérique du Nord, dit-il, n'était capable de se demander quel genre de vie menait un distributeur de citations d'autrui, car personne, là-bas, ne pouvait arriver à s'imaginer que, même dans l'archaïque Europe, il y ait des personnes se dédiant corps et âme à archiver des citations tandis qu'autour d'elles, les amours, les membres de leur famille et leurs amis disparaissaient peu à peu.

— Disparaissaient ?

— Oui, toi-même tu me l'as raconté. Tu ne voudrais pas maintenant le nier ? À tes côtés disparaissent tous les êtres qui sont importants pour toi. Et ils s'effacent dans un certain mystère, n'est-ce pas ? C'est ce que tu viens de dire il y a quelques minutes. Le mystère, tu ne te l'expliques que par ta facilité innée en tant qu'artiste citateur, distributeur de phrases, conseiller d'un génie. Tu te crois un talent hors du commun pour que s'effacent les plus chaudes figures humaines qui s'approchent de toi.

Ce n'était absolument pas ce que j'avais dit et je protestai, mais mes mots tombèrent dans l'oreille d'un sourd parce qu'il ne m'écouta même pas et se mit à m'expliquer que révéler aux lecteurs nord-américains l'existence d'un

sale oiseau comme moi les inquiéterait, car c'était comme les mettre en contact avec le dernier survivant d'une ancienne splendeur de la littérature présente, aujourd'hui, uniquement dans les ténèbres.

Les offenses mises à part, il me parut exagéré qu'il me voie ainsi et je lui demandai s'il disait réellement pour de bon que j'étais le survivant d'une splendeur dans les ténèbres.

— Mais, mon cher Bros, lui rétorquai-je, tu crois vraiment qu'il n'y a pas en Amérique de distributeurs de citations comme moi ? On ne parle pas d'eux, mais sois sûr et certain qu'ils existent et gagnent beaucoup plus que moi... D'après ce que j'en sais, tout le monde y distribue des phrases, non ? En fait, toute la culture nord-américaine est un jeu d'appropriations conscient ou inconscient. Comme si ce n'était pas assez, tous les esprits, ici et là-bas, partout, citent.

Rainer avait l'air de s'être livré aux roulements de tambours lointains, au vrombissement de conjurations étranges.

Tu es très européen, dit-il.

Il le dit avec une étrange tendresse voilée, qui dura peu car, voyant qu'avec cette affirmation spontanée, il avait frisé le ridicule, il changea de sujet et m'interrogea sur tante Victoria que, bien sûr, il n'avait pas pris la peine d'approcher pour la saluer car, dit-il, elle l'accablait toujours par son aptitude si louée à se montrer intelligente sans s'accorder la moindre trêve. Je souris, pensant qu'il reconnaissait la supériorité de sa tante. Mais tu verras, dit Rainer, en fait nous ne savons pas si elle est intelligente, nous savons qu'elle en parle toujours comme d'ailleurs de la vie mentale, mais reste à savoir si la sienne est complexe. Je cessai de sourire, je n'aimais guère entendre dire du mal de tante Victoria. Rainer me raconta alors que tomber toujours sur elle le démoralisait et qu'il en était arrivé à la voir, un jour, de loin, en Amérique, au cœur de New York, dans la Cinquième Avenue, et qu'il s'était immédiatement caché au cas où elle le reconnaîtrait.

Elle avait, ce jour-là, des bottes en caoutchouc, une veste de fourrure, une casquette à oreillettes et elle était horrible. Craignant que le découvrait parmi les gens elle n'aille le dénoncer à la presse, uniquement pour pouvoir ainsi mettre un terme à sa carrière, il se réfugia chez Tiffany & Co. où, accroupi, il se cacha derrière un comptoir de la bijouterie et y resta plus d'une heure. Il faillit gagner le prix Truman Capote pour le comportement le plus extravagant de l'année dans la bijouterie.

Accroupi ! Il avait passé ainsi les deux dernières décennies. Jusqu'à faire honte à quiconque l'imaginait dans cette position aussi longtemps. Je suppose, dit-il tout à coup, que tu as déjà entendu des rumeurs sur moi dont tu n'as jamais réussi à savoir si elles étaient tout à fait fondées. Je lui expliquai que je n'arrivais pas à deviner de quelles rumeurs il pouvait me parler. Toutes ces rumeurs disant que je m'étais marié à cause de l'Église, dit-il. J'en avais eu vent, lui expliquai-je. Et peu après, avec la plus grande prudence, je lui demandai si je devais accorder quelque crédit à ces ragots. Le plus grand, répondit-il. Bref silence. Je me suis marié il y a quinze ans, ajouta-t-il. Alors, encore plus prudemment, je voulus savoir s'il était venu à Barcelone avec sa femme et si elle était elle aussi logée à l'Alma. Tout montre qu'elle est à Londres, me répondit-il, qu'elle a pris un avion et a quitté New York deux heures avant mon départ pour Barcelone, me laissant un petit mot pour me faire croire qu'elle était allée s'occuper de sa vieille mère à Denver.

Je lui demandai comment s'appelait sa femme.

— Appelle-la Dorothy, répondit-il.

Il ajouta qu'elle était sûrement en ce moment à Londres, riant à gorge déployée dans quelque bar de quelque faubourg. C'était une personne intrigante, dit-il, intelligente de surcroît, tendre, ravissante et très garce. Sourire sournois, ajouta-t-il. Il semblait qu'il allait finir par la couvrir

d'injures, mais il se retint. Très belle, dit-il, et du pain blanc. Il s'arrêta net comme s'il était passé aux éloges. Une part de Pynchon. Et il éclata de rire en y ajoutant une pointe évidente de désespoir.

J'ai entendu dire, lui expliquai-je d'une voix très basse, qu'elle est influente et te protège, c'est vrai ? Rainer était gêné, comme il fallait s'y attendre, et il me demanda de quoi elle devrait le préserver. Je ne sais pas, répondis-je un peu effrayé, te préserver peut-être de la lectrice trouble, de ceux qui prétendent savoir pourquoi tu te caches, des chasseurs d'autographes... D'accord, dit-il, et de Wall Street, du sang que nous pompent toutes les mafias du livre et de celui qui coule dans les banques de Londres et dans les veines, en effet, des misérables hordes lectrices ainsi qu'au passage de ma belle-mère de Denver.

Dorothy avait-elle fait une fugue ? Inutile de le demander. Les affaires sont ainsi, se lamenta-t-il tout à coup. Je remarquai qu'il était de plus en plus ivre. On sait fort bien, dit-il presque en susurrant, qu'un jour quelqu'un est ici et l'autre là-bas, parfois ici, là-bas et dans l'Au-delà... À travers ce que peu après il me dit ou ajouta dans son petit et subit chaos verbal, je vis qu'il avait beaucoup de problèmes, dont celui de Dorothy n'était probablement que le plus visible mais pas le seul non plus ni le plus important. Et je vis aussi que ces problèmes le faisaient tant souffrir qu'on pouvait aller jusqu'à dire qu'ils étaient littéralement inscrits dans son corps et à la vue de tout un chacun, comme cette inoubliable pomme que le père en colère lance et laisse incrustée dans le corps de son fils dans *La Métamorphose* de Kafka.

Le mieux serait, me dis-je, de parler d'autre chose. Et alors, dans l'idée souterraine de le détourner complètement de ses projets de romancer ce qu'avait été ma vie dans les dernières heures – je ne pouvais oublier que c'était ce en quoi consistait sa menace –, je me mis à lui raconter qu'ayant dormi la veille chez tante Victoria, j'avais rêvé que j'étais un citoyen d'un

pays qui n'existait plus, la république du Tanganyika, et qu'un éminent disciple d'un célèbre anthropologue voulait raconter en cent pages ma vie de sauvage hargneux. Par chance, lui dis-je, je m'étais réveillé à temps pour découvrir que ce n'était qu'un cauchemar.

Tu es un amour, dit-il, mais je ne vais pas tenir compte de ton avis, parce que je vais raconter tes dernières heures et, toi, tu m'en donneras la permission, et cesse de penser que tu as fait un cauchemar parce que ta vie de sauvage est l'avèrs de ta propre vie. Facile d'en déduire quelque chose de ce genre, protestai-je. Non, il n'est pas facile de voir que ta vie de sauvage est l'avèrs de ton comportement si austère, si caractéristique en réalité d'un ermite, d'un héroïque survivant de la littérature, tu verras la non-fiction sur ta vie devenir un témoignage qui retiendra l'attention du monde.

Je vis qu'il ne serait guère facile de le convaincre de lui faire faire machine arrière dans son idée de romancer mes pas tout au long de cette fin de semaine, surtout parce qu'il était clair que c'était la solution qu'il avait trouvée à son imbroglio professionnel après le fiasco avec le Pynchon raté. Plus, dès qu'il vit que je continuais à résister avec insistance à ses projets, il me rappela que, pendant vingt ans, il avait investi de l'argent sur ma personne et que, maintenant, suivant le conseil qu'il pressentait que lui donnerait la Gitane de New York elle-même, il lui semblait qu'il avait tous les droits de récupérer ses intérêts.

Il dit ces mots méchamment, agressivement. Il semblait incarner l'esprit même de Wall Street parce qu'il parlait dans le pire style possible, le style du courtier le plus pourri de New York. Dans ce même style, il rejeta peu après ses lunettes dans le pot de fleurs et sa casquette par terre. Suivit un éclat de rire laid, horrible, dont je pensai qu'il cherchait à faire durement pression sur moi pour que je le laisse écrire sa non-fiction.

J'aurais dû percevoir à temps que Rainer se moquait de moi ainsi que de la distinction entre littérature de fiction et de non-fiction, car il était déjà simplement las des deux, las de tout en réalité. J'aurais dû percevoir à temps – mais je ne sus pas le faire – que Rainer se moquait uniquement de ma candeur, parce qu'il ne pensait même pas en plaisantant romancer la moindre bribe de ma vie. En tout cas, je ne fus même pas capable de pressentir qu'il se payait ma tête, peut-être parce que son indiscutable grand talent théâtral m'empêcha de le faire.

Aussi, pendant un bon moment, je restais dupé, totalement, croyant qu'il voulait raconter ma vie, c'est-à-dire qu'il voulait coucher par écrit ce que je lui avais si bien en détail raconté sur mon isolement au bord de la falaise et mon voyage à Barcelone, mais aussi se distraire avec les misères de ma vie quotidienne, s'arrêter, comme disait Borges, sur "les choses terribles et triviales que tout homme connaît"...

Pour finir, écoutant encore les râles de ce moment ultime de ses éclats de rire horribles et comme je croyais encore qu'avancait sérieusement cette idée en gestation de raconter ce qu'avait été ma vie pendant les trois derniers jours, j'intervins le plus vite possible pour freiner, une bonne fois pour toutes, l'inacceptable projet.

Mais il y a un petit problème, dis-je, je ne suis pas un fonds d'investissement.

Quelques minutes plus tard, il n'arrêtait pas de me dire qu'il était, depuis des mois, attiré par les personnes qui échouaient ou qui n'avaient jamais songé à triompher. Il n'arrêtait pas d'en parler et il ne semblait pas que son incursion à ce sujet toucherait à sa fin (sans compter qu'il m'avait promis de monter un moment dans sa chambre pour se rafraîchir le visage afin d'essayer de récupérer une partie de sa sobriété).

S'il songeait à écrire sur des personnes ayant échoué, je finis par ironiser, il aurait du travail à la pelle pour le restant de ses jours.

Pas à ce point, me dit-il, parce qu'il n'y avait qu'écrire sur moi qui l'intéressait.

Sa réponse me montra que nous avions touché le fond. Je lui demandai de me faire le plaisir d'aller une bonne fois pour toutes se rafraîchir et d'en profiter pour se rendre compte que ce qu'il me proposait était non seulement irréalisable mais en plus absurde.

Je pensais qu'il allait m'accorder un instant d'attention, mais il ne fit pas le moindre geste indiquant qu'il s'apprêtait à monter. Le plus préoccupant arriva quand il dit qu'il avait planifié – violant les lois de la fidélité aux faits réels – le récit de ma mort dans l'avenue Diagonal en descendant d'un tramway en marche.

Ce serait, dit-il, le seul moment de fiction du livre et il avait bon espoir que je saurais garder le secret : cette scène finale sentait l'imposture. À ces mots, oubliant combien son projet m'importunait, je compris, logiquement horrifié, que ce qu'il me demandait était que sa non-fiction une fois publiée, afin de garder efficacement le secret, j'aie l'amabilité de feindre d'être mort, ce qui serait extraordinairement compliqué à mener à terme si je ne touchais pas d'argent en échange car il était déjà évident que je ne pourrais pas continuer avec mes travaux de traducteur préalable ni peut-être me lier avec personne.

J'en vins à me demander (je le dis en rougissant) s'il serait économiquement plus avantageux pour moi de renoncer à mon statut de *hokusai* pour celui d'un mort. Et quand je vis que je ne pourrais jamais parvenir à mes fins, je commençai, presque, furieux, à lui faire remarquer que je n'accepterais jamais que coure le bruit qu'un tramway m'avait renversé. Et lui, embrouillant encore plus les choses, dit que je finirais par gagner, parce que je jouirais de la sympathie de beaucoup de personnes en ce bas monde, moyennant quoi j'incarnerais ce type de personnage humble, répandu dans la littérature depuis longtemps déjà, ce type de brave homme plaisant aux lecteurs parce qu'ils pouvaient avoir pitié de lui : la figure chrétienne du pauvre, du prolétaire, de l'exilé sur terre, de l'humilié, du brave gars perverti par les citations et l'intertexte, du survivant de la littérature, du subalterne, du secrétaire, du malheureux...

Mais, pensai-je, à quoi me servirait la sympathie des lecteurs si j'allais devoir passer partout pour mort ?

— Assez ! me sentis-je obligé de rétorquer.

— Mais que se passe-t-il, Simon ? Tu ne t'attendais pas à mourir si vite ?

Cette misérable question eut au moins le mérite de me rappeler quelque chose d'aussi agréable que le personnage de John Ashbery qu'en dépit des distances infranchissables, Rainer me rappelait parfois, même si c'était

aussi bien par sa facilité de sauter d'un thème à l'autre que par sa tendance à l'errance, ses changements constants de projets et d'obsessions : "Quelque chose continue sous une autre tente à l'horizon d'événements. / Quand on part, une vie change de thème. / Des choses avaient du sens. D'autres non. / Je ne m'attendais pas à mourir si vite."

Tu pourrais t'épargner de me jeter de la plate-forme d'un tramway, lui dis-je en gardant mon ton de protestation très civilisé. Je m'efforçais de me comporter d'une façon digne et éduquée pour ne pas me retrouver à bout de nerfs mais, en même temps, il est vrai que je n'arrêtais pas d'envisager la possibilité de le laisser sur place avec ses whiskies Jameson pour retrouver la paix et la sérénité de la maison de tante Victoria, attendant peut-être qu'il cuve son extrême ébriété et que nous puissions mieux parler entre nous, même si à ce stade de la rencontre je doutais déjà qu'un seul instant de calme, un jour quelque part, serait possible entre Rainer et moi.

Je réfléchissais à ma façon de battre en retraite quand il revint à la charge avec le pénible problème de ma mort provoquée par un tramway. Je devais mourir comme l'architecte Gaudí, assassiné par un tramway. Mais quelle horreur ! lui dis-je, pourquoi avais-je besoin d'une chose pareille ? Une petite trahison au genre du récit réel ferait que son roman serait plus abouti. Tu dois comprendre, dit-il, que j'ai besoin de mettre un point final à notre non-fiction.

À ce stade de la conversation et de la dispute, moi, chaque fois que j'entendais les deux maudits mots – *non-fiction* –, je pensais immédiatement au double canon du fusil de Père. Comme je ne pouvais plus supporter de les entendre, je me transformais secrètement en un véritable assassin en puissance de Rainer. Parce qu'il était bien clair à mes yeux que je n'étais pas disposé à lui permettre de transformer ce qui avait été ma vie tout au long de ce week-end en une mort ou, pis, une tragédie de je ne sais combien de folios.

Tout aurait été plus facile si j'avais été assez rusé pour comprendre qu'en réalité avec sa non-fiction, il se contentait de se moquer des "aventures" de mes dernières heures et de tout. Mais comme je n'arrivais pas à le pressentir même de loin, je restais prisonnier des rets de sa fiction.

J'avais beau m'en repentir et en avoir aussitôt honte, j'en vins à lui proposer de renouveler "le financement de Van Gogh" pour cinq ans s'il voulait que j'accepte sa proposition de roman sur trois jours de ma vie.

Juste quelques secondes après avoir dit ces mots, je m'étais déjà repenti, surtout quand j'avais vu qu'il riait de nouveau à gorge déployée et me regardait ensuite des pieds à la tête d'un air méprisant comme si tout en moi était pour lui objet de réprobation.

De Van Gogh, je vais t'expliquer quelque chose, me dit-il tout à coup. Il avait lu de nouvelles théories qui avaient réexaminé la relation entre celui-ci et son frère, des théories comme celle de Wouter Van der Veen, qui prétendait que le mythe de l'artiste qui s'était coupé une oreille et ne s'était jamais intéressé à la richesse matérielle avait occulté ce qu'il y avait, en réalité, derrière tout cela ; le peintre Van Gogh était obsédé par l'argent et par le succès et le plus surprenant de tout : il était en puissance un génie de l'investissement financier et avait projeté avec son frère de faire de l'or pur de tout ce qu'il créait. En fait, s'il ne s'était pas tué, Van Gogh aurait connu le succès de son vivant.

Au cas où je ne le croirais pas, il me montra sur son portable l'information dont il me parlait et je pus vérifier que ce Wouter Van der Veen non seulement existait mais qu'il avait publié un livre très documenté dans lequel il défendait la thèse que les frères Van Gogh avaient toujours été des hommes d'affaires patentés et que le succès attendait le peintre au coin de la rue, sauf que celui-ci y avait mis un terme en se suicidant.

Nous étions encore embourbés dans Van Gogh et ses dons cachés en économie quand Rainer retourna à ce qui apparemment l'obsédait et insista sur son besoin de cette petite trahison au genre – ma fin en tramway – pour que sa non-fiction trouve vite un dénouement et ne pas avoir à attendre que je meure pour de bon.

Il s'était déjà lancé à ce moment-là dans une escalade abrupte de la consommation de whiskies. Après tout, dit-il, toi, tu ne vois jamais personne, ou personne ne te connaît, ce qui revient au même, tu passes ta vie, d'après ce que j'ai cru comprendre, sur la falaise de Cadaqués à tout archiver, même les marées, et si quelqu'un te reconnaissait après avoir lu ton livre, tu pourrais toujours dire que tu n'es que pure énergie suscitée par l'absence de feu Simon Schneider.

Je ne pouvais accorder aucun crédit à ce que j'entendais. Il se moquait du pour moi si sacré concept d'“énergie née de l'absence”. Combiné au délire alcoolique, je commençais à tout voir comme mon propre cap de Creus, c'est-à-dire ma propre fin du monde.

— Je vois que, pour toi, l'idéal serait de me tuer en me faisant peur ici même, puis en me jetant sous les roues de ta *pynchonnerie*, dis-je en voulant introduire l'esprit, le sens de l'humour et en sombrant dans une lourdeur honteuse.

Il éclusa son whisky et, au lieu d'en commander un autre, opta pour une vodka comme s'il était facile de passer des États-Unis à la Russie. Mais cette fois-ci, sa demande manqua d'angélisme, de grâce, parce que, comme s'il avait perdu tout à coup *la griffe Bros*, il frappa dans ses mains pour faire venir les garçons.

— Cette façon de taper dans ses mains, c'est pour m'appeler, moi ? demanda d'un air de défi une serveuse.

— Calmez-vous, calmez-vous, répondit Rainer. Si ce n'est pas trop vous demander, si ce n'est pas quelque chose qui est au-dessus et au-delà de l'appel du devoir, je voudrais vous commander une vodka dans un verre très court, à ne confondre avec rien d'autre et sans y ajouter des glaçons inutiles et *poutinesques*.

Ce bref incident me permit de revoir Rainer pour la première fois depuis de nombreuses années comme ce qu'il n'avait évidemment jamais cessé d'être : mon petit frère. Je faillis le reprendre pour sa façon de parler à une serveuse, une travailleuse. Mais, à la place, je lui dis – à ma surprise, plus désinhibé que je n'avais pensé que je le serais lorsque je le lui avais dit – qu'il y avait déjà un bon moment que son visage s'estompait de plus en plus, je le voyais de moins en moins.

— Il disparaît ? demanda-t-il, intrigué.

— Exact.

Je ne lui dis pas autre chose que la vérité, ce que, depuis un bon moment déjà, je percevais honnêtement. Mais c'était comme si une bombe était tombée sur lui, comme si ma phrase avait été une flèche dans un talon d'Achille. Il fit comme s'il n'avait jamais cru que j'en viendrais un jour à lui dire une chose pareille, ce qui changea tout à coup son visage, le laissant encore plus différent, plus éteint qu'il ne l'était déjà. Affecté, comme si je l'avais blessé dans ce qu'il avait de plus intime, je me rendis compte qu'en réalité, il savait qu'il y avait longtemps qu'il perdait de sa présence, c'est pourquoi il avait été si affecté par ce que je lui avais dit sur son aspect extérieur, son visage, même ses yeux humides perdaient de leur brillant, de leur éclat, comme si, de s'être tant caché pendant ces derniers vingt ans, son visage – contrairement à ce qui aurait dû lui arriver puisque, pour ainsi dire, il en avait fait un faible usage en public – s'était lentement *dégradé*.

La vodka à peine servie, comme réagissant à sa souffrance : à savoir qu'il tendait à disparaître, il se mit à me raconter comme un fou que, dans une transe hypnotique, il avait "assisté" dans ses moindres détails à ma fin, au moment où je tombais littéralement du tramway.

Oh non, lui dis-je, je préférerais ne rien savoir de ce qui ne s'est pas passé. Mais Rainer, sur sa lancée, pensait ne m'accorder aucune importance. Il me dit qu'il reconnaissait que cette scène de chute d'un tramway appartenait surtout à une autre époque, mais c'était sans grande importance, parce que, tout compte fait, à New York, ceux qui connaissaient la ville de Barcelone n'étaient pas légion et imaginaient que ses tramways étaient des engins du passé comme ceux de San Francisco du temps où Hitchcock tournait *Vertigo*.

Je compris alors qu'il était inutile d'essayer de le convaincre que personne ne tombait plus des tramways à Barcelone et qu'il était aussi inutile de lui faire admettre que je devrais avoir, même si c'était dans la fiction, un autre genre de mort. Je me dis qu'il était trop impatient pour s'adapter à un dénouement pour son "récit réel" et lui dis soudain qu'il ressemblait à Truman Capote quand il attendait avidement qu'on conduise à la chaise électrique les deux assassins de *De sang-froid* pour pouvoir ainsi terminer son livre. Mais même avec ces mots, je ne réussis pas à le freiner. Il avait eu une révélation, dit-il, et il nous avait vus tous les deux ensemble, dit-il, debout sur la plate-forme découverte d'un tramway de la Diagonal.

Et que faisons-nous tous les deux sur la plate-forme d'un tramway de la Diagonal ?

Près de Cornellà, déjà dans les environs de Barcelone, dit-il, je m'étais mis en tête de descendre de ce véhicule en marche et m'étais dirigé vers la porte de sortie mais en chemin j'avais fait un faux pas et heurté les pieds d'un type furieusement obèse qui lisait un journal sportif. Je l'avais heurté juste au moment où le tramway s'engageait dans un tournant et grinçait.

Pour ne pas perdre l'équilibre, je m'étais accroché à une poignée de cuir. Très lentement, le gros avait serré les jambes et proféré toutes sortes d'imprécations contre mes morts que d'une certaine façon Rainer, en tant que frère, avait fini par sentir forcément aussi un peu à lui, pas beaucoup, mais un peu tout de même. Alors, indifférent aux grognements du gros, je m'étais accroché à une barre de fer et avais commencé à calculer mon saut. Attention, Simon, m'avait, paraît-il, crié ou avait clamé Rainer. Au-dessous, l'asphalte glissait à toute vitesse, lisse et rutilant. Malgré tout, j'avais sauté. Notre mère nous avait à tous les deux conseillé d'être toujours très déterminés et, moi, dans un moment aussi important, j'avais tenu compte de cette recommandation. Donc j'avais sauté. Et j'avais vu immédiatement cet asphalte si étincelant se précipiter sur moi comme la vague d'un tsunami. Un éclat brutal, ou plutôt une sorte d'éclair, m'avait traversé des pieds à la tête, puis plus rien. Quand j'avais rouvert les yeux, j'avais pu voir très loin ma propre image disparaissant à l'horizon après avoir traversé la Diagonal comme s'il ne s'était rien passé. Mais peu après, certaines traces montraient que tout avait irréversiblement changé parce que les voies elles-mêmes du tramway étaient devenues beaucoup plus larges et joyeuses tandis que les étages élevés des immeubles de l'entrée de Cornellà commençaient à apparaître baignés d'un impressionnant éclat parce qu'à cause de la douleur atroce de l'éclair qui traversait mon corps, je ne pouvais pour ma part l'apprécier comme j'aurais aimé le faire dans toute sa magnificence et sa beauté.

Je rompis le silence qui suivit le récit de ma mort pour lui dire que j'allais devoir le fusiller avec le fusil à double canon hérité de Père si, une bonne fois pour toutes, il ne montait pas dans sa chambre et n'essayait pas de se changer les idées. On ne change pas ses idées sous le jet d'un robinet, me répondit-il, révolté. Mais toi-même, tu viens de proposer de te changer les idées ainsi, lui dis-je. Je vois, dit-il, que, pour toi, tout est bon pour atteindre ton objectif qui consiste clairement à ce que je revienne plus sobre, après avoir oublié ta mort et la mienne.

La sienne ? De quoi me parlait-il ?

— Monte ! lui ordonnai-je.

Je dus être à cette occasion très convaincant parce qu'il commanda une autre vodka mais sans attendre qu'on la lui serve, puisqu'il se leva et monta, étonnamment obéissant. Je restai dans le jardin, ayant tout mon temps devant moi, me disant que j'aurais dû d'abord l'interroger sur la vie d'"homme caché" qu'il menait à New York (avantages et inconvénients de décider d'être invisible), puis que si, plus tard, le taux d'alcool de son sang baissait, ce serait le meilleur moment pour l'interroger sur ce genre de choses, je me dis enfin que le plus urgent était peut-être de me dégourdir les jambes et d'aller vers la table en acajou avec magazines et journaux qu'il y avait à l'entrée de cette petite forêt domestique, mais je finis par renoncer

parce que je tombai sous l'emprise de l'un de ces instants impromptus de tranquillité et de grande oisiveté où tout à coup la pensée se contente d'exister.

Je suivis pendant un moment la conversation des deux dames de la table d'à côté qui avaient déjà payé leur addition et s'apprêtaient à s'en aller.

— Je pensais dire quelque chose mais il vaut mieux que je le garde pour moi.

— Truie égoïste. Tout pour toi. Une fois de plus, c'est toujours pareil.

— Allons, continue, n'arrête pas les insultes.

— De quoi voulais-tu parler ?

— Je vais te le dire. Je pensais à des cochonneries. Ou peut-être pas, à monter une entreprise fabriquant des drapeaux, ce n'est pas comme ça qu'on dit ? C'est peut-être le commerce de l'avenir.

Je décrochai à ce moment-là et me mis à penser aux circonstances qui me permettaient d'avoir l'honneur douteux d'être le seul terricole qui savait alors où était caché, par la grâce de Dieu, le si recherché Grand Bros.

J'aurais aimé que, tandis que j'attendais le retour de Rainer, un journaliste de CNN m'interroge en direct à destination de tous les États-Unis d'Amérique.

— Monsieur Schneider, est-il vrai que traîne dans les parages l'écrivain le plus recherché du monde, le super-invisible Grand Bros ?

— Il est en ce moment même en train de se laver la tête là-haut.

— Il vient de se lever ?

— Qui ? Moi ?

— Vous, non. Nous posons des questions sur Mr Bros.

— Il y a déjà des heures qu'il est levé. Ce qui se passe, c'est qu'il a commencé à chevaucher un tigre et qu'il ne sait plus comment en descendre.

— Qu'essayez-vous de nous dire par là ?

— Eh bien, qu'il boit autant que Hemingway et Nicholas Ray réunis. Vous me comprenez maintenant ?

Après avoir réfléchi à cette scène, je me replongeai dans l'un de ces instants de grande oisiveté où vole la pensée.

Je me dis qu'il fallait admirer chez Rainer que, s'étant efforcé de disparaître derrière ses romans new-yorkais, il ait su parallèlement mener à terme une seconde et plus profonde disparition en se camouflant dans l'écriture d'un autre écrivain invisible se cachant dans l'écriture de Pynchon, précisément l'archétype du romancier caché. Il fallait reconnaître que la manœuvre avait été très habile. Une double immersion pour se cacher vraiment et à fond. Une cachette ingénieuse : un écrivain caché (contenant, par ailleurs, d'autres écrivains cachés, au bas mot Dorothy et moi), tapi dans un autre écrivain de plus grande renommée mondiale encore, non moins caché. Le plan était bien conçu. À savoir qui allait le rencontrer là-bas : dissimulé en Amérique à l'endroit exact où s'était déjà caché un autre écrivain. Un camouflage comme la cime d'un pin ou plutôt comme une racine enterrée dans la partie la plus profonde d'une terre inconnue.

Non ?

Je consultai ma montre : Rainer s'attardait trop.

Je continuais à penser à lui et je me disais que si son camouflage avait bel et bien accédé au statut d'œuvre d'art, il était inquiétant de constater comme la longue période d'invisibilité, contrairement à ce qu'on aurait pu espérer, avait détérioré son image. Mais il était encore plus inquiétant d'observer le désespoir qui semblait s'être emparé de lui, procédant de cette difficulté qu'il avait à exprimer avec les mots adéquats pourquoi il était désespéré. Et sur ce point, je ne pouvais pas lui prêter main-forte ni sûrement non plus sa femme Dorothy dont il était de plus en plus sûr et certain qu'elle l'avait aidé autant que moi à écrire ses livres.

J'aurais aimé pouvoir l'aider, du moins durant ce moment difficile qu'il semblait traverser, comme je l'avais fait pendant ses "cinq romans rapides", mais je ne pouvais pas lui rendre le moindre service, parce qu'il était indispensable qu'il sache exprimer son problème par lui-même, car ce n'était pas en vain qu'il s'agissait d'un problème exclusivement personnel, impossible à transférer.

Fondamentalement, son problème était la conscience de l'impossibilité de toute communication profonde. J'étais concentré sur toutes ces choses quand Rainer réapparut et on aurait pu croire qu'il me demandait presque un coup de main pour pouvoir expliquer ce qui se passait. Avec pour résultat quelques tentatives grotesques de m'expliquer son désespoir, construites gauchement à partir de fragments entrecoupés et de phrases à moitié achevées qui, s'il est vrai qu'elles me rapprochaient de l'éventuel centre de sa tragédie, finissaient toujours par m'en expulser en me faisant rebondir presque chaque fois violemment en arrière si bien que dès qu'il semblait atteindre un but, il finissait par n'arriver à rien, par reculer, il n'arrivait jamais à quelque chose de concret, et il était évident que – l'alcool mis à part – il manquait de confiance en lui, mais également d'un certain lexique et d'une certaine précision –, c'est pourquoi il avait tant bu tout au long de sa vie –, sans parler de mots suffisamment adéquats pour au moins parvenir à dire quelque chose qui résumerait son lamentable paysage mental.

Eh oui. Moi, je voyais que ne pas avoir d'archives lui portait tort et que lui portait également tort le fait de ne pas me ressembler et, par conséquent, de ne pas avoir une âme, pour ne pas dire simple, disons de subalterne. Je voyais beaucoup de choses qui auraient pu pallier quelque peu son état catastrophique, mais je voyais aussi qu'il était trop tard pour y remédier. Par ailleurs, je ne savais pas non plus que ceci ne l'aurait pas trop aidé parce qu'au fond, le problème de Rainer serait resté le même et, en plus, me

prendre moi-même comme exemple de chemin à suivre lui aurait fait recouvrer la mémoire et recommencer aussitôt à m'humilier avec les rares mots qu'à ce moment-là, il aurait eus à sa (toujours limitée) portée.

Rainer était retenu par son festival de gestes et de tentatives frustrées de communiquer pleinement quand il s'arrêta une seconde et me demanda si je ne le trouvais pas plus frais. Il n'était pas difficile de répondre à la question mais elle était évidemment terrible. Il y avait presque vingt ans que je devais lui répondre, une vraie vengeance involontaire. À la fin, après une longue minute de silence, je dus lui dire la vérité ; je ne le trouvais guère frais, on aurait plutôt dit que l'incursion dans sa chambre lui avait fait perdre encore plus de présence.

Je le lui dis et, craignant peut-être sa réaction, je tournai mes yeux vers d'autres endroits du jardin, jetai un coup d'œil à tout ce que nous avions autour de nous. La matinée avançant, cet endroit – propre et bien éclairé, comme il aurait plu à ce buveur invétéré d'une nouvelle connue de Hemingway – s'était rempli à ras bord et était, à ce moment-là, presque plein comme une outre. En fait, Rainer était arrivé épuisé à la table comme s'il avait dû traverser avec une machette la forêt la plus épuisante. On aurait dit même qu'il y avait des drones planant au-dessus de ce jardin dans lequel s'entassaient un grand nombre de familles heureuses et malheureuses, tribus russes et chinoises, belles-mères et gendres, toutes races et classes sociales

confondues, jeunes gens solitaires et dames âgées, porte-drapeaux ou non, barmen et touristes, tous absolument indifférents à la littérature, à la célébrité mondiale du buveur invétéré Rainer Bros et à mes archives.

Non, je ne le trouvais pas plus frais. Mais il me semblait avoir recouvert, mais sans fermeté, une certaine assurance en lui-même. Je le lui dis pour voir si je pouvais d'une certaine manière l'aider. Il sourit étrangement comme si on le filmait sur un plateau de télévision. Et comme j'étais dans un état d'âme on ne peut plus *pynchonien*, ce qui veut dire dans un moment immensément paranoïaque, je me dis que je n'étais qu'une pièce de plus de cette mise en scène et, lui, il ne lui restait plus qu'à saluer les drones qui étaient peut-être en train de filmer la réapparition en société de l'écrivain le plus camouflé du monde, rien de moins que l'auteur barcelonais de *Wisdom Asks Nothing More* ("La sagesse ne demande rien de plus").

Tout compte fait, peu après la levée du brouillard qui empêchait de la voir, était arrivée en réalité la nouvelle du jour, aussi bien à Barcelone que dans le reste du monde, même s'il était sûr et certain que les informations locales n'en parleraient pas. Parce que le brouillard persisterait et personne ne verrait ce qu'il y avait dessous, personne ne le ferait savoir parce que le seul qui aurait pu le faire, c'était moi, immergé dans le même brouillard que tout le monde et, à cet instant précis, dépendant de ce que pourrait faire Rainer, apparemment convaincu d'être debout à côté de moi sur la plateforme d'un vieux tramway.

Il bredouilla quelques mots désolés que je compris à moitié et dont je ne retins qu'un seul : *Dorothy*. Ce nom, je l'entendis à la perfection et en profitai pour lui demander si elle était derrière ce qu'il écrivait, un euphémisme pour ne pas lui demander directement si c'était Dorothy, associée à moi, la principale collaboratrice de ses textes.

— Tu devrais surveiller ce que tu dis et ne pas oublier de quel pied tu boites, dit-il.

Boiter, compris-je, était ma tendance à la paranoïa. Et sa manœuvre sottée réussit à m'irriter de nouveau parce que tout se passait comme s'il me croyait idiot et pouvait me faire croire que mon idée que Dorothy avait su capter les subtils messages codés que j'avais envoyés à Manhattan et qui, au fil du temps, avaient donné un ordre et une structure à l'œuvre de Grand Bros, sa tentative de parvenir à ce que, à partir de lui-même, il puisse insérer naturellement l'intertextuel dans le monde des romans, était pure paranoïa.

Il me fallut du temps pour retrouver mon aplomb. Et, au moment où je semblais y parvenir, lui, aussitôt, sans doute pour se venger de mon audace, revenait à la charge en insistant sur le thème ou le cauchemar de sa non-fiction, et il se montra si délibérément brutal avec moi que je finis par lui faire savoir – convaincu comme je l'étais encore qu'il parlait sérieusement – qu'il aurait intérêt à redevenir Rainer Bros, mais, bien sûr, jamais à mes dépens, sans qu'il m'en coûte rien, lui dis-je d'un ton insistant, parce que j'avais le droit de continuer à profiter d'une vie pleinement anonyme, secrète, celle qu'il avait choisie en allant à New York, bien que son art dont je profitais parfois en l'appelant "art de disparaître" ait fait de lui un écrivain célèbre et mystérieux alors que, dans mon cas, c'était heureusement le contraire : peut-être y avait-il aussi de l'art chez moi, mais fabriqué dans l'ombre la plus pure, réconfortante et anonyme, sans le moindre mystère, grâce à Dieu et à Grand Bros.

Je donnais l'impression de parler d'en dehors du monde réel, asséna-t-il tout à coup. Et cette phrase dite presque innocemment par sa bouche résonne encore dans mes oreilles. Je lui demandai de la répéter, ce qu'il fit sans problème. J'avais l'air de parler depuis l'espace infini, précisa-t-il.

Je pensai : au fond, rien ne me plairait davantage que de parler depuis là-bas, de parler littéralement d'en dehors du monde réel, depuis un espace illimité, libéré d'une certaine manière de tant d'attaches terrestres. Parler

depuis le clair-obscur de cette matinée éternelle de laquelle semblaient s'adresser à nous les narrateurs des romans rapides de Grand Bros. Depuis le clair-obscur de cette matinée éternelle. Depuis ce clair-obscur, écrire en se sentant revenu de tout, tel Zalacaín l'aventurier, le personnage de Baroja. Ou mieux encore : tourné aux trois quarts, avec en sus un double tour d'écrou ; tout raconter depuis l'espace infini. Voler déjà vraiment sur le nid de mon ancienne tragédie. Raconter moi-même, et non lui, l'histoire de ce qu'avait été ma vie en cette fin de semaine de cet octobre 2017 avec la Catalogne en pleine crise politique ; raconter tout moi-même mais avec toujours la distance nécessaire, laissant en arrière dans le monde des possibilités la tragédie et pénétrant plus à fond dans un climat froid, spectral. Tout raconter à partir de l'un de ces états d'âme que nous supposons – ou du moins sur lesquels il nous arrive de spéculer – qu'à notre mort, nous pourrions peut-être rencontrer, à condition de nous libérer du corps, de nous transformer en seulement pure narration et pensée. Raconter tout, pensai-je, depuis la douteuse lumière d'un lever du jour, en face d'un port imaginaire avec des barques et des grues comme si j'étais dans ce territoire où, tôt ou tard, nous devons tous errer.

Je pensai lui proposer de me laisser raconter moi-même ma non-fiction et simuler que je l'écrivais déjà presque en dehors du monde, pendant une frémissante matinée naissante où les silhouettes, même si elles avaient beau m'être familières, tendraient dans la brume à vaciller : ombres douteuses de l'infini.

Mais au lieu de lui proposer ce qu'il rejetterait, imaginai-je carrément, je lui demandai pourquoi au lieu de ma vie pendant ces trois jours, il ne raconterait pas, par exemple, la vie d'une théorie, une *Introduction à l'art des citations*. Le seul énoncé de ce titre me mit de bonne humeur. Même si je considérais comme déjà très lointain le temps où il avait dépoussiéré ce qu'il avait appelé "ma boiterie", je commençai à m'amuser comme un

Cosaque. Et c'est quand j'imaginai des "engins littéraires" que je vivais de grands moments, bien plus que lorsque, obéissant aux impératifs de la narration, je devais décrire, par exemple, une table à tambour. Parce qu'avec les "engins", c'était comme si j'étais à la maison, tandis que lorsque je décrivais de façon romanesque, je m'ennuyais beaucoup à devoir marcher dans le monde, par conséquent, à avoir à décrire non seulement la maudite table à tambour mais aussi la couleur de mes chaussures, les rayures de mon sac à dos et les jardins portugais que je croyais voir derrière la fenêtre et dont je n'arrivais jamais à prévoir les orages.

À propos de *l'Introduction à l'art des citations*, je lui dis qu'il suffirait de raconter comment avait évolué ma théorie sur la possibilité de construire des romans à trames intertextuelles opposées au fétichisme de l'originalité. Il suffirait pour ce faire de saupoudrer les avatars de la vie de cette théorie avec des données de mon journal, des faits autobiographiques complétant mon essai-divagation ; il s'agirait de construire d'une certaine façon une sorte de roman tendant à l'essai qui ressemblerait, ne fût-ce que de loin, à ce que fit Descartes quand il mêla dans le *Discours de la méthode* la biographie de sa théorie avec des événements apparemment secondaires de sa vie quotidienne.

Rainer se fit passer pour quelqu'un qui, confronté à mes mots, restait tout à coup impassible.

— Tu prétends écrire un roman de non-fiction intitulé *Les Principes de la philosophie citationnelle* ? demanda-t-il en changeant mon titre avec un humour que je ne sus pas saisir.

— Exact, dis-je en tombant dans le piège consistant à croire à ce qu'il me disait. Parce que l'originalité n'était qu'une fantaisie de Platon pour qui le monde lui-même n'était qu'une copie.

Rainer semblait stupéfait. Décidément, me dis-je, la partie théorique de ses romans a été dirigée par Dorothy qui a peut-être su exploiter certaines de mes idées.

— Tante Victoria l'a déjà dit dans son meilleur livre, lui dis-je.

— Je n'ai aucune envie de le savoir, dit Rainer.

— Elle a expliqué que la non-fiction croit copier le réel alors qu'en réalité, elle se contente de copier la copie d'une copie d'une copie.

Pendant un bon moment, nous restâmes tous les deux muets comme si chacun des deux gardait par-devers lui quelques mots dont il pressentait qu'il ne les dirait jamais. Le silence était tel que même les gens qui s'asseyaient à la table d'à côté prirent de l'importance. Et nous finîmes par nous découvrir dépendants des deux solides jeunes gens qui s'échinaient à remplacer les deux dames qui, peu de temps auparavant, avaient parlé à ce même endroit de fabriquer des drapeaux comme s'il pouvait s'agir du grand commerce de l'avenir.

La serveuse arriva pour demander aux deux nouveaux clients ce qu'ils pensaient commander. La même chose que tout à l'heure, répondit le plus grand (ils l'étaient tous les deux), avec un fort accent nord-américain. Mais vous, vous n'avez rien commandé, dit la serveuse. Je prendrai la même chose que le monsieur, dit l'autre homme, affublé du même accent.

C'était absurde, mais je regardai Rainer et vis que rien de ce qui avait été dit n'avait retenu son attention, ce qui me fit soupçonner les deux messieurs d'avoir une relation avec lui, d'être ses alliés dans quelque conspiration de niveau mondial ou simplement ses gardes du corps ou deux amants de Dorothy qui pouvait tout être. Selon le point de vue adopté, on aurait pu dire qu'il s'agissait de deux types qui s'amusaient à feindre d'être nos imitateurs fortuits, la réplique de notre propre table.

Tout à coup, Rainer essaya ou fit semblant d'essayer, parlant à la façon de don Quichotte, quoique avec une effrayante maladresse, de communiquer avec eux. Arrêtez-vous, *caballeros*, ou qui que vous soyez, et dites-moi ce que vous fabriquez, leur dit-il. Ils ne comprirent rien ou firent semblant de ne pas le comprendre, en tout cas, ils simulèrent la surprise pour ne pas se retrouver devant une sorte de Catalan très ivre. Ils sourirent et nous dirent dans leur langue qu'ils commentaient le beau temps qu'il faisait dans la ville et nous demandèrent de les laisser tranquilles. Rainer, qui avait toujours cru que je ne savais pas l'anglais car il était resté convaincu que je ne l'avais pas appris à l'école, ignorait qu'alors qu'il était à New York, j'avais fait l'effort de l'apprendre. Aussi quelle ne fut pas sa surprise quand ce fut moi qui lui tendis un piège – dans mon cas très modeste – et lui demandai de me dire ce que nous avaient dit les *caballeros* d'à côté et il me répondit en riant qu'ils discutaient des liens entre soumission et domination. J'éclatai de rire sans me priver d'une pointe d'agressivité. Ils parlent, lui dis-je, du beau temps qu'il fait aujourd'hui et demandent qu'on les laisse tranquilles. Je le fis savoir à Rainer dans un anglais guère parfait mais très digne et suffisant, ce qui dut le surprendre et peut-être lui faire comprendre tout à coup que non seulement je me débrouillais bien dans cette langue mais que très probablement j'avais lu dans leur version originale ses "cinq romans brefs" américains et perçu en eux leurs multiples défauts ainsi que leurs qualités, et j'avais surtout saisi à quel point ils avaient bénéficié des phrases envoyées provenant de mes archives ainsi que des collaborations de quelqu'un qui pouvait s'appeler Dorothy ou autrement, quelqu'un qui, en tout cas, avait eu aussi à collaborer, en particulier sur le plan théorique, au transfert d'une sorte de méthode intertextuelle vers les romans ; cette méthode que je transmettais d'une manière un peu plus que codée dans mes courriels qui étaient toujours cependant des consignes arrivant à destination.

Dans les minutes qui suivirent, Rainer se concentra pour consommer de l'alcool selon une discipline hallucinante tandis que je m'apprêtais à lui dire de bien réfléchir et de considérer comme une idée sensée que j'écrive à partir d'un petit matin le récit de ces trois "journées historiques". Après tout, ajoutai-je, ce serait un hommage au point de vue habituel de ses narrateurs et, au passage, je pourrais créer chez le lecteur la sensation que je racontais depuis un lieu très distant, rendant les honneurs à cette prédilection pour les lointains éthérés auxquels quelques écrivains ont toujours voulu accéder et pour lesquels au fond ils écrivaient.

— Lointains éthérés ? demanda-t-il et je remarquai qu'il ne me suivait pas.

Exact, répondis-je, et je lui parlai de la sensation de se sentir distancé de beaucoup d'événements du passé en vagabondant dans la meilleure compagnie, c'est-à-dire en vaquant à côté d'une caravane familière et nuageuse, à côté des ombres de tous ces êtres qui, ces derniers mois, s'estompant des façons les plus diverses, avaient disparu de ma vie pour voyager vers d'autres atmosphères où ils s'étaient convertis sous mes yeux et hors de ma vue en figures de l'infini, floues et dansantes.

Je le vis tout à coup comme un enfant en train de jouer à cache-cache, ne sachant pas ce qu'il craignait ou désirait le plus, rester caché ou être découvert. Je le compris très clairement quand il me demanda l'heure d'un air renfrogné, me regardant comme il ne l'avait jamais fait, une vraie colère apparaissant sur son visage. Et si quelqu'un avait pris son expression en photo à ce moment-là avant de la diffuser sur les réseaux sociaux, la popularité de Rainer aurait sans doute été multipliée par mille et aurait dépassé incontestablement cette célèbre image de Salinger, furieux d'avoir été découvert à la sortie d'un supermarché.

J'allais lui demander pourquoi il me regardait de cette façon plus proche de l'ambiance de Halloween que de la pétillante atmosphère d'un jardin du centre de Barcelone quand, avec la classique expression fanatique de celui qui croit qu'il y va de sa vie, il se mit à remuer la tête d'un côté à l'autre pour me dire que non.

Non à quoi ? Que non, continuait-il à répéter mais sans s'expliquer. Son attitude perturbante favorisa l'apparition de l'"esprit d'escalier" que, pendant tant d'années, j'avais gardé à l'intérieur de moi-même, et je commençai à lui dire que s'il y avait quelque chose que je ne pouvais pas lui pardonner, c'était, bien qu'il ait offert à ses détracteurs une défense de la présence décisive dans son œuvre de l'intertextualité, de ne pas croire au

fond à ce qu'il faisait, de ne pas croire à cette sorte d'*art des citations*, noyau central de sa proposition littéraire et, en même temps, ce qui avait marqué son œuvre de ce sceau incomparable.

Oui, tu es très européen, mais, en plus, très vaniteux, dit-il.

Peu importe ce qu'il pensait de moi, lui dis-je, parce que, moi, je croyais beaucoup à *cet art des citations* et c'est précisément la raison pour laquelle j'étais si gêné de découvrir en lui une attitude si déplorable de dénigrement. Et je voulais aussi lui reprocher, lui dis-je, de ne pas s'être donné la peine de s'informer qu'il devait à mes archives la griffe stylistique – la si célébrée *Bros Touch* – de ses cinq romans américains.

Tout compte fait, dis-je, on le reconnaissait à son *art des citations*, sa façon de gérer le matériau intertextuel, ce qui signifie ce "supplément caché" contenu dans ses romans ainsi qu'à son habileté inégalable – il sourit – à insérer ce matériau extérieur dans ce qu'il racontait. Et il ne devait jamais oublier, ajoutai-je, que, même si ce mérite lui revenait, j'avais collaboré pour ma part à la "subtile défense de la mémoire de l'histoire de la littérature" dont certains avaient tant fait l'éloge.

Ce fut un moment confus, voire difficile, mais, comme j'étais conscient de n'avoir rien à perdre et qu'il était clair que "le financement de Van Gogh" ne continuerait pas, j'allai encore plus loin et, sans oser le regarder dans les yeux, craignant le pire, je lui dis qu'il était temps qu'il reconnaisse que j'étais en définitive l'essence, l'âme de toute son œuvre.

Je répétais ces mots, les yeux toujours aussi baissés, mais je les répétais au cas où les choses n'auraient pas été claires : moi, j'étais l'essence de tout ce qu'il écrivait et j'incarnais l'esprit même de son œuvre.

Je fermai les yeux comme si j'étais dans la verrière d'Amarante et m'apprêtai à sombrer dans la tempête la plus forte de ma vie. Je pensai qu'il allait m'agonir d'injures ou faire état des collaborations de Dorothy ou de

quiconque qui, à part moi, lui avait donné un vrai coup de main pour tous les romans.

Mais, à la place, il se contenta calmement, quoique d'une façon un peu impétueuse, de réfuter ce que je lui avais dit. Il ne peut exister, en vint-il à me dire, une essence de son art narratif, de la même manière qu'en réalité, il n'existe pas non plus d'essence de la littérature car, précisément, celle de tout texte consiste à échapper à toute détermination essentielle, toute affirmation lui donnant stabilité ou réalité.

Il ne le dit pas sous cette forme, dans laquelle il ne savait pas s'exprimer, mais je suis sûr qu'il avait voulu dire quelque chose d'approchant.

Puis il s'enferma dans un bref et terrible silence.

— Et par ailleurs, mon œuvre me fait suer, dit-il.

Il laissa fuser un éclat de rire, tant il était probablement heureux d'avoir dit quelque chose de très libérateur pour lui. Qu'il est facile, pensai-je, d'envoyer l'œuvre dans le cinquième cercle de l'enfer et comme on doit être tranquille en agissant ainsi. Il suffisait de regarder Rainer pour en avoir le cœur net : c'était comme s'il s'était délesté d'un lourd fardeau. Face à un tel bonheur, je finis par agir comme l'aurait fait sûrement quelqu'un comme... donc comme moi-même, car je pouvais être le seul à agir de la sorte et changer tout à coup de sujet de conversation en lui parlant rien de moins que de ses mocassins blancs, ces chaussures dont la forme me rappelait celle de nuages que j'avais vus la veille dans le ciel couvert de Cadaqués.

Je préfèrai lui parler de ses chaussures plutôt que de rester immergé dans l'"esprit d'escalier", dans la vengeance par rapport à tant d'années terribles. Et choisir ce chemin fut l'une des grandes réussites de ma vie. Je n'avais jamais vu une joie si spontanée et extraordinaire comme celle qui surgit du visage de Rainer sans empêcher toutefois celui-ci de continuer à s'éteindre,

à s'estomper. À un moment donné, j'aurais juré qu'il disparaissait *ici même*, en direct, devant moi : il faisait penser à ces aristocrates d'un salon de Paris que Proust disait avoir vu *vieillir à cet endroit même*, en direct.

Il était heureux dans son bar propre et bien éclairé, dans ce jardin de l'Alma, dans cette atmosphère confuse de Barcelone avec des drapeaux de toutes les couleurs et des cris. C'est ainsi que je crus le percevoir par moments. Très heureux surtout à cause de la possibilité qui s'était présentée à lui de pouvoir me raconter que ces mocassins blancs étaient précisément ceux du Dr No dans *James Bond 007 contre Dr No*, ceux-là mêmes qu'avait portés dans la vie réelle Joseph Wiseman, l'acteur qui avait interprété le Dr No. Ils avaient été achetés à la Red par quelqu'un appartenant précisément à l'Organisation secrète Pynchon, achetés à Prendas de Mitos, une agence californienne. Et c'étaient les mêmes mocassins qui apparaissaient, dit-il, dans l'une des pages de la partie centrale d'*Inherent Vice*, il regrettait cependant de ne pas avoir cette page dans sa poche, mais il était sûr que je le croirais...

Je remarquai que même s'il s'agissait peut-être d'une impression très subjective, il y avait, en effet, quelque chose de très extraordinaire chez Rainer, quelque chose de très étrange que j'avais déjà perçu un moment plus tôt et qui semblait tout à coup se confirmer : tandis que son visage perdait de sa force, il en allait de même pour sa voix : visage et voix semblaient aller de pair au moment de disparaître.

— Les mocassins du Dr No te plaisent donc ? demanda-t-il.

Je répétais exactement ce qu'il m'avait demandé mais en le dépossédant des signes d'interrogation comme si je lui volais une citation pour pouvoir la transporter dans mes archives. Et je sentis que la phrase était devenue mienne comme si je venais de l'inventer et aussi comme si, désormais, il

pouvait être déjà toujours possible de rendre ses phrases perméables à mon écriture ou que je devienne tout à fait perméable aux siennes avec un temps d'avance.

Encore aujourd'hui, dans le clair-obscur de ce jour qui se lève, j'entends les rires du passé et, avec eux, me parviennent des mots que je croyais déjà oubliés et qui sont de retour pour me rappeler le monologue final de Rainer à l'Alma. Toutes ces phrases qui semblaient vouloir rendre les honneurs au flux du langage de leurs maîtres et dont je découvris qu'elles étaient très souvent à plusieurs milles de distance de ces génies mais, dans tous les cas, elles synthétisaient à la perfection leur style littéraire et ne faisaient que mettre en évidence les défauts (et certaines qualités) de ce style : changements constants de perspective, de tons et de modulations s'entrelaçant avec une multitude de rythmes, d'intensités et de timbres divers, mais tout arrivait jusqu'à moi, horriblement bercé par l'éternelle incapacité naturelle de communiquer avec les mots.

Malgré tout, dans le chaotique catalogue ne manquèrent pas les moments de lucidité comme lorsqu'il dit qu'il préférerait ne pas penser que lorsqu'il parlait il avait dans la tête quelque objectif concret puisqu'il savait que si le problème se présentait, il se trouverait dans l'obligation de se programmer lui-même. Ou comme lorsqu'il dit qu'il en était arrivé à la conclusion que ce que les êtres dominants faisaient avec les soumis était terrible mais comme l'était aussi ce que les soumis étaient capables de faire avec les dominants. En fait, tout était terrible.

Ou comme lorsqu'il dit, ou plutôt se demanda si, dans l'avenir, quelqu'un changerait son ADN, affaiblissant son identité. Sur ce point, il me laissa songeur, pur Molloy perdu. Ou comme lorsqu'il en vint à dire – si je n'avais pas mal compris, bien sûr – qu'écrire était jusqu'à un certain point se justifier sans que personne le demande et qu'au fond, une justification de ce genre était toujours on ne peut plus comique. Ou comme lorsqu'il en vint à

dire qu'il aimait la littérature, les livres, les auteurs, tel était son monde, mais qu'à bien y réfléchir, il devait proclamer que de tous ces auteurs, autant ceux qui lui plaisaient que ceux qu'il appréciait, autant ceux qu'il idolâtrait, que ceux qui ne lui plaisaient pas du tout, autant ceux qui se croyaient très rusés ou étaient de vrais tartuffes, autant les éveillés que les crédules, autant les maîtres chanteurs que les mendiants, à bien y réfléchir, il devait dire qu'il se riait de tous.

Parce qu'il y avait chez tout lecteur, ajouta Rainer, une petite voix qui lui disait tout bas à propos de tout ce qu'il lisait, aussi extraordinaire que fût la lecture : Et alors ?

Il dit aussi qu'il s'était lassé d'affronter l'imposture de l'écriture, parce qu'il s'agissait sans aucun doute d'une imposture complète, puisque l'art n'était rien, même s'il fallait reconnaître que c'était tout ce que nous avions. Il dit aussi qu'il haïssait à jamais ce mensonge d'au moins cent pages qui plaisait tant au marché, portait le nom de *roman* et était quelque chose d'artificiel, de planifié, d'inévitablement truqué, exigeant des événements, au moins de temps en temps de l'action, des faits généralement arbitraires, des dames en tout genre sortant de la maison avec des drapeaux espagnols à midi et mille autres obstacles obligeant le roman à sauter beaucoup de moments de réflexion et perdre en chemin le potentiel de la prose sans additifs.

Il dit aussi que je devais être sûr et certain qu'il n'écrirait jamais d'autre livre. Il ajouta – moi, je voulais que la terre m'avale, parce que, à ce moment-là, un peu tard, je compris enfin qu'il me roulait à fond dans la farine – qu'il était difficile de croire que je ne m'étais pas rendu compte qu'il s'était contenté d'ironiser en me proposant un roman de “non-fiction” sur ma vie de ces trois derniers jours. On avait du mal à croire, dit-il, que je n'aie pas vu qu'il n'écrirait pas de roman sur moi, pas folle la guêpe ! même si l'écrire aurait été une vraie tentation pour lui parce qu'il se serait

rapproché du type de récit qu’au sein de tout ce qu’il avait lu dans sa vie, il avait toujours eu le plus de plaisir à composer : un récit sur une âme candide, un récit comme *Un cœur simple* de Flaubert : l’histoire de Félicité, une modeste servante normande qui, grâce à ses idées très simples sur le monde, vivait heureuse et satisfaite même si tout dans sa vie, en particulier sur le chapitre de l’amour, n’était que de monumentaux malheurs.

Il dit aussi que ne pas écrire davantage signifierait qu’à la fin, il n’écrit pas l’histoire de son hésitation permanente entre le mépris et le renoncement afférent à l’écriture, ou la foi injustifiée en elle et la joie afférente ; la joie, en définitive, de pouvoir continuer et ainsi finir par se livrer, même si c’était de manière suicidaire ou désespérée, à sa passion pour accéder à une idée de l’infini et écrire à partir d’elle.

La structure de nuages de cette idée d’infini, pensai-je, la structure de ce que j’appelais lointain éthéré, me rappelait mon désir d’écrire depuis l’espace interminable du clair-obscur d’une matinée. Il est évident que ce que j’avais pensé écrire depuis un lieu si éthéré, continuais-je de penser, était ce que Rainer avait imaginé raconter uniquement pour pouvoir se moquer de moi et de mon histoire : celle des trois vulgaires et ennuyeux jours d’octobre d’un pauvre *hokusai*, d’un véritable “cœur simple”, d’un simple conseiller ou *der Gehülfe* malheureux, d’un conseiller plus insipide que le plus fade des thés chinois, d’un rond-de-cuir nommé Simon Schneider, d’un abstème dans un bar bien éclairé.

Incapable de l'interrompre – mort de honte, je crois, pour avoir pris au sérieux la “non-fiction” qu'il voulait écrire sur moi –, je continuai de l'écouter pendant un moment, et il est vrai que, pendant qu'il parla, jamais ne manquèrent les moments de lucidité, des fuites spectaculaires vers les figures les plus familières de son infini particulier, comme lorsqu'il dit que nous avons l'accusateur en nous, collé à l'accusé, et qu'il se sentait coupable de ne pas avoir pris le bon chemin, même s'il savait à l'avance, dit-il, qu'il n'y en avait pas. Ou comme lorsqu'il affirma qu'il était sûr de s'être égaré pendant ces derniers vingt ans dans le puits infect de la littérature contemporaine, car parler du monde de façon représentative avait à voir avec le texte journalistique ou sociologique et telle était la grande faiblesse de toute la littérature qui se faisait ces derniers temps. Ou comme lorsqu'il dit que, contrairement aux apparences, il n'était pas venu à Barcelone uniquement pour vérifier la part d'héritage qu'il pensait que lui avait laissée Père mais aussi pour retrouver l'interlocuteur le plus fraternel qu'il pouvait avoir sur la terre et lui annoncer que finalement, en conversant avec lui, il avait fini par pencher pour le mépris et le renoncement, enterrant ainsi tout soupçon de foi et de joie, tant il était las car il en avait assez que tout ce qu'il voyait ou lisait lui fasse ajouter un sonore et inévitable : Et alors ?

Même la lumière de la plus petite des convictions ne l'éblouissait plus.

— Mépris et renoncement, répéta-t-il cette fois à très haute voix, tranchante, pour qu'on ne puisse pas dire que le jardin de l'hôtel n'avait pas été témoin de quelque désertion.

S'il décidait de continuer à écrire, dit-il, il savait quelle horreur l'attendait : il devrait continuer à intriguer à New York, se confondant avec la masse de tant d'écrivains idiots et il est vrai qu'il n'avait guère envie de se consacrer à ce genre d'activités ni d'aller d'un fils de pute à l'autre, il n'avait plus envie de traîner sur ce terrain bourbeux.

Mépris et renoncement, telle était sa décision. Laisser dans son sillage la maudite imposture d'écrire. Parce que dans l'écriture de tout auteur, sans exception, il y a imposture et incapacité, puisque, tôt ou tard, les plus lucides finissent par se demander pourquoi ce sera précisément l'un d'entre eux qui, parmi tant de génies imparfaits, décrira le mieux le mystère de l'univers.

On lui avait demandé, un jour, qui étaient ses écrivains morts préférés et il avait très poliment répondu tous ceux de la Bibliothèque universelle mais ensuite quand il était retourné chez lui et s'était retrouvé seul, il avait pensé qu'il admirait tous ceux qui avaient cédé au vertige de construire la grande maison (pour toujours) de la fiction, ce que Michon appelle "le monstrueux édifice de la lettre", mais en réalité, ceux qu'il admirait vraiment, dit-il, étaient ceux qui dans cette maison avaient posé leur brique comme si c'était de la dynamite en se disant : cette fois, le cher bâtiment va enfin sauter dans les airs. En définitive, ceux qu'il admirait étaient ces écrivains qui éprouvaient un tel amour pour la Bibliothèque universelle que leur œuvre avait l'exorbitante prétention de tout parfumer avec leurs explosifs.

Il n'avait pas eu la chance d'être à la hauteur de ceux-ci. Pour écrire, il avait eu besoin de la collaboration d'une âme bienveillante comme la mienne, ce qui résumait tout. Donc adieu. Il m'embrassa sur le front. Je

compris qu'il prenait congé de la littérature, à moins qu'il ne s'agisse d'une nouvelle plaisanterie de sa part ou qu'il n'ait été trop secoué par l'excès de vodkas et de whiskies. Je vis qu'il prenait congé, mais ce à quoi je ne m'attendais pas, même si la possibilité était présente, c'était qu'il lui suffisait de faire un pas pour s'effacer physiquement. Je ne fis que le pressentir, je ne commençai à percevoir cette hypothèse de sa disparition que lorsqu'il me remercia soudain de lui avoir apporté pendant vingt ans tant de phrases et de pensées qui, en réalité, n'étaient pas siennes et que, par conséquent, il était incapable de mettre en mots. Je commençai alors de le soupçonner de préparer quelque chose. Mais jamais je n'avais imaginé qu'il s'apprêtait à aller si loin et, en plus, pour toujours. C'est pourquoi je ne prêtai pas trop attention à ce nouveau geste de sa part qui consista à dire qu'il remontait dans sa chambre. Je lui demandai s'il allait de nouveau se rafraîchir, comme si j'étais vraiment la servante Félicité. Non, dit-il, avec ta permission, je vais ôter les mocassins de Pynchon et aller chercher une dragée.

Je n'étais pas du tout sûr d'avoir déjà entendu ce mot : *dragée*.

Le mot resta en suspens dans l'air du jardin, solitaire, unique ; je ne pouvais pas dire que je ne le voyais pas et encore moins que je ne l'entendais pas résonner entre les murs qui délimitaient le jardin de l'Alma.

Oui, il lui manquait une dragée. Ce mot, *dragée*, fut le dernier que j'entendis de sa bouche, parce que je ne le reverrais jamais plus et les possibilités qu'il se laisse voir en public un jour étaient rares.

Depuis je n'ai plus eu de nouvelles de lui, pas plus que ses lecteurs, dont certains encore aujourd'hui attendent le miracle de sa réapparition.

De l'œuvre de Grand Bros, on pourrait dire, toute proportion gardée, ce qu'avait dit Verlaine sur le renoncement de Rimbaud : "Tant l'œuvre est géante, tant l'homme s'est fait libre, tant la vie passa fière, si fière qu'on n'a plus de ses nouvelles et qu'on ne sait pas si elle marche encore."

Il n'y a pas de mystère excessif sur son point de chute actuel parce qu'on sait que, le lendemain de sa rencontre avec moi, il s'est envolé pour New York. Mais c'est un fait perfectionné jusqu'au délire par le service de sécurité comme l'est aussi le fait de ne m'avoir jamais réécrit ni parlé à l'aide de tel ou tel type de contact. Son portable n'a plus dès lors bougé de New York si bien qu'il faut en conclure qu'il est toujours en vie, peut-être s'imbibant d'alcool sans trêve ou bien calmé depuis qu'il a cessé d'affronter l'écriture, toujours est-il qu'il vit toujours, se sentant peut-être plus libre, sans cette impulsion tyrannique que, selon moi, il notait derrière le supposé besoin d'écrire.

Ce jour-là, Rainer ne sortit pas de sa chambre, simplement parce qu'il n'était plus logé à l'Alma. Quand il fit semblant de sortir du jardin pour monter dans son éventuelle chambre, il était flanqué des deux *caballeros* nord-américains même si je ne pourrais affirmer qu'il s'agissait de ses gardes du corps ou simplement de deux amis ou de deux éditeurs ou encore de personnes qui lui étaient complètement étrangères. Quand, après l'avoir attendu une longue demi-heure, je demandai à la réception qu'on l'appelle dans sa chambre pour qu'il ait la bonté de retourner au jardin, on me dit qu'il n'y avait aucun client inscrit sous ce nom, il n'y avait aucun Bros, aucun Schneider, aucun Pynchon.

Je payai et partis. Ou plutôt je partis sans payer, à la sauvette. Craignant comme toujours d'avoir été suivi, à peine après avoir mis les pieds dans la rue Mallorca je rejoignis un groupe de porteurs de drapeaux qui marchaient presque en formation, fermant des files, ce qui me permit de me camoufler assez bien parmi elles. Ce n'est que cinq minutes plus tard, à l'angle de Rambla de Catalunya et de Provenza, m'écartant du groupe, que je vis une autre personne n'appartenant pas non plus à la formation de manifestants et qui venait également de s'éloigner de la mienne. C'était une femme grande et mince, élégante et attrayante, entre deux âges, aux cheveux noirs et

courts, aux pommettes très rondes, presque comme une Chinoise, aux grands yeux sombres. Elle portait un tailleur à la veste grise impeccable et m'adressa un sourire complice. Et comme je semblais paralysé, ne sachant que faire de son rire si agréable, elle reprit l'initiative et me demanda avec des difficultés à prononcer – elle était sans doute nord-américaine – si j'avais besoin de quelque chose. Elle n'était pas rousse mais la possibilité qu'il puisse s'agir de Dorothy me parut grande. Je l'imaginai me demandant si je ne croyais pas qu'il était impossible d'être un bon artiste et, en même temps, capable d'expliquer de manière intelligente son travail. Mais elle ne prononça pas ces mots ni rien de ce genre. J'étais si convaincu qu'elle me citerait Eliot ou Pynchon que lorsqu'elle me sourit et, à une distance de trois mètres, dit que cette heure du jour était celle qu'elle préférait, j'en restai bouche bée. Je la vis recommencer à me sourire et sembler le faire à cause de mon expression stupéfaite. Et je me souvins, quoique pas avec une précision absolue, de ce que Rainer avait dit d'elle : elle était intrigante, sympathique, ravissante, peut-être un peu sournoise. Comme toutes les réponses qui me venaient à l'esprit me semblaient des lieux communs et des sottises, je ne dis pas si cette heure du jour me plaisait ou non. Je la vis recommencer à me sourire, en fait parce que j'avais l'air stupéfait. À la vérité, j'étais paralysé, parce que je ne pouvais pas m'empêcher de soupçonner de me trouver à l'un des moments clés de ma vie. Et elle, alors, dessinant avec ses grands yeux un signe de désarroi, dit avec un sourire renouvelé et une grâce inoubliable :

— Il n'est pas non plus si important que vous soyez japonais ou tout autre chose.

Il me sembla qu'elle avait un délicieux sens de l'humour. Et le jour était parfait. Octobre fut toujours mon mois préféré à Barcelone. Jours clairs et lumière un peu irréaliste comme si on était au paradis. Le climat est tempéré et on a souvent l'impression que là-bas tout est trop beau.

Quand je me décidai à essayer de lui parler, je vis qu'elle n'était plus là, qu'elle venait juste de tourner au coin de la rue. Je décidai de la suivre mais pas aussi vite que j'aurais dû le faire. Peu après, je découvris qu'au milieu de ce jour si dégagé de Barcelone, on pouvait y voir très loin. Mais en aucun cas aussi loin qu'était allée Dorothy.

Si quelque chose retient encore mon attention parmi tout ce qui s'est passé pendant ces jours d'octobre, c'est que pour raconter ma rencontre avec l'homme qui était peut-être Pynchon, et transcrire ses implacables derniers mots et trouver ainsi un substitut au financement de Van Gogh, j'ai dû recourir à toute une époque déjà révolue, consumée, plus périmée que la tendance à se cacher de Grand Bros. Parfois, quand je vois que j'ai dû écrire sur un temps déjà si révolu, je me demande si ce ne serait pas, comme disent certains, parce que la fiction aime le passé et que c'est la raison pour laquelle elle court le risque de n'être plus que *chose du passé*, ce que disaient d'ordinaire les hégéliens en parlant de l'art en général et Borges en parlant de la pluie.

Ouvrage réalisé par le Studio [Actes Sud](#)

Contents

1. [Du même auteur](#)
2. [Cette brume insensée](#)
3. [1](#)
4. [2](#)
5. [3](#)
6. [4](#)
7. [5](#)
8. [6](#)
9. [7](#)
10. [8](#)
11. [9](#)
12. [10](#)
13. [11](#)
14. [12](#)
15. [13](#)
16. [14](#)
17. [15](#)
18. [16](#)
19. [17](#)
20. [18](#)
21. [19](#)
22. [20](#)
23. [21](#)
24. [22](#)
25. [23](#)
26. [24](#)
27. [25](#)
28. [26](#)
29. [27](#)
30. [28](#)
31. [29](#)
32. [30](#)
33. [31](#)

Landmarks

1. [Cover](#)

Souhaitez-vous avoir un **accès illimité** aux livres gratuits en ligne ?

Désirez-vous les télécharger et les ajouter à **votre bibliothèque** ?

FrenchPDF.com

À votre service!